

MAX BILLANCOURT

SANS VERGOGNE



BILLANCOURT MAX

Sans vergogne

© BILLANCOURT MAX, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5259-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE PREMIER

Je me présente : Jules-Louis Pérignon, soixante-six ans, retraité. Jules-Louis, ça fait un peu snobinard, un peu précieux, il faut bien le reconnaître. Alors on m'appelle Julius depuis mon enfance. Julius, je sais bien, ça fait empereur romain ou gladiateur ou quelque chose comme ça. Aujourd'hui, j'aime bien Julius mais lorsque j'étais petit, je trouvais que ça craignais. Mes copains d'alors s'appelaient Bernard, Maurice, Laurent, François ou André et on les appelait familièrement Nanard, Momo, Lolo, Fanfan ou Dédé. C'était à l'évidence mieux adapté à des gamins de sept ou huit ans. Moi c'était Julius. À force d'à force, je m'y suis habitué. Je n'avais de toute façon guère le choix.

Plus d'un demi-siècle plus tard, n'ayant plus de proche famille et n'ayant, à ma connaissance, pas de descendant, je suis un paisible retraité solitaire qui partage son temps entre un appartement à Paris où j'écris un peu, des nouvelles et des romans dont aucun éditeur ne veut, et où je lis beaucoup, essentiellement les grands auteurs français, et une petite maison dans la belle et sauvage Sologne où je me repose, fais quelques sorties en vélo et pêche le brochet, dans un joli étang entouré d'arbres sur lequel s'ébattent des canards souchets.

À Paris ou en Sologne, mes activités favorites me laissant quelques loisirs, j'ai pris l'habitude de méditer avec assiduité, parfois plusieurs heures chaque jour. C'est devenu pour moi, un peu étrangement, un véritable besoin, une sorte d'addiction. Je pense. Je réfléchis. Je me creuse la cervelle. Je fais turbiner les neurones. Je me retourne sur ma vie et m'interroge sur la manière dont je me suis comporté, sur ce qui m'est arrivé, sur le hasard, sur le destin, sur la providence, sur les choix que j'ai faits ou pas faits.

Bref, je médite sur mon existence.

À force de méditer, de réfléchir et de m'interroger, dans la plus totale solitude, dans un absolu silence, je me demande si je n'ai pas, petit à petit, basculé dans une sorte de bulle, une manière de monde parallèle. J'ai parfois le sentiment de ne plus voir la réalité tout à fait comme elle est. Je mélange un peu la vie présente, le passé, la fiction, le fantasme, les réussites, les joies, les humiliations, les chagrins. Ça bouillonne alors furieusement dans le cervelet. Le cœur bat plus vite. Les mains tremblent un peu. Le visage ruisselle. Le regard est vide.

Un soir, m'étant particulièrement mis au supplice par une longue, profonde et presque masochiste séance de méditation, une chose m'est apparue, pour la première fois, comme une évidence, en pleine clarté : au cours de ma désormais

longue vie, je n'ai jamais fait de mal à personne, je veux dire volontairement, alors que, pourtant, on m'a souventes fois fait du mal, de mon point de vue parfois même beaucoup.

Je suis à la base d'une nature bienveillante, confiante et compassionnelle. J'essaie toujours, depuis mon enfance, de comprendre les autres et de les supporter, sans parfois pourtant trop les aimer. Je suis souvent, devant le malheur de mes frères en humanité, quels qu'ils soient, la larme à l'œil, ému, atterré par la misère, le malheur et la souffrance. Je fais des dons à des tas d'associations qui aident les malheureux, les victimes, les pauvres, les démunis. J'ai donné de mon temps dans les hôpitaux où je lisais des livres à des enfants malades. J'ai créé et animé un atelier d'écriture faisant découvrir la littérature à des gens qui, a priori, n'y avaient pas accès. J'ai même, à une époque pas très lointaine, fait l'écrivain public, aidant de pauvres immigrés africains désespérés à rédiger des courriers administratifs pour essayer de régulariser leur affreuse situation.

Bref, sans vouloir en quoi que ce soit me comparer à mère Theresa, à sœur Emmanuelle ou à l'abbé Pierre, j'ai fait ce que j'ai pu pour les autres lors de mon passage sur cette terre.

Et pourtant, j'ai parfois souffert à cause du comportement de certains individus. J'ai été malheureux à cause d'eux. Je ne le méritais pas. Il y a donc eu un déséquilibre dans ma vie, comme une sorte de déficit causé par le mal que d'autres m'ont injustement fait, qui expliquait probablement mon mal être actuel, un mal être de plus en plus pénible à supporter, un mal de vivre qui me met la tête en ébullition, les nerfs à vif et le cœur lourd et d'une certaine manière me culpabilise et me gâche ce qu'il me reste de vie.

On ne peut pas en rester là.

Il me faut agir pour rectifier cette injustice passée et rétablir l'équilibre qui, seul, je le crois, me fera retrouver le calme et la joie de vivre dont je n'ai plus désormais qu'un souvenir assez lointain.

En bref, il me faut régler mes comptes avec les autres humains pendant qu'il est encore temps.

Faire du mal à ceux qui m'en ont fait.

La loi du talion, quoi, œil pour œil, dent pour dent !

De façon rétroactive !

Je prends donc *in petto* une décision radicale qui VA FAIRE DE MOI UN DES PLUS GRANDS CRIMINELS DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITE.

CHAPITRE DEUX

Aujourd'hui, 1^{er} septembre 2014, est pour moi un grand jour, un très grand jour.

En effet, c'est le départ de la terrible et nécessaire mission que je viens de me fixer. Moi, Julius Pérignon, le héros de ce livre, le personnage principal de ce roman, le gentil petit Julius, le fils de gens du voyage, des bohémiens comme on disait, le « yéniche-tourneur » en quelque sorte, de manière définitive, inexorable, inexpugnable, j'ai décidé de châtier tous les humains qui m'ont fait du mal au cours de ma vie, d'une manière ou d'une autre, peu ou prou.

JE VAIS TOUS LES ELIMINER !

À la réflexion, je m'aperçois qu'ils sont, tous ces olibrius, un certain nombre à m'avoir fait de la peine, du chagrin ou du tort, je dirai même qu'ils sont un nombre certain. On les comptera à la fin. Je vais leur faire mal, très mal, il n'y a pas de doute. Forcément, ça va me prendre un peu de temps, quelques mois peut-être, pour peaufiner le boulot, tout faire parfaitement, ne rien oublier ni personne, sans anicroche, sans ennui en cours de route afin de pouvoir aller au bout...afin que je puisse partir aux fleurs, le moment venu, la conscience tranquille, le ménage correctement fait, la mémoire briquée nickel-chrome, les cuisses propres, quoi, comme dirait l'autre !

J'ai la conviction absolue, depuis un certain temps, que la vie de certaines personnes n'a pas beaucoup de valeur pour le reste de la colonie humaine, même en occident, dans nos pays prétendument civilisés, surtout lorsque ces individus se comportent de manière cruelle, veule, lâche, égoïste ou vulgaire, ce qui, vous me l'accorderez, est assez répandu.

Quand on voit toutes les guerres, avec les deuils, comme chante Souchon, les milliers de morts partout, les massacres, les décapitations, les bombes, les souffrances, les réfugiés. Et que tout le monde ou à peu près laisse faire...Syrie, Irak, Afghanistan, Israël, Gaza, Afrique noire, Ukraine...pour continuer à faire de la géopolitique...à bomber le torse...à vendre des armes...à faire du commerce...à gagner plein de sous...

Plus de quatre mille morts déjà en Ukraine, dans une guerre intestine, à trois heures d'avion de chez nous...alors vous pensez, pour quelques morts de plus, par ci par là, dans un bouquin et qui, eux, le méritent, on ne va pas en faire une histoire, tout un pataquès.

On ne va quand même pas me gâcher la vie avec de pareilles broutilles !

Si on regarde bien, tout le monde fait d'une certaine manière la guerre à tout le monde. Alors qu'on me foute la paix avec ma guerre à moi, ma petite guerre intime et personnelle, mon petit combat contre ceux qui m'ont manqué de respect !

*

Depuis des mois, je fais des recherches avec assiduité pour les retrouver tous ces saligauds. Pour leur faire payer leur faute, il faut bien que je les trouve tous ces braves gens. Internet est précieux pour les recherches et le téléphone aussi. Il y a encore de discrètes cabines publiques presque partout, qui sont rudement pratiques, et les visites sur place au pays de mon enfance, *incognito* grâce à mes modestes mais réels talents de comédien et à mon goût et mes dons innés pour le déguisement.

Certains de ces braves coupables sont morts et pour eux, je ne puis malheureusement plus rien faire. Tant pis pour ces truffes, ces caves, ils ne savent pas ce qu'ils perdent !

Je pourrais éventuellement m'en prendre à leurs familles, à leurs chers descendants, la chair de leur chair et me venger ainsi par procuration, si je puis dire. Mais j'ai tant à faire que ça me semble un peu vain, un brin dérisoire, même si j'imagine bien le plaisir très particulier de s'en prendre à des innocents qui morfleraient, pour le principe, au nom de leurs ascendants *contumax*. Une manière de jouissance posthume, pour moi et surtout pour eux, en quelque sorte. Il faut admettre que ça aurait une certaine gueule !

Je me mets en conférence particulière avec moi-même, en direct. Je cogite, je me chauffe le cigare et je décide que pour ceux-là, nous verrons plus tard. Les morts peuvent attendre. On s'occupe d'abord des vivants !

Je sens bien, à des signes comme cette réflexion ridicule, que je deviens parfois un peu barge, que je perds un chouïa la raison, que mon esprit s'égare de ci de là. Mais, bon, je vois quand même des limites, j'entrevois encore des choses à ne pas faire, je fais encore un peu la différence entre le bien, le mal, je n'ai pas totalement basculé...enfin, il me semble.

Pour le moment, je pense que je contrôle encore.

CHAPITRE TROIS

Je suis en sixième, au collège et je dois avoir dix ans. Je suis en avance d'un an, très fort à l'école, toujours premier, depuis le début et de très loin, ce qui fait la fierté de mes parents et de mes maitres qui, ayant de la bouteille, disent finement « il a des dons Pérignon » !

Je n'ai pas beaucoup de mérite : dans mon village, à l'école primaire, sans nulle vanité, je comprenais tout, je retenais tout et je travaillais plus que les autres. Forcément, il n'y avait pas photo avec mes concurrents, la plupart du temps plutôt limités de la tête, pas très malins et, pour la plupart, pas très travailleurs !

Mais quand même, le petit « bohémien », comme ils disaient, écrasait, en classe, les fils d'instituteurs, de professeurs, d'industriels ou de riches commerçants, malgré les admonestations des parents dont certains ont même demandé à vérifier mes notes tellement elles étaient supérieures à celle de leurs tocards de rejetons ! Ils s'invitèrent donc, en délégation, un soir après la classe et exigèrent de voir mes cahiers et ceux de mes concurrents. Le maitre s'exécuta, en présence du directeur de l'école. Ce que virent ces gentils notables fut encore pire, pour leurs fils, que ce qu'ils imaginaient. Ils en furent donc pour leurs frais, penauds, ridicules et rentrèrent dans leurs belles maisons en baissant la tête et en maudissant leur bien peu douée progéniture.

Vous imaginez la jouissance extrême de papa et maman, d'autant plus que mes frangins n'étaient pas loin d'en faire autant, dans leurs classes respectives. On me présenta, je n'affabule pas, comme une sorte de petit génie, symbole vivant de l'école publique, laïque et républicaine. Ce statut me permit d'avoir une paix royale, de faire un peu ce que je voulais. Toutes mes petites conneries d'enfant étaient immédiatement pardonnées. Bref, ça bichait pour moi !

*

En sixième, au collège, je confirme sans ambiguïté, même si l'écart avec les suivants est moins considérable, certains élèves étant plutôt bons et assez bosseurs.

Un jour, ma mère et moi partons, bras dessus bras dessous comme on adore le faire, acheter des chaussures chez la marchande du village, mes godasses étant

un peu à l'agonie. On regarde les modèles à la mode. J'essaie une paire ou deux. Nickel. Elles sont choucardes, tout à fait à mon goût. On s'apprête à faire un choix définitif, lorsque la marchande, cette vieille bique, grosse et moche, la gueule enfarinée, dit :

— Madame Pérignon, j'ai aussi celles-là que je peux vous solder si vous voulez.

Elle apporte une boîte en carton et propose un prix très en dessous des belles chaussures à la mode que je m'apprête, content, à enfiler.

— Faites toujours voir, madame Chevallier.

La vioque ouvre la boîte, un petit sourire surnois aux lèvres et en sort une paire de souliers un peu à l'ancienne, certes pas trop moches de forme mais de couleur quasiment jaune, un jaune ocre, très voyant, très laid, pas du tout à la mode ! Personne n'a de telles godasses. On ne peut pas ! C'est affreux. D'où elle les sortait la mère Chevallier, ces putains de chaussures ? Elle devait les avoir en stock depuis belle lurette, des années sûrement.

Ma mère me demande, la voix douce, de les essayer. Je le fais à contre cœur, en tordant un peu le pif, déçu, mais je le fais. Je fais toujours ce que maman me demande.

— Elles te vont bien, très bien même...dit la marchande, douceuse.

Ah la vieille carne !

— Marche un peu pour voir. Parfait pour la pointure, parfait...

Je marche et, hélas, les chaussures me vont au pied. Ma mère en rajoute alors et conclut

— Dis mon petit Julius, elles te vont bien, tu sais. Je crois qu'on va les prendre. Ca te va ?

Je suis atterré. Elles sont moches ces chaussures jaunes, très moches...

— Je préfère les autres, tu sais, maman.

— Oui, d'accord Julius, mais celles-là sont très bien et pas chères du tout, tu comprends, mon petit ?

Bien sûr, je comprends. Je comprends toujours. Je ne veux surtout pas faire de peine à ma mère, que j'aime tendrement, que je vénère. Alors, comme un petit garçon obéissant, je bredouille un « d'accord maman » et l'affaire est faite. Les godasses jaunes sont pour moi. Je les garde aux pieds et on sort du magasin.

— Au revoir, madame Chevallier et bonjour à Maurice.

— Au revoir madame Pérignon et merci. Au revoir mon petit Julius. À bientôt.

Je ne lui réponds pas à cette vieille grenouille de bénitier que j'espère ne

jamais revoir de ma vie.

Dans la rue, j'ai l'impression que tout le monde me regarde. Ce n'est bien sûr pas vrai. Tout le monde, en réalité, s'en fout, mais ma réalité à moi est que j'ai un peu honte. Vite, vite rentrer à la maison pour avoir la paix.

Le lendemain matin, il faut bien aller au collège, avec les chaussures jaunes aux pieds. Il n'y a pas d'échappatoire possible puisque j'ai une seule paire de godasses de ville. J'essaie bien de dire qu'on a gym aujourd'hui et que je vais mettre les baskets. Mais ma mère dit que c'est non parce qu'il fait froid et que ce serait dommage de ne pas mettre les belles chaussures neuves.

Bref, un peu inquiet, j'arrive au collège avec les godasses jaunes et le premier mec que je croise, un grand nullard de quatrième avec un gros tarin, dénommé Davout, se fout de ma gueule en ameutant ses copains. « Regardez Pérignon avec ses grolles jaunes...putain la classe, Julius...tu les as trouvés dans une poubelle tes godasses ? ». Et deux ou trois autres cons de s'esclaffer. Puis on rentre en classe et personne ne me parle de mes chaussures. J'entends bien deux ou trois réflexions sur le sujet, quelques rires plus ou moins étouffés, mais vraiment rien de bien méchant.

À la récré, cet abruti de Davout remet ça, sarcastique. Deux ou trois élèves se marrent. C'est insupportable ! Je dis à Davout que c'est un gros nul. Mon frangin, plus âgé que nous, grand et très costaud, menace de lui casser la figure. Davout se tait puis l'affaire se tasse.

Il n'empêche que ces moqueries, ces quolibets, m'ont humilié, profondément, comme si, en réalité, on s'était moqué de ma mère. Ca je ne peux le pardonner.

Je vais tout faire dans les jours qui suivent pour abrégé la vie de ces godasses jaunes de malheur...flaques d'eau...trottoirs...football avec les boîtes de conserve ou les cailloux...tout...

Maman conclura que ces chaussures n'ont fait aucun profit et qu'elle n'aurait pas dû écouter la mère Chevallier. Les soldes ce n'est pas si intéressant que ça et, à y regarder de près, il vaut mieux acheter de la bonne qualité qui dure longtemps. Maman conclut qu'on ne l'y reprendra pas.

*

Guillaume Davout habite toujours Montribel, la petite ville où, plus d'un demi-siècle auparavant, nous allions au collège. Il a pris sa retraite depuis

quelques années maintenant, mais continue d'aider un peu, chaque jour, son fils qui a pris sa succession à la boucherie.

Hé oui, Davout a passé sa vie comme boucher-charcutier. Pas tellement étonnant, nul comme il était aux études, qu'il ait passé sa vie à débiter de la bidoche ! Il n'empêche qu'il a, comme la plupart des gens qui tiennent commerce, très confortablement gagné sa croûte pendant longtemps...d'ailleurs essentiellement sur le dos des paysans et des salariés. Il suffit de voir le prix du kilo de viande vendu en magasin et le comparer à celui payé aux éleveurs. C'est édifiant !

Il roule, Davout, comme tous les parvenus, en grosse Audi quatre-quatre noire et habite une grande et affreuse maison de ville, dégoulinante de mauvais goût, meublée d'un horrible mobilier d'inspiration plus ou moins « louis-treizième ». La classe, quoi !

J'ai pris contact avec lui, au téléphone, en appelant, prudent, d'une cabine en me faisant passer pour Adrien Blinder, un financier de la banque suisse *Fezzeur-Depôvre*, sise place des Banques à Zurich, le saint des saints, proposant à des gens de confiance triés sur le volet, des placements exceptionnellement intéressants. Il a été très vite à l'affut de la bonne affaire, Davout, voix légèrement chevrotante du mec excité, souffle court. Il m'a donné rendez-vous chez lui, pour aujourd'hui 19 heures.

Je ressemble sans problème à un démarcheur financier de haut niveau, costard gris foncé trois pièces, avec ruban rouge au revers de la veste, chemise blanche, cravetouse lie de vin, rasé de près et parfumé par Guerlain, cheveux gris plaqués, lunettes cerclées de métal doré, petites barbichette et moustaches grises bien taillées, lentilles marron foncé, attaché-case de croco noir, tout le toutim, quoi, pour impressionner les gogos.

Il a vieilli, bien sûr, Davout, il a pris des carats dans la tronche, comme tout le monde, mais je le reconnais fastoche. Toujours la même figure bien peu sympathique, un peu chiasseuse, il faut bien le dire, grosse tronche, nez épaté et plutôt rougeaud du mec qui ne doit pas sucer de la glace, lippu, œil morne, poils dans les oreilles, gros bide de bovin et la poignée de main molle, très molle, signe des mecs pas du tout francs du collier. Je déteste grave les gens qui ont la main molle.

Il me reçoit correctement, normalement, sans me reconnaître le moins du monde, ce cher Guillaume. Je suis à peine assis qu'il veut immédiatement être rencardé sur le meilleur placement, curieux, impatient et avide. Il ne laisse aucune part à la discussion, à l'échange. Il exige, là, séance tenante. Le voyant

faire, je suis sûr qu'il vote pour des candidats tout de bleu marine vêtus. Il en a toutes les qualités : l'inculture, l'égoïsme, la poignée de main des salauds, l'autorité du gros con.

Tout ça me renforce dans ma détermination.

Je lui vends sans sourciller du *Performix*, un produit financier dernier cri, le « meilleur rendement d'Europe » sur la base d'un panel d'actions d'entreprises asiatiques mixé avec un panel d'actions de start-up officiant dans le numérique. Intérêt de dix pour cent l'an, la première année payable d'avance. Il en bave d'aise, le Guillaume, il bandouille durement dans son caleçon, j'en suis persuadé. Il se lève et file me chercher trente mille euros en liquide. « C'est plus discret pour le fisc, vous savez bien » qu'il me fait avec un clin d'œil qui se veut complice. Je prends les biftons enliassés qu'il me met dans la main. Je les compte très lentement et, avec application, je lui reverse immédiatement trois mille euros d'intérêts, chose promise, chose due. Il a les yeux qui brillent. Je range avec méticulosité le pognon dans mon cartable. Je remplis ensuite des tas de documents avec de magnifiques en-tête enluminées de la banque zurichoise, avec les adresses et les téléphones de tous les dirigeants, les vrais, piqués grâce à l'ordinateur et ma modeste habileté technique. Pourquoi me gêner ?

Puis, Davout et moi, on cause un peu, de la petite santé, des vacances, du temps qu'il fait, de la région lyonnaise, de la situation économique, du commerce, de la boucherie-charcuterie, de la famille, de son fils, fatigué, qui voudrait vendre le magasin et se reposer, tout ça. Je fais semblant de m'intéresser de près à la question, opinant de la tête à intervalles réguliers. Je demande si je peux voir la boutique.

— Je connais du monde, vous savez, monsieur Davout. On ne sait jamais.

— Après tout, pourquoi pas, monsieur Blinder...c'est ça, vous voyez j'ai bien retenu votre nom.

— C'est bien ça. Vous avez bonne mémoire, monsieur Davout.

— Oh oui, bon pied, bon œil, soyez-en sûr !

Nous voilà donc partis, en copains, pour le centre du village. La boucherie, bien sûr, est fermée à cette heure tardive. On passe par derrière, via une petite cour remplie de belles fleurs rouge et jaune, ce qui évitera de relever le rideau de fer, lourd et bruyant. Aucun logement ne donne directement sur la courette. Très bien. Davout laisse son trousseau sur la porte et entre. Parfait. Je le suis dans la boucherie.

On se figure un beau magasin, spacieux, clair, au plafond haut, et bien équipé. Superbe banque réfrigérée. Petit coin salon pour les clients, avec une table basse

chargée de revues et, autour, des hautes chaises plus ou moins, elles-aussi, de style « louis-treizième », qui jurent salement avec le reste. Toujours la classe le père Davout !

Je demande à voir la chambre froide. C'est très important dans ce genre de commerce, la chambre froide. Davout acquiesce, me dit qu'elle est très performante, très froide, qualité allemande. Excellent !

Il ouvre la lourde lourde et, tranquillement, sans se douter de rien, gros beauf imbu de lui-même, me précède, en pérorant, grands gestes à l'appui, dans la pièce glacée où pendent, accrochés à leurs essés brillants, imposants, étranges, plusieurs énormes quartiers de bœufs sanguinolents et des moitiés de dodus cochons roses.

Dès qu'il est à l'intérieur, sans vergogne, je referme de toutes mes forces la porte en criant « Julius Pérignon. Les godasses jaunes. Tu te rappelles, gros con ? ».

Sans aucunement attendre une réponse, je verrouille à fond la grosse poignée tournante et la bloque à mort avec le dossier haut d'une chaise et un grand hachoir trouvé sur l'étal. Il ne risque pas de pouvoir sortir, cette face de rat et il va progressivement crever de froid. Demain matin, à l'ouverture du magasin, son fils va le trouver bien congelé, bien raide, sa sale gueule figée par le gel et la trouille. Bien fait pour ton blase, Guillaume ! Fallait pas te foutre de moi !

Je sors de mon attaché case des gants de chirurgien et une lingette médicale. Je nettoie tout bien comme il faut, la poignée- volant de la chambre froide, la chaise, le hachoir. Je récupère le trousseau de clés laissé sur la porte d'entrée et sors tranquillement par la petite cour joliment fleurie. Personne nulle part dans la rue. Tout le monde dine chez soi et regarde un feuilleton à la noix sur TF1. C'est très bien.

Je retourne chez Davout. Je récupère les reçus et les contrats bidon ainsi que les trois mille euros restés sur la table. Je nettoie tout impeccable, remet le trousseau sur la porte et me barre en sifflotant.

Je retrouve ma caisse, garée loin, discrètement à l'entrée du village, derrière un petit bosquet d'arbres jaunes et roux. J'enlève les postiches et les lentilles, met une autre veste, change les plaques minéralogiques et vais, peinard, me pioncer à Lyon, dans l'hôtel de grand luxe au bord du Rhône où j'ai retenu une superbe piaule. Avec le pognon que j'ai étouffé à ce connard de Davout, je vais pouvoir en profiter un max. J'adore les palaces et bouffer dans les grands restaurants. Demain j'irai fêter mon premier crime chez Bocuse, chez monsieur Paul, le pape de la grande cuisine française, à Collonges au Mont d'Or, au bord

de la Saône, à une quinzaine de bornes d'ici, m'en foute plein la lampe, gouteuse salade de homard et petite macédoine à l'huile d'olive émulsionnée, génial rouget barbet en écailles de pommes de terre, tendre pigeonneau aux légumes nouveaux du jardin et tous les magnifiques desserts dont des œufs à la neige aussi bons que ceux de ma grand-mère ! Condrieu, Côte Rôtie, à la santé de ce cher Guillaume ! Putain, j'en bave à l'avance.

Je suis heureux et fier de moi. Tout s'est passé comme prévu. J'ai pris le maximum de précautions. Je n'ai jamais eu dans le passé le moindre problème avec la police et la justice. Mes empreintes et mon ADN ne figurent dans aucun fichier, nulle part. Il est impossible de faire un lien quelconque entre la mort de Davout et moi, plus de cinquante pages après l'histoire des chaussures jaunes dont personne, au demeurant, ne peut se souvenir.

J'ai réalisé, mine de rien, un crime parfait. Et plutôt aisément. Et puis, il faut me l'avouer, j'ai plutôt aimé donner la mort à cette ordure de Davout. La main n'a pas tremblé le moins du monde. Au contraire même, j'ai ressenti comme une sorte de plénitude après l'avoir enfermé. Pendant plusieurs secondes. Jamais je n'avais éprouvé cela. Mais j'ai un regret : je ne l'ai pas vu mourir. La mort en face c'est sûrement autre chose. Il faudra que je voie ça. Observer comment je réagis, vérifier lucidement et cliniquement si je suis à la hauteur, pour en tenir compte, la prochaine fois, bientôt...

Toutefois, attention, aujourd'hui tout a marché nickel-chrome, c'est vrai. Ma victime était une grosse truffe, pas du tout sur ses gardes, pas dangereuse pour un sou. Pour la prochaine, il faudra réfléchir à tout, bien préparer les détails. Ce ne sera peut-être pas toujours aussi facile et tous les flics de la région lyonnaise ne sont peut-être pas si cons qu'ils en ont l'air.

Bien sûr, si j'avais aux trousses le commissaire Duranton, le bel Albert et le contrôleur général Big Louis Rabouret, les héros de mes petits polars, je ferais sûrement moins le marionnette. Mais Duranton s'est fait buter, il y a quelques mois, avec Lisdinia, sa belle compagne indienne, ventilés tous deux façon puzzle, dans une énorme explosion de leur Alfa Romeo Giulietta rouge en plein Paris, après avoir fait surgir la terrible vérité sur la mort de Pierre Bérégovoy, l'ancien premier ministre, « le petit chose », il y a plus de vingt pages, au bord d'un canal, à Nevers.

Il ne reste plus désormais que Louis Rabouret, vieux flic talentueux, patient, méthodique. Mais il est à la retraite, Rabouret, depuis le début de l'année et la mort de Duranton et de Lisdinia, presque ses enfants, les êtres qu'il aimait le plus au monde, sa dernière raison de vivre, l'a presque transformé en légume, ce

pauvre Big Louis, dit-on. Il aurait beaucoup baissé et serait devenu un vieillard un peu sourdingue, paraît-il, avec un sale diabète qui n'arrange pas les choses.

Alors je suis peinard !

Je m'endors un petit sourire aux lèvres, content de moi, tranquille comme Baptiste, en me souhaitant bonne nuit.

Salut l'artiste !

Avec, en tête, comme acouphène, une petite poésie, sans chichi.

Ce gros con de Davout a passé les pieds outre

Dans sa belle chambre froide il a dû en baver

L'ai balancé moi-même et n'en ai rien à foutre

Mes pauvres godasses jaunes ont été bien vengées

Elles dansent comme folles devant raide cadavre

Et ma mère là-haut plus jamais humiliée

Petit sourire contrit elle m'attend dans son havre

De paix d'amour de joie jusqu'à l'éternité

CHAPITRE QUATRE

J'ai treize ans et je suis en troisième, au collège de Montribel. Je suis toujours premier en classe, depuis la sixième, toujours premier dans presque toutes les matières, en particulier en sport. Ma spécialité c'est le sprint, le 60 mètres. Alors le prof de gym décide de m'inscrire aux championnats régionaux des minimes qui vont avoir lieu à Lyon, au stade Gerland. Mes parents sont d'accord. Ils m'achètent même, malgré le prix, une paire de chaussures à pointes, blanches à bandes bleues, légères, superbes, comme celles des champions.

Je m'entraîne scrupuleusement dans les semaines qui précèdent l'évènement. Je bats régulièrement mon record, prends petit à petit confiance en moi. Le prof est satisfait et me dit qu'avec mes 7 secondes 3 dixièmes j'ai toutes mes chances pour le podium.

Le grand jour arrive.

On va au stade en car puis en bus, le prof, un copain qui va participer aussi à la compétition et moi. Le voyage est plus long que prévu à cause des embouteillages. On arrive quasiment au dernier moment. On a à peine le temps de se mettre en tenue, à peine le temps de faire un minimum d'échauffement, mais, bon, tant pis, je sens que je suis en forme, les jambes bien souples, le souffle ample...

Puis, c'est la catastrophe. Le prof de gym, la gueule enfarinée, vient nous dire qu'on ne peut pas courir, notre inscription étant arrivée trop tard au comité de district. Bref, c'est cuit, râpé, terminé, avant même d'avoir commencé...

Mon copain et moi sommes furieux, expliquant que nous n'y sommes pour rien et que nous sommes là. Alors on peut nous autoriser à courir. Où est le problème ? Le prof ne répond pas, honteux et ne fait rien, lâchement. Je me précipite, bravant ma timidité naturelle, vers un officiel et plaide notre cause, les larmes aux yeux. Il comprend, compatissant, ce brave homme et nous donne finalement l'autorisation de courir. Il nous remet un dossard. J'ai le 43 et mon pote le 44. Mais on nous inclut d'autorité – on se demande bien pourquoi – dans les deux premières séries, alors qu'il y en a sept, en ajoutant une ligne extérieure à la piste en cendrée. Et pas de starting-blocks pour nous. C'est trop tard. On n'a pas le temps d'aller en chercher et de les installer. La première série, déjà retardée à cause de nous, va partir dans les deux minutes. Alors, comme un grand, avec mes petites mains que j'écorce, je creuse comme je peux deux trous dans la terre noire pour prendre mes appuis.

Je suis un peu moins en forme que tout à l'heure, *because* toutes ces péripéties, un peu de stress, la jambe plus nerveuse, le souffle plus court. Mais j'ai la rage, une rage terrible !

Malgré l'absence de starting-blocks, au coup de starter, je pars bien et mon accélération est correcte. Je casse sur le fil et l'emporte sans problème avec un bon mètre d'avance sur mes adversaires. Je suis content et rassuré, serein pour la demi-finale. J'attends, confiant, le verdict. Le prof vient me féliciter, mon copain aussi.

Et le résultat tombe : je suis classé troisième. Il y a deux qualifiés. Je suis éliminé. On ne peut même pas me dire mon temps, les chronométreurs officiels n'étant pas habitués à la ligne extérieure, d'ordinaire pas utilisée. Quand à mon prof de gym, il n'a pas eu le réflexe de me chronométrer alors qu'il a son chrono autour du cou ! Le pseudo vainqueur a réalisé 7 secondes 7 dixièmes, ce que je suis capable de faire sur une seule jambe. Je crie au scandale, je tempête, je vocifère, je dénonce. Le prof, péteux, m'intime l'ordre de me calmer, dit qu'on on ne peut rien faire. « Tu devrais le comprendre, Pérignon, c'est des officiels ! Je vais avoir des ennuis. De toute façon le verdict est définitif ! » Bref, il ne porte pas réclamation comme il en a pourtant le droit. Il ferme sa gueule et me laisse tomber.

Mon copain, dégoûté, décide de ne pas courir, persuadé qu'on lui réservera le même sort.

On rentre à la maison. Je suis triste d'avoir subi une telle injustice et je pleure dans le bus du retour. Le prof regarde par la fenêtre, fait semblant de rien, pas un mot de consolation, pas un geste. Si je ne me retenais pas, je lui cracherais à la gueule, lui sauterais à la gorge pour l'étrangler peut-être, ce lâche qui m'a laissé humilier sans rien dire, alors que j'étais sous sa protection.

J'ai lu le lendemain les résultats dans le Progrès : le vainqueur a couru la finale en 7 secondes et 3 dixièmes, le deuxième a fait 7,4 et le troisième 7,5. Autant dire que le podium m'était quasiment assuré !

Ce fut ma première...et ma dernière course de sprint.

J'ai fait la gueule à mon prof – qui n'en avait pas grand-chose à foutre, ce sale con – jusqu'à la fin de l'année scolaire. Lors des épreuves de sport du brevet, fin juin, j'ai fait le deuxième meilleur 60 mètres du département en 7 secondes et 4 dixièmes, à seulement un dixième de la meilleure performance, réalisée, à Ambérieu-en Bugey, par un athlète d'un an plus âgé que moi et qui allait devenir, quelques années plus tard, une star de notre athlétisme, notamment

champion d'Europe du 400 mètres haies.

L'autre jour, chez moi, en fouinant dans un placard, j'ai retrouvé un peu par hasard, avec une grande émotion, les pointes blanches à bandes bleues, abandonnées depuis plus d'un demi-siècle, dans un vieux sac en plastique oublié derrière des piles d'habits. Toute l'anecdote de Gerland m'est revenue en mémoire, d'un coup, me prenant à la gorge et aux tripes.

J'ai eu le sentiment bizarre qu'elles me regardaient avec reproche, ces godasses, et cherchaient à me parler.

Qu'attendaient-elles de moi ?

Je crois, malheureusement, l'avoir très bien compris.

Le professeur de gymnastique à la retraite Maurice Ridelle vit depuis plusieurs années dans une petite institution pour personnes âgées de la région lyonnaise où, heureux, il passe agréablement ses journées partagées entre les parties de cartes, les lotos et les feuillets à la télé.

J'ai facilement retrouvé sa trace grâce à quelques recherches sur les sites consacrés aux photos de classe, qui pullulent sur internet.

En creusant un peu, j'en ai appris de belles sur ce petit monsieur.

Il y a une trentaine d'années, il a fait l'objet d'une enquête de la justice à la suite de plaintes déposées par d'anciennes élèves du collège où il enseignait, pour de très nombreux et répétés attouchements pendant les séances de gymnastique. L'affaire semblait sérieuse et Ridelle fut inculpé, puis assez vite innocenté pour manque de preuves et fragilité des témoignages. Les enfants racontent souvent n'importe quoi pour se rendre intéressants, n'est-ce pas madame Glaviot ? Vous avez bien raison, madame Trouduc ! Tout le monde le sait, sauf à Outreau, bien sûr !

Le classement sans suite de l'affaire avait provoqué la colère de nombreux parents et le désespoir des accusatrices. Une marche avait même été organisée dans les rues du village, une marche blanche, digne et silencieuse.

La presse locale avait abondamment traité ce fait divers. Certains articles avaient évoqué une possible protection de l'accusé, due à sa situation politique, adjoint au maire dans son village et responsable local d'un grand parti. Maître Bavasson, ténorino replet et gominé du barreau lyonnais, défenseur de Ridelle, avait publiquement menacé de porter plainte pour diffamation contre les patrons de presse et l'affaire fut très vite oubliée, les journalistes locaux, Renaudot de pacotille, passant, comme souvent, à d'autres sujets, avec beaucoup de souplesse, une grande célérité et un profond respect pour leur pourtant belle déontologie.

L'innocenté fut muté, à sa demande, dans un autre collège du Département et ne fit plus jamais parler de lui.

Il me fut facile, avec de « vrais faux » papiers d'identité, réalisés à la perfection par mon performant matos informatique, de devenir visiteur bénévole des maisons de retraite de la région, venant en aide aux personnes seules, leur faisant la conversation, leur lisant des livres, les conseillant dans leurs démarches administratives, bref leur apportant, depuis bientôt quinze jours, avec le sourire, un peu de soutien et d'affection.

Anselme Savarin tel était le nom de ce gentil bénévole, généreux retraité

désintéressé. Mon nouveau blase pour l'occasion. Je savais que la famille de Ridelle, par ailleurs vieux célibataire endurci, l'avait abandonné lors de ses ennuis judiciaires passés.

Maurice Ridelle était devenu avec le temps un monsieur à la petite barbe blanche, l'œil bleu vif, assez grand, mince et plutôt élégant. Il était resté, au fond, comme je l'avais connu lorsqu'il avait une trentaine d'années, avec simplement cinquante et mèche piges de plus, transformant le jeune et athlétique professeur de sport en vieil homme à la démarche mal assurée. Il avait dès le début apprécié la présence de monsieur Savarin, réconfortante et utile. Il considérait même depuis peu qu'Anselme était devenu quasiment un ami à qui il pouvait faire confiance.

Il était temps d'ailleurs car il commence, en effet, à sérieusement me fatiguer ce vieux fumier de père Ridelle. J'ai pas mal de boulot sur le feu, ma mission à poursuivre, d'autres saligauds à fouetter. Il n'y a pas que lui sur terre !

Et le côtoyer chaque jour est devenu une vraie épreuve, même si je suis rasséréiné à l'idée que je n'en ai plus pour bien longtemps à devoir faire des mamours à cette vieille charogne, qui profitait naguère de son statut d'enseignant pour caresser, le dégueulasse, des gamines sans défense, sûr de son impunité, citoyen au-dessus de tout soupçon.

Il me dégoûte...mais ne perd rien pour attendre.

Je suis bien tranquille avec la mort de Davout. Le journal *Le Progrès* a relaté l'affaire dès le lendemain de son assassinat : horrible crime de rôdeur. Une somme importante a, en effet, disparu du coffre, selon le fils. On parle de plus de cent mille euros ! Les journalistes insistent sur la fin atroce de cet estimé et regretté commerçant. Mais, ne soyez pas inquiets, braves gens, la police retrouvera le criminel ; pour le moment, elle n'exclut aucune piste...

Alors là, je suis vraiment rassuré, complètement serein. Quand les flics n'excluent aucune piste, c'est qu'ils n'en n'ont aucune, qu'ils pataugent sévère dans la semoule, se perdent en conjectures, bref sont totalement à la rue ! Ils trouveront à n'en pas douter, plus tard, après une longue, inutile et coûteuse instruction, un lampiste, petit voleur local, de préférence pas net sur le plan des origines, magrébin, gitan ou un truc comme ça, à qui ils feront avouer le crime lors d'une garde à vue disons...un peu musclée et l'affaire sera bouclée. Le clampin, bohémien ou arabe, plus tard, reviendra sur ses aveux, clamera son innocence et, nonobstant, prendra quand même ses vingt piges de placard...et les années passeront...

Aujourd'hui, dimanche, je passe à l'action, c'est décidé. J'en ai marre de voir ce vieux con de Ridelle bien heureux, bien vivant, l'œil rieur. J'ai repensé une bonne partie de la nuit à l'humiliation du stade Gerland. Je n'ai pas de doute sur la sanction et j'ai mis au point le mode opératoire, le *modus operandi*, comme disent les pédants.

— Bonjour monsieur Ridelle. Comment ça va ce matin ?

— Bonjour Anselme. Je vais bien. Je vous vois alors je suis heureux.

— À la bonne heure. Je vous propose aujourd'hui de sortir un peu. D'aller nous balader en voiture. Ca vous va ?

— Oh oui, avec plaisir. Depuis le temps que je suis cantonné ici, ça va me faire du bien de prendre un peu l'air. Et puis c'est dimanche...

— Alors c'est parfait, habillez-vous. Je vous attends dehors.

J'ai pris un ton paterne qui l'a convaincu fastoche.

Je fume une clope, tranquille, en attendant que cette vieille charogne soit prête.

Ridelle arrive, endimanché, veston, chemise claire, cravetouse. Très bien. Ce sera super pour calancher, je me pense. Pas besoin de l'habiller pour le coller dans la boîte, le vioc ! Toujours ça de pris pour le personnel de la maison de retraite qui n'a pas que ça à faire.

On monte en bagnole. Il est tout fier, la vieillasse. On roule tranquilles. Il fait des commentaires sur les villages, les paysages, les endroits qu'il a naguère connus. Il gâtouille un peu, comme l'écrivait Céline, mélange un peu tout. Mine de rien, en hypocrite, je me dirige vers Montribel, la petite ville du collège de mon enfance. Les établissements n'étaient pas mixtes à l'époque et il y avait le collège des filles et le collège des garçons. Maurice Ridelle était prof de gym dans les deux.

— Ah Anselme, dites, on n'est pas loin d'un collège où j'ai enseigné pendant des années, il y a bien longtemps. Vous pourriez m'y emmener.

— Avec plaisir monsieur Ridelle. Indiquez-moi la route. On y va.

Je fais, bien sûr, l'innocent. Le vieux a gardé une sacrée bonne mémoire sur certaines choses, certains détails. Il m'indique les rues à prendre, à droite, à gauche. Je fais semblant d'hésiter. On se dirige vers le collège des garçons, que je connais bien évidemment par cœur.

Il a l'air ému, pépère. On descend de la voiture. On fait le tour de l'établissement. Bien sûr tout est calme. Il n'y a personne, le dimanche, dans ce collège comme dans tous les collèges.

Je suis « émotionné », moi aussi, comme disait ma grand'mère. Je me chope à la tronche et à l'estomac un vieux coup de nostalgie, très mélancolique, un peu déstabilisant. J'ai passé quatre ans de ma vie d'adolescent ici, de la sixième à la troisième. J'étais une petite star, toujours et très largement premier pendant ces quatre ans, sauf le dernier trimestre de troisième, battu sur le fil par un mec que d'habitude j'enfonçais régulièrement. Ca m'avait toujours paru bizarre, anormal, pas possible. Les résultats du brevet avaient bien prouvés que j'étais nettement supérieur à cet imposteur. J'avais toujours pensé qu'on avait truqué les résultats, juste pour m'emmerder, moi, le petit bohémien, le gitan, le yéniche.

Mais bon, on verra plus tard. Une chose à la fois !

— Monsieur Ridelle, vous étiez autrefois prof de gym ici, c'est bien ça ?

— Oui et aussi au collège des filles, un peu plus loin. Ca me fait vraiment quelque chose de revenir dans ces endroits toutes ces années après. Je suis un peu tourneboulé, Anselme.

— Je vous comprends, monsieur Ridelle, je vous comprends. Vous faisiez les cours sur un stade, je suppose ? On pourrait aller le voir, si vous voulez...dis-je toujours aussi doucereusement paterne.

— Oui, d'accord Anselme, avec plaisir, il n'est pas bien loin le petit stade, je vais vous conduire.

On remonte en bagnole et on découvre, à quelques rues de là, un modeste stade campagnard, avec une petite piste en cendrée et au milieu, une aire de lancer recouverte de mâchefer, une poutre pour la gymnastique des filles, des barres parallèles, un grand portique avec une corde à nœuds et des agrès, tout ça paraissant quasiment abandonné.

— Ce stade était réservé aux scolaires. On ne faisait là que de l'athlétisme. Le football se faisait ailleurs, dans une enceinte spéciale, plus grande, avec des tribunes. Ca explique qu'il n'y ait personne un dimanche matin. Et puis l'athlétisme ça n'a jamais intéressé beaucoup les jeunes. Trop dur, trop ingrat, trop anonyme. Le foot c'est populaire, c'est ludique, ça se comprend bien...

— Je comprends, monsieur Ridelle, je comprends.

On se balade sur le petit stade. Le vieux a l'air émoustillé. Il regarde tout. On fait le tour de la piste où l'herbe a commencé à envahir les côtés et même certaines lignes de course. Désolant. La mairie pourrait quand même faire un effort !

On va voir le portique dont les montants, d'une couleur marron foncé, sont quasiment rouillés. Au milieu, pend une corde à nœuds vieillie, grise, sèche.

Ridelle s'arrête, regarde la corde avec insistance, comme un chien de chasse à l'arrêt. Il est comme pétrifié, sidéré, immobile et silencieux. Les secondes défilent et il ne bouge pas d'un millimètre. Excellent !

Je me place alors discrètement derrière lui. J'enfile les gants de chirurgien que j'ai toujours dans mes poches, because les empreintes qu'il faut impérativement éviter. Je sors de ma fouille un des lacets que j'ai pris, l'autre jour, sur mes chaussures à pointes, les blanches à bandes bleues et, sans vergogne, je saute à la gorge du vieux con qui n'en peut mais, lui passe vite fait le lacet autour du cou et je serre à mort.

— C'est là monsieur Ridelle que les petites filles en bavaient, n'est-ce pas ? Vos mains sur les jolies fesses, sur les cuisses tendres, sur les petits seins naissant, lorsque vous aidiez les élèves à monter et à descendre. C'est ça, hein ? Vieux saligaud. Je suis Julius Pérignon, vous vous rappelez ? Gerland ? Le championnat de district du soixante mètres ? Ma défaite dégueulasse, votre lâcheté ? Ainsi soit-il ! *Let id be !*

Il devient rouge, le vieux Ridelle, puis violacé. Il pousse un soupir énorme, un horrible râle puis, après deux ou trois petites secousses de rien du tout, des soubresauts de vieillard, tombe sous lui, comme en vrac, sans vie.

Je le prends à bras le corps et le soulève le plus haut possible, le pose sur mon épaule gauche. Il n'est pas bien lourd le vieux chnoque et moi, sans nulle vanité, je suis encore costaud. Je prends la corde à nœuds et la passe autour de son cou décharné. Je serre bien fort et laisse choir le corps. Ca fait un gros « crac ». Nickel ! J'amène un banc de bois moitié pourri trouvé au bord de la piste et le pose sous le macchabée. On pensera qu'il s'est pendu sur le lieu de ses exploits passés, le vieux Ridelle, rongé par le remord.

Je m'éloigne tranquillement. Je me retourne et contemple le portique, de loin. Drôle de spectacle, ce grotesque pendu à une corde à nœuds, cravaté, la tronche violacée penchée sur le devant. Il s'est pissé dessus, le vioc, ce qui fait une grosse tache dégueulasse sur son beau futsal clair. Ah, il est jojo le Ridelle !

Je pourrai dire, plus tard, avec gourmandise « Ce jour-là, sur le stade de Montribel, Anselme Savarin brilla. ». les gastronomes comprendront.

Je retourne à ma caisse garée derrière le petit stade. Tout à l'heure, dans un endroit discret, j'enlèverai les fausses plaques minéralogiques aimantées sur les vraies, je changerai d'habits, j'ôterai ma perruque et mes lentilles et je retournerai, apaisé, soulagé, dans mon palace lyonnais. J'ai vu que ce soir il y avait un repas « typiquement lyonnais » avec quenelles de brochet sauce Nantua et gâteau de foies de volailles, tablier de sapeur et gratin dauphinois, cervelle de

canut pour finir. Avec un Morgon gouleyant de chez Louis Tête, ce sera un repas de roi.

« Je mérite bien ça » me dis-je en me regardant, fringuant et fier, dans le rétroviseur de la bagnole.

Ca fait deux crimes parfaits. On est encore loin des records de l'histoire, certes, mais c'est un bon début, ce n'est pas niable.

Cette fois, au demeurant, j'ai buté *himself* le vieux Ridelle, avec mes petites mains, mes petites mimines à moi et j'ai entendu son vieux cou de poulet craquer. J'ai senti son corps maigre se tendre quelques secondes puis s'affaler, quitté par la vie et j'ai vu sa sale gueule cramoisie au moment du râle.

Et j'ai aimé, beaucoup aimé.

Alors, je vais poursuivre mon œuvre, que dis-je, mon chef-d'œuvre. Je n'ai aucune raison d'interrompre cette exceptionnelle séquence de ma vie, celle pour laquelle peut-être j'ai jusqu'ici vécu, celle, au fond, que j'attendais depuis si longtemps, celle qui va me permettre de marquer l'histoire, de me faire entrer dans la légende des humains, inspirer admiration et peur mélangées, fascination et dégoût, attirance et répulsion, comme Jack l'éventreur ou Désiré Landru...

Putain, j'en bande, nom de Dieu !

Et toujours mes acouphènes qui, comme ils le peuvent, rimailent...

Vieux salaud de Ridelle étouffé par mes mains
Voilà où t'a conduit ta noire lâcheté
Ton cadavre pendu au vent comme pantin
Réhabilite un peu rock and roll attitude
Toutes les petites filles ont été bien vengées
Tes grosses paluches sales ne feront plus de mal
Mes chaussures blanches à pointes là réhabilitées
Tout est en ordre désormais tout est normal

CHAPITRE CINQ

Lors de notre visite au collège de Montribel, avec cette vieille saloperie de Ridelle, j'ai repensé à une chose que j'avais complètement oubliée, depuis le temps, bien à tort d'ailleurs : le dernier trimestre de troisième, mon dernier au collège.

J'avais, comme je vous l'ai dit plus avant, toujours été premier, très largement, depuis la sixième, trimestre après trimestre, presque dans toutes les matières, même le sport et même le dessin. Tout le monde s'était habitué, définitivement. Entre parenthèses, il me semble que banaliser l'excellence est une sacrée connerie, mais je ne le ressentais pas vraiment comme ça. J'étais un gentil petit garçon qui essayait d'être heureux, tout simplement, même s'il avait conscience, sans forfanterie aucune, d'avoir un peu plus de qualités que la plupart de ses camarades, en classe et même en dehors.

Ensuite, au Lycée à Lyon, je reprendrai le flambeau et pulvériserai mes concurrents, au grand dam du patron de l'établissement et des enseignants qui couvaient leurs élèves, ceux qu'ils avaient depuis la sixième. Moi, pour eux, j'étais donc un élément venant d'ailleurs, j'étais un étranger perturbateur. En plus je venais de la cambrousse profonde, Montribel, département de l'Ain, vous pensez, un ancien cours complémentaire, un collège de bouseux, un établissement de péquenots, avec des professeurs même pas agrégés, même pas licenciés, des anciens instituteurs, vous vous rendez compte ?

Et bibi, un an de moins que tout le monde, qui les ridiculisait, quinze et demi de moyenne, prix d'excellence et tout le tintouin. Si vous aviez vu la remise officielle des prix, à la fin de l'année, avec tous mes diplômes et les bouquins en cadeau qui me chargeaient les bras. Mes parents étaient venus et ils n'étaient pas peu fiers de leur rejeton, croyez-moi !

Il n'empêche que l'année d'avant, au dernier trimestre, j'avais été battu, de justesse, mais battu, par un copain, enfin un presque copain. J'avais toujours plus ou moins cru à une arnaque, mais je faisais semblant de m'en foutre totalement, faisant le mec distancié que rien ne pouvait atteindre. J'étais tellement au-dessus de ce mecton. Il ne fallait surtout pas entrer dans une polémique qui, de fait, l'aurait mis à mon niveau. Non, ça c'était bon pour les médiocres.

Je vous explique l'arnaque.

Pour déterminer la note moyenne du trimestre on tenait compte, dans mon collège, de toutes les notes obtenues dans toutes les matières depuis trois mois,

lors des interros écrites ou orales. Il y avait aussi les notes des « compositions » qui avaient lieu, par matière, à la fin du trimestre. Chaque matière avait un coefficient...quatre pour les maths, quatre pour la rédac, trois pour les sciences nats et l'allemand, deux pour l'histoire-géo...etc...Je ne me rappelle pas en détail...plus d'un demi-siècle après, forcément...

Tout ça faisait beaucoup de notes et beaucoup de calculs et c'était les élèves de la classe eux-mêmes qui étaient chargés de faire les comptes, sous le contrôle du prof principal, je crois me souvenir. Tel élève faisait les calculs des notes de tel autre désigné par le prof et la galère voguait comme ça depuis toujours, sans problèmes, sans difficultés. En cas de rouspétance, un autre recomptait et tout était nickel.

Au dernier trimestre de la dernière année, des copains m'ont lâché, qui en avaient marre de se faire étriller par le petit Julius, le petit bohémien. Trucage des calculs en ma défaveur, trucage des calculs en faveur de Lecœur, l'éternel deuxième, le Poulidor de Montribel, quoique fils de prospères commerçant, lui, contrairement au vrai Poulidor, fils de pauvres fermiers du Limousin.

A-t-il, le Poupou du collège, distribué – lui ou ses parents – des récompenses ? Je ne le sus pas et ne saurai jamais. Je n'ai pas cherché à savoir mais j'ai eu de sérieux doutes, jamais exprimés, même à ma famille. Le syndrome de ma timidité et de mon orgueil, le syndrome des godasses jaunes, la chape de plomb sur les épaules du gosse né dans une roulotte.

Fumier de Lecœur, qui avait jubilé de façon qui m'avait parue un tantinet excessive. Il était enfin vainqueur au finish, quasiment à l'ancienneté quoi, au bout de quatre ans d'humiliations.

Ce mec, plus tard, sortira major de l'école vétérinaire. Mon tombeur, quoiqu'usurpateur, en tout état de cause, n'était donc pas tout à fait n'importe qui. De toute façon, j'avais décidé de tourner très vite la page. Les vacances permettaient de fouetter bien d'autres chats, de penser à d'autres choses autrement plus agréables, la pêche dans le Rhône ou dans la Sarine, les baignades, les sorties en vélo avec les copains, les filles de mon âge.

J'avais très vite oublié cette sale petite affaire, cette dérisoire magouille mais elle m'était soudain revenue, à un bien mauvais moment...pour le dénommé Lecœur en tous cas.

Ce ne fut pas bien dur de retrouver l'usurpateur, le petit magouilleur, avec internet, les sites des photos de classe et des anciens élèves de véto et quelques coups de fil, toujours dans des cabines publiques. Prudence, prudence.

Après un parcours classique de vétérinaire dans une belle campagne, au sein

du département du Rhône, Lecœur avait fort bien vendu son prospère cabinet, il y a des années. Il en avait eu marre de se lever la nuit pour aider les vaches à vèler, les pieds dans la bouse ! Son crédo : moins de boulot et plus d'honoraires ! Il était d'abord devenu enseignant au centre zootechnique de Rambouillet, entre autres, puis membre de la compagnie des experts équins, puis conseiller auprès de la fédération française d'équitation, dont le siège est basé en Sologne, à Lamotte-Beuvron, département du Loir et Cher. Il faisait partie désormais de la fine fleur de sa profession, le haut du panier des vétos, l'élite des « artistes », comme ils se nomment entre eux sans trop de modestie.

Il avait été inquiété par la justice, l'ami Lecœur, il y a une vingtaine d'années, dans le cadre de « l'affaire Saint Louf » qui avait défrayé la chronique. Une sombre histoire de dopage de chevaux de courses et de concours, en Irlande et en France, qui s'était terminée en une manière d'apocalypse au Connemara, des dizaines de chevaux brûlés vifs, des gangsters butés en nombre et par le suicide du comte de Saint Louf, un classieux hobereau normand, principal responsable, manipulé par son amant, l'insaisissable Edouard Macary, devenu l'ennemi public numéro un.

Le divisionnaire Rabouret et le commissaire Duranton, policiers à Boulogne Billancourt, que j'ai évoqués plus avant, avaient été chargés de mettre fin à ce trafic et ils avaient fait un sacré ménage, terribles anges exterminateurs. L'auteur de ce livre a raconté cette aventure dans *Rendez-vous en enfer*, un bouquin édité chez *Librinova* comprenant « des nouvelles noires », dont une finement intitulé *Scarlatine au haras*. Macary, l'ennemi public numéro un, avait survécu à l'époque et échappé à toutes les recherches. Il tombera, pour finir, sous les balles de Rabouret, de Duranton et du capitaine Eliès Petitlouis, en 2012, dans l'affaire des « *Dix briques en Aubrac* ».

Mais la justice, comme cela arrive parfois, après des années d'instruction et « un procès fleuve » en correctionnelle, avait été finalement bien clémentine avec les personnages importants, du même monde qu'elle, les présidents, les dirigeants, les notables, les bourgeois, pourtant tous plus ou moins coupables, plus ou moins corrompus, plus ou moins véreux et avait été bien dure, cette même justice, avec quelques malheureux lampistes, des jockeys, des soigneurs, des lads, des petits employés, qui n'avaient fait, les pauvres, les misérables, pour la plupart, que se conformer à des ordres et qui furent condamnés, beaucoup d'entre eux en tous cas, à des années de taule !

Guy Lecœur et sa légion d'honneur avaient, eux, échappé à la fureur des magistrats. Ils avaient été gentiment condamnés à une amende symbolique et

avaient fait l'objet par le tribunal, les juges la larme à l'œil, d'un « rappel à la loi »...alors qu'ils risquaient, en toute logique, des années de prison, la radiation de l'ordre des vétos et la fin des privilèges. Que vous soyez puissants ou misérables...Le génial Jean de La Fontaine reste, hélas, terriblement actuel.

Bref, j'avais retrouvé ce bel individu, qui avait donc largement confirmé, adulte, le petit enfoiré qu'il était déjà au collège.

C'était un sale type, un sale con, point à la ligne !

Me faisant passer, au téléphone, pour un rédacteur du *Who's Who* – « le dictionnaire des Français vivants qui comptent »...en réalité, pour moi, vingt mille « m'as-tu vus » qui se la pètent et désirent que ça se sache ! – voulant le faire entrer dans le saint des saints, j'ai réussi fastoche à obtenir du professeur Lecœur un rendez-vous dans son bureau de Lamotte-Beuvron. Vous vous rendez compte ? Avoir sa rubrique dans le *Who's Who*, il en était baba au téléphone, monsieur le professeur. Il en bavochait d'aise. J'avais, bien sûr, vérifié auparavant, qu'il n'y figurât point encore. On ne sait jamais avec les comiques de Levallois-Perret ! Il faut voir les zozos qui trônent dans leur soi-disant bible ! À mourir de rire.

Lamotte-Beuvron est une jolie bourgade, tout en longueur, traversée par l'ex nationale 20 qui se nomme aujourd'hui la départementale 2020. On n'arrête décidément pas le progrès ! C'est beau, c'est solognot avec des maisons en briques rouges et des fleurs partout. C'est là que les sœurs Tatin ont inventé, il y a cent ans, la fameuse tarte qui porte leur nom, « la tarte des demoiselles Tatin », fameuse galette aux pommes caramélisées que l'on retrouve à la carte de tous les restaurants et de toutes les pâtisseries du coin. En arrivant, je suis allé déjeuner à l'auberge où œuvraient naguère les deux célèbres frangines, en face de la petite gare, un peu comme en pèlerinage. J'ai vu le vieux fourneau où elles cuisinaient. Elles méritent bien ça les demoiselles ; elles ont inventé une tarte qui continue de régaler chaque jour des milliers de gastronomes ! Elles valent bien, les deux frangines, tous ces rois, ces chefs de guerre ou ces personnages politiques dont on fait grand cas et qui n'ont rien inventé du tout, à part peut-être de nouvelles manières de massacrer les gens, d'innovantes méthodes pour détourner du pognon ou d'inusitées façons de mentir aux peuples !

Le diner à l'hôtel Tatin est fameux : délicate terrine de caille au foie gras, goûteux civet de marcassin et pâtes fraîches, subtils fromages de chèvre de la région et merveilleuse tarte Tatin, superbement onctueuse pour finir, le tout accompagné par un Pommard de chez Faiveley, à la fois raffiné et puissant. J'ai sacrément rendu hommage aux deux frangines solognotes, croyez-moi sur

parole !

J'ai bien fait de prendre une piaule pour roupiller sur place. Demain matin, après une nuit au calme dans une gentille et bien propre chambre sur jardin où les petits zoziaux piaillent quasiment toute la nuit – vive le silence de la campagne ! – je serai en pleine bourre, déterminé et concentré, pour aller régler son compte à l'autre enflure de professeur !

Le petit déjeuner est fameux, avec un caoua qui réveillerait un macchabée dans son frigo, à la morgue du coin. J'adore le café fort et les croissants dodus.

La journée s'annonce, comme à Beaune, sous les meilleurs auspices.

La fédération d'équitation est à quelques encablures.

On ne peut pas la louper en arrivant par la route : immenses parkings pour les vans, innombrables boxes à chevaux, gigantesque centre équestre, le plus grand d'Europe m'a-t-on dit au téléphone, avec quatre manèges, des terrains de courses, un château, des bureaux pour plus de cent salariés. Il faut dire que cette fédération, qui regroupe plus de 700000 licenciés dans 7700 clubs adhérents, est la deuxième fédération équestre du monde et la troisième fédération de sport en France derrière le foot et le tennis ! Ca n'est tout de même pas rien !

Le bureau du professeur Lecœur est grand et laid, lourds rideaux aux fenêtres, meubles anciens en bois sombre, tapis tarabiscoté, bibelots disparates, tableaux classiques aux murs, chasse et natures mortes. À chier !

Lecœur me fait assoir en face de son burlingue et vient se placer à côté de moi. Il ne peut en aucun cas me reconnobler. J'ai, en effet, revêtu ma magnifique panoplie de meurtrier, lentilles marron, perruque poivre et sel, barbichette et moustache grises, costard bleu avec ruban rouge au revers de la veste.

Quant à lui, il se ressemble, si je puis dire. Il est conforme aux souvenir que j'en ai. Toujours ce petit air de celui à qui on ne la fait pas, ce sourire forcé qui tord un peu la lèvre supérieure, ces yeux mesquins, ces cheveux rebelles au peigne.

Il me tend un papelard. Il a rempli un questionnaire. CV nickel chrome, situation de famille, diplômes, tout le toutim sur sa carrière, ses loisirs, ses hobbies, bref toutes les conneries qu'il faut coller obligatoirement dans la bible rouge pour faire bicher les gogos.

— Voilà monsieur, ce que vous m'avez demandé. Vous pensez que ça va aller ?

— C'est une formalité, monsieur le professeur. Le comité de classement est déjà d'accord sur le principe de votre entrée dans le Grand Livre. Vous pouvez être rassuré. Il suffit de remplir et signer la demande officielle. Tenez, si vous

voulez bien...

Il se lève et va à son burlingue. Il s'assied pour compléter le document bidon que je viens de lui passer. Il est concentré sur le papelard, son stylo à la main. J'enfile discrètement mes gants de chirurgien et prend la seringue dans ma poche. Je viens à son côté, fait mine de lire par-dessus son épaule et, sans vergogne, lui colle vivement l'aiguille dans le cou avec la main droite. Il émet un petit cri, je le bâillonne de la dextre gauche. Je lui injecte vite fait la totalité du produit, la dose entière et le résultat ne se fait pas attendre. Sa tronche part en avant et je l'accompagne jusque sur l'épais cuir noir du bureau. Il faut dire que c'est un vrai remède de cheval, mélange de puissants antalgiques et d'une dose massive de venin de vipère, une saloperie avec laquelle on dope les chevaux de course, pratique que monsieur le professeur couvre depuis des années et des années, en échange de beaucoup pognon, je me suis rencardé.

Quant au venin de vipère, j'en ai quelques fioles chez moi, à la campagne, depuis l'adolescence et ma complicité avec une sorte d'homme des bois, le vieux Spada, l'Antoine, qui venait au village vendre des grenouilles, des escargots, des perdrix et des lapins de garenne et livrer au pharmacien sa récolte régulière de venin d'aspic.

Lecœur est mal en point, les yeux enflés et les lèvres déjà bleuies. On dirait une espèce de gros crapaud en train de crever, la gueule ouverte.

— Salut Guy. Julius Pérignon. Tu te rappelles, mon grand ? Le dernier trimestre de troisième à Montribel ? Le trucage des notes ? Fallait pas me faire ça, petit con ! Et puis toutes tes magouilles de véto, l'affaire Saint Louf. Tant pis pour ton blase ! T'es un pourri ! Je te regarde crever et je suis bien content ! Ça me fait quasiment bander !

Il ne peut évidemment pas me répondre, ce cher Guy, mais il a, en réaction, une sorte de soubresaut, énorme, qui lui soulève tout le corps. La dernière énergie avant la fin. Le dernier souffle avant le néant, en bavant sur le cuir du bureau. Lecœur vient de lâcher.

Je récupère tous les papelards et nettoie tout bien à fond avec une lingette ad hoc.

Je me barre tranquillement et salue, en passant, la jolie fille du secrétariat, qui me vote un superbe sourire. Elle va être surprise tout à l'heure, miss Equitation ! Après tout, je pourrais me l'étrangler elle aussi, là, si je voulais, cette péronnelle. Ce serait fastoche, il n'y a personne alentour et j'inscrirai, en souplesse, une victime de plus à mon tableau de chasse. Mais, franchement, à quoi bon. Elle ne m'a rien fait, cette meuf, elle a un délicat sourire et une belle paire de seins. Elle

a l'air innocent et ne risque pas de me reconnaître. Je constate quand même, *in petto*, que j'y ai pensé. Je commence à prendre goût, je commence à me complaire dans le crime.

Le bonheur dans le crime, comme chez Barbey d'Aurevilly ?

Je rejoins ma bagnole de location garée loin du centre équestre, derrière un bouquet d'arbres mordorés. Plus tard, je m'arrêterai pour enlever lentilles, perruque, postiche, faux ventre, changer d'habits et enlever les fausses plaques minéralogiques. Comme d'habitude, quoi ! Je commence à prendre des habitudes, je me rends compte. Il faut peut-être que je fasse gaffe à ça, d'ailleurs. Les habitudes, ça peut endormir la prudence. Or, moi, je dois être d'une extrême vigilance. On ne devient pas une légende du crime tout à fait par hasard, comme ça, en passant. Alors attention, Julius, attention ! Je saurai m'en souvenir. Je dois m'en souvenir. C'est impératif !

On retrouvera, ce soir ou demain matin, le professeur Guy Lecœur mort à son bureau, empoisonné. On analysera le poison et on en déduira, chez les gendarmes et les juges locaux, puis dans les hautes sphères parisiennes de la poulaille et de la justice, qu'il faut chercher l'assassin parmi les propriétaires de chevaux de course liés à des histoires de dopage. Notamment, il faudra éplucher toutes les affaires dans lesquelles on a retrouvé, comme produit dopant, du venin de vipère. Il y en a un sacré paquet de ces affaires-là, des dizaines. Je suis peinard, vous pouvez me croire. Ca va prendre du temps tout ce travail de fourmi.

Le témoignage de la belle secrétaire sera passé et repassé au peigne fin, jusqu'à plus soif, mon âge, ma taille, ma corpulence, mes cheveux, ma barbe, la couleur de mes yeux, tout je vous dis !

On cherchera dans les hôtels et les restos du coin, aux péages d'autoroutes, ailleurs, partout. Travail minutieux, remarquable.

On retrouvera sûrement la trace, à l'auberge Tatin, d'un certain Paul Remeyer qui a diné et passé la nuit. Un gentil sexagénaire, venu à pieds avec sa petite valise, bien habillé, poli avec tout le monde et un sacré bon vivant qui avait laissé un numéro de téléphone bidon pour réserver la chambre et qui a réglé sa note en argent liquide en laissant un confortable pourboire, comme on dit un peu bêtement.

Et puis la piste s'arrêtera là, d'elle-même. Strictement rien à en tirer de ce monsieur Remeyer totalement fantôme, qui n'a laissé aucune trace, d'aucune sorte.

Je peux donc rentrer chez moi, quiet, et reprendre une vie normale, ma petite

vie de retraité.

Un peu de répit me fera du bien, un peu de repos bien gagné et je reprendrai, le moment venu, le cours de ma mission, calmement, sereinement, inéluctablement.

Surtout ne pas me précipiter, ne pas vouloir aller trop vite, malgré mon désir d'en finir avec tous mes démons et de boucler ma boucle.

J'ai le temps.

L'enfer peut attendre un peu !

Mon acouphène aux vers de mirliton me trotte gentiment dans la tête. Cette petite poésie modeste, que mon cerveau produit naturellement après chaque crime, me plait bien. Je devrais plutôt m'en inquiéter...

Lecœur a ses raisons mais il est mort quand même

Par intime décision mis veto à sa vie

Par venin de vipère fit dans son cou phlyctène

Forfaiture de naguère frustration assouvie

Mais il me faut encore de la gloire et du sang

Me reposer d'abord il faut souffler un peu

L'enfer peut-il attendre a-t-on des innocents

Parmi tous les humains non cela ne se peut

CHAPITRE SIX

Reprendre une vie normale, bien sûr, c'est facile à dire et à écrire. Mais très dur à faire quand on a assassiné déjà trois fois et qu'on y a pris du plaisir, beaucoup de plaisir même, puisqu'il faut tout dire !

J'ai une envie folle de recommencer.

Je ne pense qu'à ça.

Je trouve que j'ai fait, jusqu'à présent, du bon boulot et que j'ai éliminé trois salopards de la surface de la terre qui ne méritaient pas de vivre. Et pas seulement parce qu'ils m'avaient fait du mal, mais peut-être surtout parce qu'ils étaient des médiocres, des petits humains veules comme il y en a tant, sans intérêt aucun.

Je me demande quand même, une fois encore, là, entre moi et moi, si je n'ai pas viré louf, si je ne suis pas tout simplement devenu dingue, si je n'ai pas franchi l'invisible et improbable frontière entre deux mondes.

Ca me fait un sacré souci, cette question-là, un drôle de tracassin ! On ne tue pas comme ça ses frères en humanité, nom d'un petit bonhomme ! Un pays comme le nôtre, humanisé, civilisé, policé, a mis des siècles pour trouver des solutions à la haine et à la violence, hélas consubstantielles au genre humain. On a supprimé la peine de mort il n'y a pas si longtemps, grâce en soit rendue à maître Badinter, même pour les pires assassins, même ceux qui torturent des personnes âgées ou des petits enfants, même ceux qui découpent leurs victimes en morceaux, même ceux qui bouffent les morceaux et j'étais bien d'accord, au nom du respect universel de la personne humaine, pour ne pas tomber dans la bestiale loi du talion, ne pas tuer les tueurs, être au-dessus de tout cela pour des raisons philosophiques, pour des principes de morale, accepter la transcendance, pardonner peut-être...enfermer les criminels, les soigner, leur laisser encore une chance, les libérer un jour. Ce sont des êtres humains, comme nous, comme vous, comme moi.

Et moi, pauvre de moi ? J'ai rétabli, sans coup férir, cette peine de mort, pour des gens qui m'ont fait un peu de mal, certes, pas énormément si on veut bien y penser. Il y a bien pire ! Et ce serait parce que je vieillis et deviens un vieux schnock atrabilaire que le cataclysme aurait été déclenché ?

Mais, pourtant, tous les gens qui deviennent vieux et misanthropes ne deviennent pas des assassins. Sinon, vous imaginez l'ampleur des massacres ? Une véritable extermination ! Le génocide perpétré par le troisième âge ! La

vieillesse est un naufrage, disait le père De Gaulle. Il avait raison le grand Charles, mais tout de même !

Je sais tout cela, j'ai un peu de culture, j'ai réfléchi, j'ai médité, j'admire les poètes, les écrivains, les philosophes, les penseurs, les vrais en tous cas, j'ai lu des livres depuis l'enfance, beaucoup de livres, trop de livres ?

Mes morts à moi n'ont rien à voir avec les condamnés à mort par la justice. Les miens sont jugés par moi seul, en mon âme et conscience, pas de procès, pas de médias, pas d'opinion publique, cette saloperie de vulgate. Puis, ils sont exécutés par moi seul, en secret, simplement, pas de mise en scène par la République, la société, avec, dans la cour de la prison, le dernier verre de rhum, la dernière cigarette, les juges, le cureton, les bavards, le bourreau en tenue et la veuve acérée qui trône sur son estrade. Le mec raccourci par la République, il a bien compris qu'il ne lui restait que quelques minutes à vivre. Il a les foies. Il tremble de tous ses membres. Il mouille sévèrement. Il se décompose. C'est horrible, tout ça, reconstitué dans les bouquins et les films, ou bien raconté par Badinter. Elle prend à la gorge cette morbide mise en scène de la mort des assassins. Ça paraît barbare et inutile. L'assassin assassiné, quoi !

Bien sûr, rien à voir avec ma méthode : pas de mise en scène, condamnation discrète et mise à mort d'une grande simplicité. Le condamné qui ne sait pas, qui se doute de que dalle. C'est là toute la différence, l'énorme différence.

Je suis un meurtrier, pas un barbare !

Je me dis que j'ai quand même, peut-être, un truc qui s'est déclenché dans la tronche ou dans le cœur ou dans le foie ou le pancréas ou ailleurs, un câble qui a lâché, des neurones qui sont partis en vrille, va savoir, des hormones qui déconnent, des acides aminés qui ont muté, des cellules qui ont merdé, je sais pas, moi, je ne suis pas docteur en médecine, je ne suis pas psychiatre ! Il faudra d'urgence m'autopsier après ma mort pour voir ce qu'il y a à l'intérieur, dans le cigare, dans le bide, partout, trouver ce qui a dysfonctionné, ce qui a déconné, ce qui a bogué. Ça sera certainement utile pour les autres. En tous cas on peut l'espérer !

Mon débat intérieur est intense depuis quelques jours : tout arrêter, me livrer aux flics, me faire passer pour barge, un mec qui tue en état de démence, qui ne s'appartient plus, une force supérieure qui me fait assassin. Il y a un article du code pénal qui prévoit le cas. Pas responsable, hôpital psychiatrique et le tour est joué. Il faut pour ça des experts très peu experts et surtout pas d'accord entre eux, il faut aussi un avocat classieux, un bavard célèbre que les juges admirent et craignent, un mec qui passe bien à la télé, bien démago, la larme à l'œil et tout.

Ca existe. Y en a au moins un, vous voyez, mais si, le replet toujours à moitié rasé, mal peigné, gros ours mal léché, sorte de corniaud jamais content, l'œil torve, la paupière lourde, toujours prêt à mordre la main qu'on lui tend avec le micro, les dents en avant, la voix grave, trainante, éraillée, énorme. Maître Droopy-Molleton, c'est ça, vous avez trouvé. Acquitator, l'homme qui peut faire acquitter les pires tortionnaires, les plus féroces assassins, les barbares qui décapitent, par une seule plaidoirie, sur une infime erreur de procédure. Ah le bel avocat !

Oui, je me comprends mais c'est trop tôt pour arrêter ma mission. On est encore loin du compte, loin de l'exploit qui marque, loin de la légende. Pour le moment je ne suis qu'un meurtrier ordinaire, banal, sans grand intérêt. Alors il faut continuer. On verra plus tard.

J'avais le sentiment, tantôt, que l'enfer pouvait un peu attendre ? Je pense que je me berlurai sévèrement. Non, non et non, l'enfer n'attend pas !

Au fait, c'est quoi l'enfer ? Un truc de charlatan pour foutre la trouille à ceux qui ne voient pas bien la frontière entre le bien et le mal. Mais qui a décidé de la frontière ? Pourquoi faudrait-il impérativement la respecter, cette improbable limite ?

Putain, les religions, je le clame bien calmement, je n'en ai rien à battre. Toutes les religions, comme mon daron le faisait, je me les carre au fion, toutes, sans exception. C'est des conneries pour les gogos, pour qu'ils se tiennent peignards pendant leur bref passage sur la terre, bien dans le cadre, dans la cage plus ou moins dorée où ils vont passer leur vie, souvent même pas dorée du tout ! Ou au contraire pour qu'ils partent, les gens, haine au cœur, fleur au fusil et bombes autour du ventre, convaincre par la force les autres de leur supériorité. Au fil du temps, toutes les religions ont manié ainsi le bâton et la carotte, les flammes atroces et définitives de l'enfer et les éternelles félicités du paradis, le dieu admirable et bienveillant et le diable dangereux et repoussant, l'amour infini des autres et la guerre sainte impitoyable.

Vous allez me dire – je vous connais – que le bouddhisme a échappé un peu à ces pratiques ridiculement manichéennes. Je vous réponds d'accord – je suis poli – mais la « zénitude » qu'il peut individuellement apporter paraît bien peu utile pour procurer une once de bien être aux centaines de millions de malheureux qui crèvent de faim et de soif, la gueule ouverte, dans l'indifférence quasi générale, parce qu'ils ont eu la malchance de naître dans des pays à la con dans lesquels il n'y a rien de compatible avec une vie humaine un tant soit peu digne !

Me voilà bien avancé avec toutes ces âneries, ces idées de pacotille,

philosophie niveau terminale et encore !

Je me malaxe le ciboulot, dans tous les sens, arguments de ci, argument de là, petite tempête sous un crâne comme Hugo l'écrivait, pour et contre, savoir si je suis en train de basculer dans la dinguerie, la folie douce, celle qui conduit direct à l'asile, à Saint Anne ou au contraire si j'ai atteint une sorte de plénitude, dans une lumineuse lucidité, implacable et inexorable. Je ne sais.

Encore quelques jours de repos et de réflexion à la campagne, il fait si beau, sur mon Pégase, mon beau vélo noir et or, sur les jolies routes peinardes bordées de bruyères violines et roses, au milieu des forêts d'automne, ocres et rousses où je croise des renards étonnés, à la jolie frimousse et des faisans apeurés, aux couleurs magnifiques, à la pêche dans l'étang aux hérons cendrés où les brochets avides se précipitent sur mes vifs frétillements, de belles bouffes dans les auberges remplies de chasseurs bruyants et vantards, aux bottes crottées, terrines savoureuses de gibiers à plumes et à poils, girolles moelleuses bien mitonnées, délicats filets de canard col vert à la goutte de sang, Saint Nicolas de Bourgueil à température dans le verre.

Ce serait dommage de perdre tout ça, sur un coup de tête, un moment de faiblesse, une erreur de raisonnement.

Allez, Je ne vais pas me dénoncer tout de suite, je vais poursuivre ma mission, j'en ai envie, j'en ai besoin.

Et tant pis si j'ai viré barge...

L'enfer de mes salopards, décidément, ne peut pas attendre.

CHAPITRE SEPT

Jusqu'à présent j'ai buté trois personnes et à chaque fois, c'était un mec. Pas une seule gonzesse. Attention à la parité mon petit Julius, ce beau et noble concept à la mode. Tu te mets hors les clous, il va falloir rectifier le tir, équilibrer un peu les victimes, sinon ça n'ira pas et il y aura des malfaisants, des pénibles, des taquins, des puristes, pour critiquer mon œuvre, la relativiser, la disqualifier peut-être... !

Bon, d'accord, je comprends, j'admets, mais, j'en suis désolé pour les malfaisants et les puristes, les femmes ne m'ont jamais vraiment fait de misère, en tant que gonzesses je veux dire, ni autrefois, ni ensuite, ni maintenant.

Mais, puisqu'il le faut, pour être un minimum politiquement correct, pour un brin d'égalité, en cherchant bien, je vais trouver.

Putain, c'est totalement dingue : il me faut buter une mistonne pour respecter le principe de parité.

Oh le beau principe que voilà !

*

Vers quatorze-quinze ans, j'avais les faveurs d'une gonzesse de mon âge, une fille d'italiens. Gina Carlotti elle s'appelait. Brune piquante comme on dit, regard noir, joli minois, très bien foutue, jambes et cul, très bandante.

Un jour, nous étions un petit groupe de copains et copines à parler de tas de choses dont je n'ai plus aucun souvenir, télévision ou cinéma, Johnny ou Elvis, Salut les copains, Brel ou Brassens, Anquetil ou Poulidor, De Gaulle ou Mitterrand, que sais-je... Mais ce dont je me rappelle c'est qu'elle faisait tout pour être toujours à côté de moi et me frotter, la jolie Gina et qu'elle me lançait, la coquine, en permanence des regards enamorés bien peu discrets. J'en étais, dois-je l'avouer, tourneboulé, émoustillé. Puis, directe, un jour, elle m'a pris la main et ne l'a plus lâchée. Puis un petit bisou, un autre plus appuyé, un vrai baiser enfin, puis d'autres, baisers de gamins, certes, mais quand même des vrais. J'étais heureux de cette amourette avec miss Italie, qui me flattait énormément, me mettait en valeur vis-à-vis des potes et, surtout, faisait un bien terrible à ma libido d'adolescent.

On ne se quittait plus avec la belle Gina. On se promenait en amoureux, main dans la main, on se tenait par la taille. On s'embrassait dès qu'on pouvait, on se caressait un peu dans les coins. Elle disait qu'elle m'aimait et je la croyais. Les

mois passèrent, idylliques...

Un jour, pourtant, par le plus grand des hasards, je l'ai vue dans les bras d'un autre, un grand mecton blond que je ne connaissais pas. Elle ne se débattait pas, la Gina...ah ça non ! Tout à leur fricassée de museaux, ils ne m'ont pas vu. J'ai passé mon chemin comme j'ai pu, flageolant sur les fumerons, le cœur en capilotade, le souffle court, au bord de l'évanouissement. Je n'ai plus jamais parlé à miss Italie, l'évitant, la fuyant, la dédaignant, même pas bonjour dans le bus, plus jamais. Pour ne pas avoir à la côtoyer, même par hasard, je me suis éloigné de notre petit groupe de potes, qui n'a d'ailleurs pas très bien compris ce qui se passait. Tant pis, rien à foutre. J'ai prétexté les études au lycée, l'entraînement sportif, un emploi du temps chargé. Bref, je suis passé à autre chose, j'ai tourné la page et, à force d'à force, j'ai oublié, j'ai oublié Gina et ses baisers, Gina et ses serments, Gina et sa trahison, Gina la salope, j'ai oublié mon chagrin, ma peine, mon amour propre, mon humiliation...

Nom d'un chien, les souvenirs comme celui-là, on pourrait vraiment s'en passer ! La mémoire pourrait tout de même faire son boulot de nettoyage, comme lorsqu'on met à jour un ordinateur, et balayer des saloperies comme ça, qui vous bouffent le cervelet et le cœur...Ah nom d'une pipe ! Rien que d'y penser, maintenant, ça me travaille le bide, ça m'emmouscaille sévèrement. J'ai une boule pénible à l'estomac, comme si j'allais dégueuler mon quatre-heures, j'ai envie de chialer, j'ai envie d'hurler, j'ai surtout envie, putain, de buter la moitié de l'humanité, là, séance tenante !

*

De l'eau a passé sous les ponts. Gina est devenue, à la fin des années soixante, madame Ruisseau, oui, oui, elle s'est mariée avec un certain Germain Ruisseau, inconnu au bataillon, mon bataillon en tous cas. Depuis toutes ces décennies, le couple est aujourd'hui toujours vivant, si je puis dire.

Les Ruisseau habitent une maison isolée, dans la région lyonnaise, côté Ain, en haut d'une petite colline des Dombes, au lieu-dit « la source ». Bref, les Ruisseau semblent couler des jours heureux, sans faire de vagues. C'est clair comme de l'eau de roche. Décidément c'est une histoire de flotte !

Je n'ai pas eu à la chercher longtemps, Gina, mariée avec le même mec depuis plus de quarante piges, dans la même région. Pas très aventureuse, la miss !

Pour moi, toujours la même technique, mon déguisement désormais classique, la bagnole garée loin, en bas de la colline, sous les arbres, avec ses fausses plaques...

Je suis François Charpentier, représentant de la société Lardoise, sise à La Gouttière, Isère – une bien belle couverture ! – qui démousse et protège les toits grâce à une technique révolutionnaire, ultra rapide et pas chère du tout. Bref, le truc qui fait bicher les proprios de maisons, quoi ! C’est dingue comme les toits des baraques sont vite dégueulasses et il y a tant à faire, au fil des années, pour entretenir une propriété. Il faut régulièrement lasurer les volets qui s’écaillent, repeindre les murs qui noircissent, réparer la terrasse dont des carreaux se décèlent. Et puis on n’a pas beaucoup de sous par les temps qui courent, avec la crise, le coût de la vie, tout ça. Alors, vous pensez, une pareille aubaine, ça ne se refuse pas.

Il est près de dix-neuf heures lorsque je me présente à la grille de la maison des Ruisseau. Il faut toujours venir, en semaine, le soir après le boulot, si on veut trouver âme qui vive. Sinon, c’est balpeau !

La turne est assez banale, perchée sur le haut de la petite colline, un peu style ferme dombiste rénovée, ni laide ni belle, sans vrai caractère, assez médiocre, plutôt quelconque, malgré des jolies fleurs rouges, roses et jaunes, un peu partout et, devant, une pelouse soignée au petit poil. Un peu le style « *Sam suffit* » « *Kurd’her* » ou « *Pas sans peine* », vous voyez le genre.

Une bonne femme brune et boulotte sort de la maison et s’avance vivement vers la grille. Putain, c’est elle ! Je reconnais sa démarche, malgré les ans et les kilos.

— Bonsoir monsieur, vous désirez ?

Je reconnais aussi son regard noir qui n’a pas changé énormément, question luminosité en tous cas...mais les grands yeux d’autrefois ont fait place à deux mirettes prises dans un visage presque bouffi, ce qui les rapetisse, les normalise, les rend bien ordinaires. Elle aurait pu faire un régime, la miss Gina, tout de même. Elle était vraiment choucarde à quinze ans et elle est une quasi mémère désormais, pas encore la mamma transalpine, mais pas bien loin. Trop de pâtes au pesto, trop de macaronis, trop de milanaïses, trop de tiramisu ? Je ne sais. Je devrais m’en foutre complètement, après toutes ces années, du physique de Gina. Mais non, rien à faire, sa petite décrépitude me fait quelque chose, me touche au cœur, me concerne, me navre !

Toutes ces réflexions, je me les fais en deux secondes et trois dixièmes, parce qu’elle est là, en face de moi et attend une réponse, la presque mamma qui me regarde, interrogative. Je me reprends *illico*.

— Bonjour madame, je m’appelle François Charpentier et je représente la maison Lardoise. Nous sommes des spécialistes des toitures. Voici ma carte.

Sans vouloir vous inquiéter le moins du monde, chère petite madame, je vois de la mousse sur votre toit. Ce n'est pas sain. Un jour ou l'autre vous aurez une tuile ! Nous pourrions, je crois, vous rendre service. Si je peux entrer cinq minutes, je vous présente notre technique révolutionnaire de démoussage et nos tarifs absolument imbattables.

— D'accord, monsieur, pourquoi pas. Entrez, s'il vous plaît.

Mon beau costard croisé bleu nuit, ma cravetouse bordeaux à fines rayures et mon attaché case en cuir noir, une fois encore, font impression. On ne se méfie pas d'un sexagénaire saboulé milord, avec un insigne rouge à la boutonnière, qui sourit gentiment et s'exprime avec facilité.

La dame m'ouvre la porte grillagée et je la suis. Gamine, elle avait des jambes très bandantes, Gina, jolies, fines, bien découpées et un petit cul adorable, rond, ferme, qui appelait séance tenante le flattage de croupe. Aujourd'hui elle est montée sur deux grosses cannes épaisses, informelles et un replet derrière pris dans la graisse, qui roule, bouboule, à chaque pas. He ben dites donc, il n'est pas dégoûté, le père Ruisseau !

— Entrez, monsieur, asseyez-vous. Germain, tu peux venir, s'il te plaît ? Il y a un monsieur pour le toit.

Un mec descend par l'escalier et vient me saluer. Grand, mince, cheveux poivre et sel, souriant, l'air très sympathique. Putain, mais c'est pas vrai ! C'est le saligaud qui embrassait Gina, il y a cinquante piges, à Montribel. Je le reconnais immédiatement sans aucune difficulté, malgré le demi-siècle écoulé. Beau gosse, le front haut, le regard rieur, la stature. Un demi-siècle qu'ils sont ensemble, les tourtereaux. C'était donc du sérieux.

— Bonjour monsieur, restez assis, je vous en prie. Vous venez pour le toit, me dit ma femme ?

Il me tend la main, chaleureux, le Germain. Je la lui serre. Il a la pogne ferme, comme j'aime.

Je lui débite mon petit discours, lui montre une convaincante documentation – que je me suis facilement procurée sur un site spécialisé – je lui explique les choses, lui propose un tarif canon – bien sûr je peux dire n'importe quoi – et fait semblant d'attendre sa réponse. En réalité, *natürlich*, je m'en bas les roustons de sa réponse à ce mec. Je voulais voir. J'ai vu. Il dit que ça l'intéresse, sans même en parler à sa femme, d'ailleurs. Il dit qu'il me téléphonera s'il donne suite. Gina observe en silence. Je donne une carte de visite bidon, remercie de l'accueil, salue le couple et me barre prestement.

Je redescends à ma voiture, m'assieds, mets la radio, allume une clope et

réfléchis. Ils ont l'air gentil, les Ruisseau, plutôt sympas, inoffensifs, ordinaires. Bien sûr, ils m'ont trahi, naguère et m'ont fait du mal. Mais, en quelque sorte, c'était pour la bonne cause, puisqu'ils sont toujours ensemble. Ils s'aimaient pour de bon, sûrement. Je n'ai jamais laissé à Gina l'occasion de s'expliquer, de se justifier. J'étais enfermé dans ma fierté, dans mon orgueil, mon amour propre. Je l'ai méprisée, niée et lui aussi par la même occasion.

Bon, très bien et alors ? J'avais raison tout de même, merde ! J'ai bien été trahi, non ? Mais, soyons juste, Gina, je ne l'aimais pas vraiment, j'aimais ses baisers, j'adorai caresser ses jolis seins, je buvais ses mots d'amour et lui, le Germain, il n'y était pour rien, mon cousin, ne savait pas même pas, si ça se trouve, ce qu'il y avait entre Gina et moi...

Je suis là, partagé, coupé en deux, comme Janus, l'avvers et l'envers, le blanc et le noir, le bien et le mal, le diable et le bon dieu auxquels pourtant je ne crois pas. Je ne sais que faire. Les tracter, ces deux traîtres, comme les autres ? Ce serait bien fait pour leur gueule ! Ou bien, partir sans rien faire, laisser Germain avec sa grosse. Ils sont gentils. Alors que je les ai, là, à ma pogne ?

Ca chauffe dans la tête, le cervelet est en ébullition, les neurones marnent à bloc, un long moment. Puis j'ai, lumineuse, la solution, ma solution. Elle se situe, une fois n'est pas coutume – oh le beau cliché ! – entre les deux extrêmes : les châtier, oui, mais en leur laissant une chance. Voilà, c'est ça, en leur laissant une chance. Ils ne se douteront jamais à quoi ils ont échappé, ces deux traîtres. Ils ne sauront jamais ma clémence, clémence qui me surprend moi-même, mais qui, d'une certaine manière, me rassure un peu sur mon état mental.

J'attends que vienne la nuit, tranquille dans la voiture, en écoutant, immobile, grave, zen, les sublimes mélodies de Manset, en fumant, le regard fixe, des cousues, l'une allumant l'autre.

Quand il fait vraiment *schwartz*, le noir le plus total, je remonte en silence vers la maison de « la source », dont le rez-de-chaussée est éclairé – ils doivent regarder la télé, TF1 à coup sûr, ces deux beaufs – et me dirige, à pas de loup – garou ? – vers le hangar où sont garées leurs deux bagnoles, des Renault un peu fatiguées que j'ai repérées tout à l'heure, en arrivant. Il n'y a pas de clebs dans la maison, j'ai du bol. Avec la clé adéquate prise dans mon coffre, les mains dans des gants de chirurgien, sans vergogne, je dévisse – ça vous la coupe ! – scrupuleusement, au deux tiers environ, les roues avant des deux véhicules.

Avec un maximum de pot, demain matin, ils s'en tireront avec peu de bobos et une belle frayeur. S'ils ont la scoumoune, en revanche, alors ce sera l'accident grave, mortel peut-être. Va savoir ! Pas à moi de décider mais à la providence, au

hasard, au destin, au créateur là-haut, au jugement de dieu, au grand architecte, au malin...bref à l'une ou l'autre de ces insanes conneries inventées par les humains pour se consoler d'être mortels.

Comme ce bon Ponce Pilate, je m'en lave les pognes, à fond, bien comme il faut.

Advienne que pourra ! *Inch Allah* dirait mon gentil petit épicier arabe chez qui j'achète les meilleures dattes du monde, des « medjoul » moelleuses à se damner !

Je retrouve ma caisse, en bas, dans le petit bosquet. Une chouette ou une hulotte, je n'y connais rien, me montre que je la dérange, en me gueulant dessus de son cri rauque. Elle me fait peur, cette bestiole débile ! Putain, connasse ! Je la chasse en lui gueulant dessus. Je m'assieds dans la voiture et savoure l'instant, seul dans l'obscurité. Puis, lentement, tous feux éteints, je quitte les lieux, serein, le devoir accompli.

Je m'arrête un peu plus loin et, comme à chaque fois, mission remplie, je change les plaques minéralogiques, je change d'habits, je change de look, bref, je redeviens moi-même, Julius Pérignon, le vengeur masqué, le diabolin exterminateur.

Je rejoins, à travers la Dombes sauvage et silencieuse, mon hôtel à Bourg-en-Bresse – ville que je connais bien pour y avoir habité au début de ma carrière – près du Monastère royal de Brou, classé récemment monument préféré des Français sur la 2, sous la houlette sympathique de Stéphane Bern, ce qui est tout de même très surprenant ! Et Versailles, la tour Eiffel, Notre Dame de Paris, Chambord, le Sacré Cœur, Chenonceau. C'est de la gnognotte tous ces célèbres monuments ou quoi ?

Nonobstant, j'irai demain visiter Brou, sa belle église, ce « chef d'œuvre du gothique flamboyant » comme disent les guides, édifié au XVIème siècle par Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie, Tante du futur Charles Quint, en mémoire de son époux défunt à vingt-quatre ans, Philibert le Beau. Il devait être chocard, le beau Phil, pour que sa gonzeuse dépense une telle fortune à sa gloire, même si c'était avec les sous de ses pauvres sujets. Ils sont à l'intérieur, tous deux gisants, côte à côte, les célèbres amoureux. Certes, on continue de venir les voir, tout ce temps après et les braves gens aiment leur belle histoire, mais il n'empêche qu'ils ont canné quand même, l'un et l'autre, comme tout un chacun, ni plus ni moins, monument préféré des Français ou pas...

En attendant, ce soir, tradition locale oblige, j'irai manger des grenouilles simplement sautées à la poêle avec de l'ail et du persil et des suprêmes de poulet

de Bresse à la crème et aux morilles, accompagnés de petites crêpes de pommes de terre dites « vonnassiennes », au beau restaurant *L'Auberge Bressane*, la bien nommée, aperçu à proximité, dans la même rue, presque en face. Avec un Saint-Véran ou un Pouilly-Fuissé bien frais, gentiment servi par le délicieux et mignon Jérôme, serveur stylé à l'ancienne, je vais m'en coller plein la lampe !

Les bressans, les Burgiens, les Bourgeois, les « ventre-jaune », couleur de la farine de gaudes, adorent manger les produits de leur beau terroir. Moi aussi !

Pendant le repas, dans la tronche, comme à chaque fois, une petite mélodie vacharde...

Oh ma vieille Gina vas-tu bien t'en sortir
Je l'espère pour toi très hypocritement
Je m'en lave les pognes puisqu'il faut te le dire
Fallait pas me tromper je n'étais qu'un enfant
Tu étais délicieuse lèvres douces et seins drus
Ah comme tu m'aimais et c'était éternel
Mais avec Ruisseau vous me faisiez cocu
À genou les mains jointes implorez donc le ciel
Que vos caisses pourries ne tombent dans ravin
Vos deux petites vies dans les mains du malin

CHAPITRE HUIT

Ai-je encore à faire dans la région ?

J'ai bien œuvré déjà et bien nettoyé mes souvenirs, bien réglé leur compte à mes petits démons d'enfance, bien dégagé la piste, bien balayé le chemin du passé, les souliers jaunes, la course à pieds, le trucage des notes, miss Italie...

Bien sûr, il y a encore l'histoire des fleurs au lycée, mais le responsable, ce fumier, est décédé il y a plusieurs années. Et j'ai dit qu'on ne touchait pas aux descendants. Les vivants d'abord. Alors, c'est terminé.

Je vous narre quand même vite fait l'anecdote.

Avec un ou deux copains, nous animions, en terminale sciences-expérimentales au lycée Saint Exupéry, à Lyon, une modeste association d'élèves créée par nos soins et qui éditait un petit canard sympathique avec anecdotes sur le bahut, articles de fond, blagues, rubrique cinéma, poésie – j'écrivais à peu près les trois quart du contenu sous le pseudonyme Jippé – et avait le projet de gagner un peu de sous pour favoriser un voyage en Allemagne de l'Est...et oui...à l'époque ça paraissait plutôt exotique et surtout ce n'était pas trop cher !

Alors pour se faire de l'argent, le matin, à la recreation de dix plombs, on vendait des petits pains au chocolat que le boulanger du coin, ravi, nous apportait tout chauds. On se faisait un petit bénéfice sur chaque viennoiserie et je peux vous dire qu'on en en plaçait énormément, des petits pains. Une centaine chaque matin ! Un sacré taf !

Je me tapais le comptage du pognon, tout en menue monnaie, chaque jour, que je portais à l'intendance. C'était la coopérative du bahut qui gérât le dispositif, payait le boulanger chaque semaine. On était en présence d'argent quasiment public. Il fallait donc être rigoureux, je l'étais, énormément et tout était nickel.

À la fin de l'année scolaire on avait constitué un beau petit pécule, ce qui permettait à toute la classe d'aller visiter la RDA à un tarif plus que raisonnable, supportable par chacune de nos familles.

Tout se présentait donc impeccablement, mais, comme souvent, hélas, la scoumoune veillait. Des connards, une nuit, sont entrés dans le lycée et ont, entre autres exploits, cassé, pauvres vandales de pacotille, tous les bacs de fleurs qui ornaient la cour. Une enquête interne a mis en cause certains élèves de terminale dont deux de ma classe de Sciences-ex. Ils n'ont jamais vraiment reconnu les faits, ces deux imbéciles, mais ont quand même été virés quelques semaines

avant le bac, qu'ils ont passé, je crois me souvenir, en candidats libres.

Le proviseur était fou furieux. Puisque personne ne se dénonçait, il a décidé de ponctionner le pécule des petits pains, notre pognon, pour financer de nouveaux bacs à fleurs. C'était dégueulasse en plein ce mélange des genres et je me suis rebellé gravement contre une telle injustice, d'autant plus criante qu'aucun des camarades mis en cause ne participait à « l'opération petits pains ». Rien n'y fit et je dus finalement fermer ma gueule devant la rigidité militaire et menaçante de notre cher Proviseur. Il s'appelait Duroc, ce vieux facho à grotesques moustaches. Il avait été grand résistant pendant la guerre, paraît-il. Il n'empêche que, gaulliste ou pas, c'était un vieux con ! D'ailleurs c'est peut-être la destination du voyage, en RDA, qui lui restait dans la gorge à ce vieux schnock. Je n'avais même pas pensé à ça à l'époque.

Tout dégoûté, je ne suis pas allé au-delà du mur, dont le voyage était, de toute façon, devenu trop cher pour mes parents. J'ai voué cette enflure de Duroc aux gémonies, j'ai réussi mon bac dès le mois de juin et les longues vacances qui ont suivi – on rentrait à la fac de droit seulement début octobre – m'ont fait rapidement oublier cette humiliante petite histoire. Le vélo avec les copains, la pêche au Pont de Jonc, dans un bras du Rhône, les baignades, la lecture, permirent aisément de tourner la page, encore une.

Cette putain de vieille baderne de Duroc est mort quelques années après. Lorsque je l'ai appris, j'ai éprouvé comme de la joie, dois-je l'avouer. J'ai même espéré qu'il eut un peu souffert avant de passer de l'autre côté du miroir, cet injuste fumier.

En tous cas, je ne peux plus, aujourd'hui, hélas, me venger de lui et c'est fort dommage.

En réfléchissant un peu, toutefois, je me dis que je dois pouvoir retrouver certains des protagonistes de cette affaire, les vandales qui ont saccagé les bacs de fleurs du bahut, les vrais responsables, ceux de ma classe en tous cas, ces deux saligauds qui n'ont pas eu les burnes de se dénoncer ?

En effet, je ne vois pas de raison de laisser cette saloperie impunie. Pas de clémence, pas de compassion. Une fois suffit, pour montrer que je suis encore lucide, encore un peu humain. Mais plus, ne serait que faiblesse, laxisme et compagne ! La clémence généralisée ne mène à rien. Elle est très mauvaise conseillère. J'en ai la conviction absolue, chevillée au corps. Ce serait trop facile, merde. Sinon, tout le monde serait innocent ! Vous vous rendez compte ? Les humains, des innocents ?

Non, non et non. Bien sûr que non ! Ca ne se peut !

« Tous coupables » dit le patron de l'inspection générale des services au commissaire Mattéï, joué par Bourvil, dans *Le Cercle rouge*, le superbe film de Melville. Il n'a peut-être pas tort, après tout, Bourvil.

*

Je me rappelle parfaitement les deux mecs de sciences-ex virés du lycée quelques semaines avant le bac : ils s'appelaient Burry et Soubise, deux types plutôt antipathiques, des redoublants qui se la pétaient grave. Ils se foutaient de la gueule des petits jeunes. Ils me trouvaient trop gentil avec tout le monde, trop toujours content, trop positif. Ils me pensaient au fond, quelque part, objectivement complice des profs, du surgé, du pacha, de l'institution, Julius et son journal, Julius et son commerce de petits pains, Julius brave garçon naïf aidant les autres. J'ai, bien précis, le souvenir de leurs médiocres sarcasmes qui, à l'époque, venant de ces deux connards, me faisaient ni chaud ni froid. Ça m'en touchait une sans faire bouger l'autre, comme aurait dit Chirac ! Et après leur brillante action florale, ils ne se sont pas dénoncés. C'est pour ça que le pacha nous a sucré notre pécule. Ils ont été lâches et ont accepté, sans moufter, une injustice qui frappait leurs copains. Ce sont donc bien des saligauds, des veules, des traîtres, des cons. Je dois agir. Pas de clémence, plus de clémence, jamais.

Julien Burry s'est tué en bagnole il n'y a pas très longtemps, sur l'autoroute du Nord. Il avait plus de deux grammes d'alcool dans le sang. Sa bagnole, pour une raison inexpliquée, a percuté la barrière et a immédiatement cramé. Il était seul à bord, il a dû en baver, flambé comme une crêpe Suzette. Bien fait pour sa gueule. Bon débarras, Burry ! Le destin a bien fait son boulot.

Il reste donc son complice, le dénommé Georges Soubise, soixante-dix piges, peinard retraité de l'armée à Neuville sur Saône. Et oui, ce déconneur infatigable, cet olibrius qui saccageait les fleurs, a fait une carrière de militaire, adjudant-chef pour finir, pas terrible, certes pour un bachelier, mais, le connaissant, il n'a pas dû forcer beaucoup pendant toutes ces années et, en plus, aux frais du contribuable !

Il habite seul, le père Soubise, un petit appartement d'un immeuble moderne en bord de Saône. Divorcé depuis longtemps, sans enfants. Il aime bien bouffer, bien boire et, surtout, aller à la pêche, une vraie passion. Il va quasiment chaque jour, quel que soit le temps, taquiner le poisson et fait de sacrés paniers de friture. Il vend d'ailleurs sa pêche aux guinguettes du coin qui apprécient beaucoup ses ablettes et ses petits gardons.

Une rapide enquête de voisinage, sous le déguisement d'un rédacteur en chef

d'une revue de pêche qui veut faire de Soubise « le pêcheur du trimestre », m'a permis de cerner à peu près le personnage : vieux gueulard jamais content, qui n'aime que lui, pourfendeur des feignants qui ruinent le pays, les chômeurs, les arabes, les nègres, les roms et de ceux qui le dirigent, ces socialistes corrompus et nuls qui vendent notre belle France à l'encans aux capitalistes, aux américains, aux pédés, aux juifs, aux technocrates de Bruxelles.

Ses voisins et ses proches semblent en avoir marre du père Soubise et de ses lubies. Quand il a picolé, il insulte à peu près tout le monde. Les patrons des cafés alentour ne veulent plus le recevoir, en ont plus qu'assez de ses saillies homophobes ou antisémites, qui créent du désordre et font barrer les clients paisibles.

Bref, Georges Soubise est un vieux con insupportable, nostalgique du pétainisme, extrême droite, un peu style identitaire franco-français, admirateur de l'essayiste et chroniqueur Eric Zemmour – vous savez bien, celui qui a raté deux fois l'ENA et ne s'en remet pas, qui écrit et parle à peu près comme je défèque – vieux schnock qui ennuie tout le monde, qui raconte n'importe quoi, qui véhicule tous les clichés sociaux, politiques et religieux lamentables. Il tombe pile-poil dans mon viseur, l'adjudant-chef Soubise. Il représente, comme le double raté de l'ENA, « tout ce que j'aime », cette vieille immonde gavage, cette vieille baderne. Je vais pouvoir, sans vergogne, me le peaufiner à l'ancienne, finition artisanale, à la main. L'autre, le non-énarque, la-bas à Paris, n'aura pas besoin de moi. La justice s'en chargera dès qu'il aura fait le dérapage de trop ou bien ses collègues de radio ou de télévision qui auront tellement honte de lui ; il sera alors rayé des listes, on ne verra plus sa tronche de cake trop cuit et il en crèvera, comme une plante qu'on n'arrose pas, desséché. En tout cas je l'espère. Mais, compte tenu de la connerie des gens, je me demande si je ne m'illusionne pas. La haine a encore, hélas, de l'avenir ! Et certains médias, pour faire de l'audience facile, sont très accueillants !

*

J'ai pris rendez-vous avec l'individu Soubise sous l'identité de Lucien Nadeau, patron du journal halieutique *Passion pêche*, qui veut passer une journée avec lui pour en faire l'article central du prochain numéro. Ce mec existe vraiment et la revue aussi, mais Soubise, qui ne sait pas grand-chose, ne connaît ni l'un ni l'autre.

— Nous lançons tous les trois mois un petit concours régional sur internet pour trouver « le pêcheur du trimestre ». Beaucoup de gens nous ont signalé

vos cas, monsieur Soubise. J'aimerais vous suivre une journée et faire de vous « le pêcheur de friture de la Saône ». On a déjà fait la truite en Aubrac, le silure dans la Seine, le brochet en Sologne, la carpe dans le lac de Saint Cassien, le saumon dans les gaves des Pyrénées et le sandre dans la Loire. À chaque fois avec un pêcheur local, passionné et performant. Cette fois ce serait vous. Vous seriez d'accord, monsieur Soubise ?

Il mord tout de suite à l'hameçon, l'adjudant-chef, visiblement touché au cœur qu'on ait pu penser à lui. Il ne sait quoi dire, hésite un peu, bafouille...

— Heu, heu...et bien...heu...monsieur...pourquoi pas après tout. Bon c'est d'accord...et il me donne rendez-vous.

À sept plombs du matin, en tenue style pêcheur-gentleman-farmer, avec blouson en toile imperméable et futsal de velours, les deux de couleur bronze, pull vert et casquette de marin, bottes de caoutchouc *Aigle* et, bien évidemment, grisé avec perruque, lentilles, moustaches et barbichette idoine, je retrouve le père Soubise au bord de la Saône, au lieu-dit « les Lônes », désert, à quelques hectomètres du village.

Il est déjà là, le vieux Soubise, chapeau Indiana Jones sur la tronche, grand ciré noir jusqu'aux genoux, bottes de pêche vert foncé et a chargé une belle barque peinte en bleu nommée *Vive la Marine*, avec tout son matériel, les cannes, l'épuisette, la bourriche, les boîtes, les paniers et une grande glacière jaune pour, me dit-il, le casse-croûte et le pinard, pâté de sanglier, rosette de Lyon et Côte de Brouilly.

— Vous aimez ?

— J'aime tout ce qui est bon mais votre casse-croûte me plaît beaucoup.

— J'espère que vous avez le pied marin, monsieur, parce que ça va bouger un peu, des averses et du vent sont annoncés, c'est la saison. C'est toujours comme ça par ici vers la mi-octobre !

— Ça va aller. Et puis je sais nager, n'ayez crainte.

— C'est pas comme moi, dites donc. Comme la plupart des pêcheurs je passe ma vie au bord de l'eau ou sur l'eau mais je ne sais pas nager, mais alors pas nager du tout.

À la bonne heure, me dis-je *in petto*, la chance est avec moi, décidément.

Nous montons dans l'embarcation. Soubise empoigne les rames et souque avec vigueur. On s'éloigne vite fait de la rive. L'eau est sombre avec ce ciel chargé de nuages lourds. On s'approche d'une sorte de petite île entourée de roseaux et de plantes aquatiques. Un héron pourpre s'envole en nous voyant

arriver. Des poules d'eau grises et blanches s'éloignent en douceur. Ca piaille de tous les côtés. Des poissons viennent gober en surface et ça fait de jolis friselis ronds dans l'eau. Des grenouilles vertes font des plongeurs à partir des larges nénuphars. C'est très beau. J'ai l'habitude de ce genre de spectacle, en Sologne où je pêche le brochet dans les étangs. Mais je ne me lasse pas de cette sereine animation, de cette vie animale qui renaît chaque matin sur l'eau.

Mon compagnon descend une grosse encre noire au fond de la rivière pour amarrer la barque.

— C'est ici que je prends le plus de gardons. Je vais amorcer.

— C'est un beau coin, en effet. Près des roseaux où ça fait un courant tournoyant, très calme. Bravo, monsieur soubise. Je vais prendre des photos.

Et je mitraille – plus exactement je fais semblant de mitrailler – pépère, qui prend la pause de ci de là, heureux comme un gamin, tout en touillant son amorce dans une large bassine verte. Puis il balance de grosses boulettes farcies d'asticots blancs et rouges à une dizaine de mètres devant nous.

— Maintenant on va attendre qu'ils viennent sur le coup. On va se fumer une cousue et boire un gorgeon, si vous êtes d'accord.

— Plutôt deux fois qu'une, monsieur Soubise.

— Tu peux m'appeler Georges, dis donc. Ce serait plus simple.

— D'accord, si tu m'appelles Lucien.

— Alors c'est dit, Lucien.

Georges sort de la glacière jaune une bouteille de Côte de Brouilly, recouverte de buée, qu'il débouche avec son limonadier. Il remplit deux verres à pied et on trinque « à notre santé et à celle des gardons ».

— Il est bon ton beaujolais, Georges, fruité mais avec du corps. Superbe !

— Je vois que tu es connaisseur. Ca me fait plaisir. Ce pinard vient de la maison *Les petits fils de Benoit Lafond* à Quincié-en-Beaujolais (publicité malheureusement gratos). Tu peux pas te gourer. Ils n'ont que du haut de gamme. Pour le vin, je transige pas ! Pour le reste non plus d'ailleurs. Je transige sur rien.

— Ah bon, tu as mauvais caractère ?

Je lui tends une Marlboro qu'il se colle *illico* au bec.

— Merci Lucien. Je fume plutôt des brunes françaises mais une ricaine de temps en temps, je déteste pas, même si je trouve que c'est plutôt des clopes de gonzesse. Pour ce qui est du caractère, je suis pénible, pour sûr. Y a plein de choses et de gens qui m'emmerdent. Et je le dis, c'est tout.

— Il faut dire les choses, c'est normal.

— Je sais pas trop, tu sais. Des fois, je ferai mieux de me taire. Je m'engueule avec les gens pour rien, quand on voit l'évolution du monde.

— Par exemple ?

— Des tas de choses. Tous ces étrangers qui nous envahissent et nous coûtent les yeux de la tête. La plupart ne sont là que pour les avantages sociaux, les allocs familiales et la sécu. Ils s'en branlent de la France ! Tous ces musulmans qui veulent pas s'intégrer, qui tuent des moutons dans leur baignoire et qui font des prières dans les rues. Tous ces homos qui veulent se marier, alors que personne ne se marie plus. Tous ces chômeurs qui veulent pas bosser, surtout pas qu'on leur trouve du boulot. Putain, ça me paraît dingue. Je peux pas être d'accord quand même, avec toutes ces conneries, tu crois pas ?

— Non, je ne te suis pas. Je suis d'accord avec toi sur une partie du diagnostic. Bien sûr, il faut être rigoureux et vigilants mais il faut d'abord respecter les autres et accepter les différences, les tolérer. Sinon, c'est la guerre permanente. C'est absurde. Toi, tu tires les humains vers le bas. Ils n'ont pas besoin de ça, putain, tu ne crois pas ? C'est curieux, Georges. Tu es là, tranquille retraité à la pêche, sur une belle rivière, dans un pays où on est libres et plutôt heureux. Je ne vois ici ni étranger dangereux, ni musulman menaçant, ni homo en rut qui te drague. Alors pourquoi tant de haine ?

— Hou la, hou la, Lucien. C'est quoi, ça ? Tu me fais la leçon. Tu es bien-pensant, c'est ça ? De gauche ou quoi ? Un patron de presse en plus ! Eh ben dis-donc ! Moi, j'ai mes idées et pis c'est tout. Je veux continuer à vivre comme j'ai toujours vécu. Je ne veux pas que la France devienne un califat ou un pays africain, ou Sodome et Gomorrhe ! C'est comme ça. Tous ces vampires qui sucent le sang du pays me font peur. Il faut réagir et c'est bien parti. Les bleus marine vont bientôt nettoyer tout ça, au Karcher, les arabes, les nègres, les juifs, les roms, les pédés, les feignants, les socialos...crois-moi !

— Arrête, s'il te plaît. Tu dis des conneries plus grosses que toi, des monstruosité, punies par la loi et tu le sais très bien. Tu devrais y réfléchir un peu ! Tu te doutes bien, en plus, qu'ils ne feraient pas grand-chose si par malheur ils arrivaient aux affaires, les gens dont tu parles. Ils veulent le pouvoir, c'est tout. Pour se gaver de gloire et de pagnon. Ce sont des illuminés, Georges et des incompetents ! Il suffit de les voir à l'œuvre à Fréjus, à Béziers ou à Orange. Ils sont nuls ! Programme politique et économique insaisissable, à part la funeste sortie de l'Euro dont ils se repaissent ! Un mec comme toi, qui a les pieds sur terre, tu devrais le comprendre, merde !

— Je n'ai pas de leçon politique à recevoir. On voit où ça nous a mené, les

gaullistes et les socialistes, les politiquement corrects, les mous du bide ! Je pense ce que je veux, Lucien, et je vote comme je veux...

— Grâce à la République, Georges, grâce à la République, que les gens que tu glorifies ont trainée dans la boue pendant des décennies. Ils font un peu plus gaffe maintenant que le vieux Le Pen s'est retiré pour se donner une respectabilité et draguer large, surtout la fifille qui a les dents qui poussent un peu plus chaque jour et le mignon énarque qui vice-préside, mais, pour moi, ils restent des factieux, de dangereux extrémistes !

— Arrête ton char Ben-Hur, tu vas m'énervier ! On va quand même pas se chicorer pour la politique, dis ! Je ne changerai pas d'idée, point à la ligne. À propos de ligne, tiens, je vais monter les miennes. Je vois que ça commence à pas mal remuer sur l'amorce.

Soubise déplie une courte canne à pêche de couleur marron clair et, avec une dextérité difficile à soupçonner, accroche au scion une ligne d'une extrême finesse, avec un bouchon rouge foncé minuscule et un hameçon quasiment invisible à l'œil nu.

— Ouah, tu pêches hyper fin. C'est impressionnant !

— Oui, c'est le secret pour prendre les petits gardons, ceux que veulent les restaurateurs pour faire les fritures. Fil en 8 centièmes et hameçon numéro 22. Et surtout ne pas pêcher au fond, là où les gros viennent bouffer l'amorce. Je pêche à mi-hauteur. En plus je chope des ablettes. Super aussi pour la friture. Je fais mon amorce moi-même. Elle bloque les gros au fond et lâche des particules qui remontent en surface. C'est mon petit secret.

— Il y a combien de fond ici ?

— Presque quatre mètres.

Soubise, avec souplesse, lance sa ligne arachnéenne et, immédiatement, sort un petit gardon argenté aux nageoires rouges.

Je prends une photo, je fais semblant, en fait, comme tout à l'heure, attention à ne pas laisser de traces.

— Ils sont là. Bon. Je vais monter une ligne pour le brochet. J'en prends un de temps en temps. Ça se vend bien aussi, les brèches, surtout pour faire les quenelles. C'est bon les quenelles, avec la sauce Nantua.

— T'as raison, j'adore ça avec un gâteau de foies de volailles.

— Je vois que t'es connaisseur.

Une grande canne à anneaux bleu foncé, un fil de beau calibre sur un imposant moulinet bleu clair, un gros bouchon vert et blanc, un plomb de dix grammes et un hameçon triple de belle taille, avec, accroché par les lèvres, un petit gardon

frétillant aux nageoires rouges, voilà le matériel prêt pour harponner un beau carnassier.

Soubise lance l'ensemble avec un efficace coup de poignet, moelleusement, à au moins vingt mètres, au ras des roseaux. Précision chirurgicale ! Il bloque la canne, quasiment parallèle à l'eau sur des supports intégrés à la barque et ouvre le bras tournant du moulinet.

— Tu comprends, lorsqu'un brochet va mordre, il faut qu'il puisse partir au large sans rien ressentir, rien, sinon il lâche sa prise. Le fil doit donc coulisser à la perfection, comme un souffle. C'est pour ça que la canne est parallèle à la rivière et que le moulinet est ouvert.

— J'ai bien compris, Georges, j'ai bien compris. Bravo pour la technique.

— Tu sais, elle est très classique. Tous les bons pêcheurs de brèches font comme ça.

Re-photographie bidon.

— Le vif va travailler. Y a plus qu'à laisser faire maintenant et surveiller le bouchon de temps en temps. Je vais pouvoir prendre du gardon.

En effet, il en prend, sans arrêt, tranquillement, l'un après l'autre, qu'il lance avec précision dans une grande bourriche aux reflets vert tendre, qui pend mollement dans l'eau.

— Ca mord bien, dis donc. Et tous calibrés. Bravo.

— Tant mieux, Lucien. Pour une belle friture, il en faut au moins deux cents de ces petits poiscailles. Alors, tu sais, faut pas mollir !

De temps en temps, Soubise jette une poignée d'amorce odorante devant lui et regarde, à main gauche, le bouchon vert et blanc de la ligne à brochets, qui fait lentement des allers retours en dansant sur les vagues.

C'est un sacré bon pêcheur le père Georges, technique et efficace. J'admire, bien sûr, mais je le trouve vraiment un peu trop professionnel. Il pense plus au nombre de poissons qu'il va sortir de l'eau qu'au plaisir de pêcher dans ce beau et sauvage paysage. Il y a, pour moi, quelque chose de gênant dans cette espèce de frénésie qui l'habite. En prendre au moins deux cents, pour pouvoir les vendre semble être son seul crédo, ce qui est tout de même un peu navrant, un peu court. Et le plaisir, bordel ?

— Bon, allez, on va s'en fumer une, boire un canon et manger un morceau.

Il remonte la petite ligne et range la canne le long de la barque. Il sort de la glacière la bouteille de beaujolpif et remplit nos deux verres. Il me tend une gitane sans filtre et s'en colle une au bec. Putain, c'est fort. Je n'ai plus l'habitude du tabac brun. Je toussote un peu.

— Avec tes clopes de gonzesses, tu ne sais plus le goût du vrai tabac, tu vois. À ta santé !

On trinque. Il sort un gros pain de campagne et la demi-rosette. Il découpe deux tranches épaisses de chaque avec son gros opinel. Nos clopes finies, on mastique allègrement.

— Encore un que les boches n’auront pas ! Ni les arabes, putain !

Je ne réponds pas, ça ne sert à rien. Quelle étrange situation. Je suis là pour buter un mec, lâche autrefois, facho en plein aujourd’hui, tout ce que j’abhorre, mais qui pêche super bien, dans un endroit d’une beauté rare et avec lequel je casse la croûte avec grand plaisir.

On boit quelques verres. On déguste le pâté de sanglier, à la fois moelleux et fort en goût. C’est bon. On fume des clopes. On re-trinque et on re-trinque encore. On a bien cabossé la deuxième boutanche lorsque Soubise, un peu atteint, reprend sa canne à friture.

Il se met alors à pleuvoir dru et le vent se lève.

— Nom de Dieu, je vois plus bien les touches. Dis donc, Lucien, tu vois le gros bouchon pour le brochet ?

— Non, non, je ne le vois pas...mais la ligne est très tendue.

— Putain, y en a un dessus. J’arrive !

Soubise pose fébrilement la canne à friture et se précipite sur celle à brochets qu’il empoigne férocement, ferme le moulinet et ferre d’un terrible coup de poignet « vlaouff ! ! ». La pluie lui fouette le visage. Il est tendu, concentré. Le gros fil de pêche gifle l’eau en sifflant.

— J’en tiens un, putain, et un gros je te dis. Je le sens au bout. Il balance de ces coups de tête le fumier. Ah, le bestiau !

Il pleut désormais à torrents et le vent souffle dur. Ça mouille, ça siffle, ça tangué mais Soubise s’en fout. Il est debout, arcbuté, capitaine courageux. Il tire sur sa canne qui plie terriblement, il malmène le gros moulinet. Au bout de la ligne il y a un gros poisson, c’est sûr. Il faut voir les remous qu’il fait dans la Saône en essayant de sauver sa peau ! Et ça dure un sacré moment ! La lutte est âpre, sévère, indécise. Un coup c’est le bestiau qui se barre au large à toutes berzingués, moulinet libre, un coup c’est le pêcheur qui ramène le brochet, sa baleine blanche, vers la barque, en force, moulinet serré.— Prépare l’épuisette, Lucien, vite...je vais l’avoir. Il commence à faiblir sérieusement.

Soubise gueule tant qu’il peut, la flotte lui dégoulinant sur le visage. On dirait que sa vie en dépend. S’il savait qu’il lui en reste bien peu de sa vie !

Je me dis, en effet, que l’occasion est belle, que la tempête est propice à mon

dessein et qu'il ne faut pas trop attendre et même pas attendre du tout.

— OK Georges, je m'en occupe.

Au moment où je prononce ces mots, mu par une force terrible, je mets, sans vergogne, une énorme bourrade dans le dos de Soubise, qui, déséquilibré, fait le plus beau plongeon de sa vie dans les eaux agitées. J'hurle :

— Avec le souvenir de Julius Pérignon, tu te rappelles, Lyon, le lycée Saint-Exupéry, la terminale sciences-ex, les bacs à fleurs, les petits pains. Tu te rappelles ? Le petit Julius te salue bien ! Bien fait pour ta gueule, vieux facho !

Il se débat, le Soubise, en tapant dans l'eau avec les bras, pour essayer de se maintenir en surface. Il appelle au secours « Lucien à moi...à moi », mais je ne l'entends presque pas. Sa voix se perd dans le lourd clapotis des vagues soulevées par le vent. Ses habits sont très vite gorgés d'eau et il est moitié bourré, alors il coule sans coup férir, brutalement. Je le vois disparaître dans la Saône, d'abord le ciré noir, puis sa tronche, puis plus rien, cependant que la ligne à brochets file plein pot vers le large, entraînant avec elle la canne à vifs qui se faufile comme elle peut à travers les flots déchainés.

Il est grand temps que je me barre. Je rame comme je peux jusqu'à la rive la plus proche. C'est dur. Avant d'accoster, sous l'averse, je nettoie bien tout avec les lingettes, la barque, la glacière, le matériel. Je prends dans ma poche le verre avec lequel j'ai bu, le diable est dans les détails, je le sais parfaitement. Arrivé à terre, je pousse, de toutes mes forces avec le pied, l'embarcation bleue le plus loin possible. Elle claudique sur l'eau remuante et s'éloigne petit à petit au gré des bourrasques. Je crie, soulagé, « Que crève la Marine, connard ! »

Par les rues désertes, je vais retrouver prestement ma voiture laissée comme toujours dans un endroit particulièrement discret, loin du centre-ville. Avec la tempête, il n'y a pas de risque de rencontrer qui que ce soit. Tout le monde aux abris !

Je cambute les plaques minéralogiques. Puis je me change et ôte mon déguisement. Serein et satisfait, je savoure le moment présent en écoutant la mélopée manséenne et en fumant des clopes. Puis, je traverse le pont balayé par le zef, balance dans la rivière le verre avec lequel j'ai bu dans la barque et file à Lyon tout proche, par la rive droite de la Saône, passant ainsi devant le resto du père Bocusse chez qui j'ai fait, il n'y a pas longtemps, un repas mémorable. Ah le rouget en écailles de pommes de terre ! Génial ! Je me promets d'y revenir bientôt, pendant que le pape de la cuistance est encore en vie, mais un peu plus tard parce que ça coûte bonbon un repas chez monsieur Paul. Je ne suis pas

Crésus et puis on a honteusement gelé ma retraite, je le rappelle !

Dans la bagnole, je me dis qu'on retrouvera bientôt la barque de Soubise au milieu de la Saône, demain peut-être. On pensera qu'il est tombé à l'eau, le père Georges, à cause de la tempête, de sa bagarre avec un gros brochet, que l'on verra flotter, mort, avec le vif toujours dans la gueule et peut-être surtout à cause du pinard. Vous pensez, il a vidé presque deux bouteilles de beaujolais, à lui tout seul !

Je fredonne, en boucle...

T'as morflé saligaud dans cette sombre Saône

Fallait pas foutre en l'air l'œuvre des petits pains

Je ne supporte pas l'injustice des hommes

Veule et lâche tu fus j'ai brisé ton destin

Pêcheur dedans rivière pêcheur envers le ciel

Te voilà bien parti pour souffrance éternelle

*

Je suis bien tranquille, une fois encore. Je me dis que j'ai pas mal de bol, mes victimes, en plus de m'avoir manqué de respect naguère, ont mal tourné et sont devenues détestables. Ridelle le pédophile, Lecœur le corrompu, Soubise, le facho. Pour Davout c'est moins net même s'il avait l'air tellement attiré, ce gros porc, par l'appât du gain et la fraude fiscale. Pour les Ruisseau, je ne sais toujours pas ce qui leur est arrivé et ne le saurai probable jamais et je m'en branle parce qu'ils ont eu leur chance. Ils ne savent pas ma clémence, qu'ils se démerdent.

Je n'ai donc pas à culpabiliser, à me faire du souci. Je me conduis comme je l'ai décidé, sans faillir, sans faiblir, sans lâcher, véritable pitbull du règlement de compte, insatiable criminel. Au total, je crois avoir bien travaillé, avoir bien fait mon boulot de diabolotin exterminateur, d'angelot de la lumière, de petit Lucifer.

Fin du premier acte.

CHAPITRE NEUF

Le premier acte de la mission s'est bien passé, sans encombres aucunes, sans résistance des victimes, sans grain de sable qui se colle, inopportun, dans la subtile mécanique, sans témoin gênant, sans hasard défavorable, sans mollesse de ma part, sans la main qui tremble, sans réel état d'âme.

Bref, tout a baigné dans l'huile, pour reprendre un cliché de base, certes, mais qui correspond bien à ce que je ressens.

Je reprends le cours normal de ma petite vie de retraité, à la cambrousse, tranquille comme Baptiste, blanc comme neige, innocent comme le bébé qui vient de naître : la bécane dans la nature flamboyante, la pêche dans l'étang aux hérons cendrés, la bouffe dans les jolies et joyeuses auberges, le calme roboratif du corps et le serein repos de l'âme.

Ce qui n'empêche pas, au contraire même, de réfléchir à la suite, d'échafauder le deuxième acte de l'œuvre, son point d'orgue, son sommet...

Pour l'enfance et l'adolescence, on a fait le tour. *Basta, finish.*

Il faut passer à la suite. Calmement mais fermement. Bien réfléchir et faire les choses dans l'ordre et la discipline, comme mon daron me l'a inculqué lorsque j'étais gosse.

Il avait raison, mon père, sur bien des choses. Il voulait, par exemple, c'était son obsession, que ses fils deviennent fonctionnaires, pour ne pas subir, comme lui toute sa vie, la précarité, le doute permanent du lendemain, le regard méprisant des gens. « Ne jamais être comme l'oiseau sur la branche ! » nous disait-il souvent.

Lui, le yéniche, le voyageur, le bohémien, SDF avant la lettre, dont le père ne savait ni lire ni écrire, pensait que l'évolution de nos sociétés ne mènerait à rien de bon pour ceux qui n'auraient pas un boulot sûr et d'un certain niveau. Il fallait donc, pour lui, absolument faire des études, passer des diplômes, réussir des concours et entrer dans le saint des saints, la fonction publique. Faire, au fond, exactement le contraire de lui, de son père et du père de son père. Et toute son énergie a été consacrée à ça, à nous convaincre de ça, à nous aider à parvenir à ça et il a réussi, pleinement. Nous étions doués pour l'école, ce fut donc assez facile d'une certaine manière, le contexte familial aidant, le contexte social aussi qui incitait à être les meilleurs parce que nous venions de loin, de très loin, parce que nous avions faim, sacré challenge, même s'il a fallu bosser pendant que d'autres s'amusaient, le bac, la fac, les concours...

Bien sûr, c'était souvent chiant et pénible, mais bon, on comprenait qu'il avait

senti le coup, le paternel, anticipant magistralement l'avenir, en ayant une vraie vision de ce qui adviendrait, le chômage, les crises économiques, la dette des Etats, la haute main des financiers sur le système, le délitement de la classe politique et sa corruption – « plus l'homme est haut placé, plus l'escroc est d'envergure » avait-il coutume de dire avec un sourire entendu – la perte des valeurs, la connerie de plein de gens « qui vivent à courant d'air », les difficultés grandissantes pour les étrangers à s'intégrer à la République et l'immense connerie des religions, sources de bien des maux...

Eh oui, il avait prévu tout ça, il y a un demi-siècle et n'avait de cesse de nous encourager à tout faire pour ne pas être des victimes de cet avenir qu'il entrevoyait bien sombre. « Soyez fonctionnaires. Vous serez utiles et protégés ! ». J'ai entendu cela, comme les frangins, depuis que je suis tout gamin, quotidien leitmotiv et ça a infusé en nous, c'est devenu inhérent à nous et tout naturellement, ça a tracé notre voie, sans alternative possible.

Je pense à mon père chaque jour, peu ou prou, avec respect et émotion. Bien sûr, il a contraint sa vie pour nous, se sédentarisant, coupant à ras ses racines de nomade, vivant dans une perpétuelle semi-déprime, surtout après la mort précoce de la femme de sa vie, notre maman. Bien sûr, il a contraint aussi la vie de ses fils, en occultant les autres choix possibles, en nous mettant d'autorité dans une sorte de tunnel, en bridant d'autorité certains de nos désirs et de nos rêves. Bien sûr. Mais c'était pour la bonne cause, même si les choses ne furent pas toujours simples, en particulier pour les frangins, souvent déboussolés. Pour moi, en tous cas, il n'y eut ni vraie critique ni vraie rébellion. Petit gars obéissant, voulant que mes parents soient fiers de leur petit Julius, qu'il ne leur cause aucun souci, leur vie étant bien assez dure comme cela, bien assez ingrate avec eux. Alors le petit Julius, premier à l'école et propre sur lui, toujours, toujours, pas de bêtises enfin pas trop, gentil, poli, attentif aux autres, réussite aux examens et aux concours, toujours des succès, échec interdit, échec *verboden*, *schrenk verboten*...

J'aimerais qu'il soit là pour voir à quel point il avait raison, mon daron. Constatant la terrible évolution de nos sociétés, il dirait « Tu vois, mon petit, on a bien fait de s'accrocher. Je sais bien que ça été dur. Je suis fier de toi ». Mais il n'est plus là depuis longtemps et je ne sais pas s'il approuverait le sens que j'ai désormais donné à ma vie. Sur le fond peut-être, ce n'est pas impossible à imaginer, sachant la lucidité qu'il avait sur la nature et la condition humaines. Mais pas sur la forme. Tuer les gens ce n'était pas son truc. Mépriser, ça oui et même beaucoup mais déssouder, non.

En tous cas, prendre le risque de se retrouver poursuivi par les pandores,

comme un bohémien qui a volé une poule, ne plus être jamais en sécurité et, éventuellement, finir au chtar, au gnouf, tout seul comme un malheureux, enfermé comme une bête dans une cage. Ca il m'aurait déconseillé formellement, le daron. « Ca va te mener nulle part » m'aurait-il dit, en me regardant bien droit dans les yeux « tu vas faire du tort à notre nom, Julius, tu ne crois pas ? Mais ce que je t'en dis, mon petit, c'est pour ton bien. Fais ce que tu as à faire... » en me pressant le bras, bien fort, pour me montrer son affection.

Alors je fais ce que j'ai à faire, papa. Je vais continuer. Les schmitts ne sont pas près de me serrer, ne t'inquiète pas. Je prends des précautions. Je fais les choses avec minutie, comme tu me l'as appris. Je ne m'énerve pas, je suis pondéré, je réfléchis. Tu sais, ils ne sont pas meilleurs que de ton temps, les gendarmes et les policiers. Pour le moment, je les baise facile. Pas de mobile apparent, pas de lien entre les crimes, jamais le même mode opératoire, pas de témoin, pas de traces, parfait, tu vois, nickel-chrome, daron. Ne te fais pas de mouron pour ton petit Julius. Il assume en souplesse, comme d'habitude, comme autrefois.

Bon, papa, d'accord, ce n'est pas niable, j'ai un peu – beaucoup ? – viré louf et je suis, pour une part au moins, passé dans un monde parallèle. Finalement, tu vois, j'ai mis du temps mais je suis moi aussi paumé grave, totalement déboussolé, comme les frangins, à cause de toi peut-être, vas savoir, pareil, exactement la même limonade... Et alors ? Tu as fait pour le mieux. Et toi aussi tu es ailleurs maintenant, dans un autre monde, comme maman, comme les frangins. Faudrait-il pour autant que je vous en veuille ? Eh oui, faudrait-il que je vous reproche de m'avoir laissé tout seul, perdu comme un pauvre gone, dans ce monde des adultes, dans cet univers des humains, si dur, si impitoyable, si bêtement animal ?

Non, évidemment, je ne vous en veux pas. Vous avez fait comme vous avez pu et vous n'êtes pas morts par plaisir, putain, je le sais, je l'ai vu, j'y étais.

Il n'empêche, daron, je n'ai plus personne, maintenant. *Ich bin allein*. Tu comprends ?

Les femmes qui ont traversé ma vie m'ont laissé tomber, l'une après l'autre. Elles me trouvaient un peu pénible, un peu trop insupportable, trop féroce ment indépendant, avec trop de certitudes sur la vie, sur les choses, sur les autres. Trop lucide...Et ça, ça ne pardonne pas !

Elles ont bien fait, je me mets à leur place, j'essaie en tous cas. Je n'ai pas de ressentiment et n'en ai jamais eu à leur endroit. Aujourd'hui j'ai la paix et la liberté, elles aussi peut-être, je ne sais. Je n'ai jamais donné de mes nouvelles, à

aucune, jamais. Elles non plus. Nous sommes quittes, en quelque sorte.

Je n'ai pas de descendance, en tous cas je l'espère.

Sinon, je ne me serai pas lancé dans cette difficile aventure, ce terrible règlement de compte. Vous imaginez les emmerdes pour ma femme ou mes enfants, si je me fais, un jour – ce qu'à Dieu ne plaise ! – choper par la maréchaussée. Vous voyez un peu les médias se déchaîner, qui me saliraient sans rien comprendre, comme toujours, sans se poser les vraies questions, sans réfléchir, sans travailler leur sujet, superficiels, l'écume démagogique des choses, tous les canards, de gauche, de droite, du centre, d'extrême droite, sérieux ou satiriques...tous bien d'accord pour vendre du papelard sur mon dos...Et le procès, je n'en parle même pas, fait d'avance, lynchage style stalinien, bourrage de crâne, psychologie de bazar à deux balles, experts incompetents ou manipulés, jurés sous influence. Ce serait couru d'avance.

Mais nous n'en sommes pas là. Je suis seul au monde et j'emmerde la maréchaussée, les médias, les juges, les jurés et toute la clique. Ils ne savent même pas que j'existe et que je suis en train de devenir un homme légendaire, un criminel hors normes, un ange exterminateur, là, maintenant, presque sous leurs yeux. Je suis pour le moment un homme libre, à moitié barge peut-être, louf, dingo si on veut, fou à lier, malade mental, comme ils finiront tous par dire, que sais-je encore...mais libre, putain, libre et je n'ai pas fini de faire mon boulot, de peaufiner mon œuvre.

Tu vois papa, je continue puis, le moment venu, lorsque tout sera fini, lorsque mes comptes auront été soldés, lorsque ma boucle sera bouclée, lorsque tout aura été dit, définitif, alors, un beau matin, je me lèverai très calme, je ferai ma toilette, je me raserai bien comme il faut pour avoir la peau douce, je me passerai un peu d'*Instant* de Guerlain – le sublime parfum pour homme – sur la gueule, je m'habillerai de noir, avec mon beau costume croisé, celui que tu préférais, j'enlèverai mes lunettes cerclées d'or que je poserai sur la petite table de nuit, je m'allongerai mollement sur mon plumard et, les yeux grands ouverts sur les malheurs du monde et la connerie des humains, stoïque, je me ferai mourir, lentement, à petit feu, comme le *Papé* de Pagnol. Je laisserai mon âme maudite s'élever, clopin-clopant, cahin-caha, vers le ciel et, enfin, je te rejoindrais, je vous rejoindrais...si je le peux...si on le peut...

Je n'y crois pas trop, papa, tu le sais bien. Je ne crois pas aux chimères, je suis plutôt du genre cartésien mais après tout, quelque part, malgré mes quasi certitudes, mes sérieuses assurances, j'aimerai bien, oh oui, la possibilité que ça puisse se faire.

Je te parle chaque jour, papa et j'ai parfois l'impression confuse que tu n'es pas bien loin de moi.

Je sens, en m'adressant à toi, comme une présence, un souffle, une chaleur. J'imagine alors que tu m'écoutes et même peut-être que tu m'entends, que tu m'encourages, comme autrefois, que tu me dises ta confiance.

C'est peut-être un indice...je ne sais...

CHAPITRE DIX

Pendant toutes les années qui ont suivi le lycée, il n'y a pas eu, dans ma vie, de choses humiliantes et de gens qui m'ont fait du mal, pas au point de vouloir me venger, en tous cas. Rien de notable sur ce plan. Les quatre années de fac de droit à Lyon, puis les premières années professionnelles aux impôts, pleines de choses, très actives à tous points de vue, avec des désaccords ici ou là, bien sûr, des petits conflits ordinaires, des rivalités sans intérêt, rien de bien méchant, rien de vraiment humiliant...rien, en tous cas, qui justifierait d'intervenir d'aujourd'hui.

Est-ce ma mémoire qui fait mal son travail ? Occulté-je des événements, des faits, enfouis trop profondément ? Par définition je ne le sais pas : je constate simplement qu'au moment de répertorier ce qui a pu me faire du mal, du tort, m'humilier, me mal traiter, je ne vois rien, je ne retiens rien, je ne me remémore rien. J'y pense depuis un jour ou deux, longuement, intensément, scrupuleusement...rien. Et je ne peux même pas questionner quelqu'un d'autre, un témoin de l'époque. Ce serait prendre un gros risque. Je dois donc me faire confiance, totalement.

Il y a bien ce nul de médecin qui n'a pas vu, à temps, la maladie de ma mère. J'avais vingt-trois ans et j'ai vécu cette période de façon atroce, extrêmement douloureuse. Un cancer du sein pas détecté, malgré les visites puis c'est trop tard, l'hôpital, les opérations, la courte rémission et la mort, lente, affreuse, inexorable, au printemps, à quarante-quatre piges. Le malheur terrible dans la famille, mon père brisé à tout jamais, nous désespérés, moi fragilisé atrocement, pour toujours.

J'ai cherché ce docteur Gaubert, ce saligaud, ce « j'm'en foutiste », cet incompetent, cette honte de la médecine. Il est mort quelques années après, dans l'incendie de sa maison de campagne, dans les monts du Lyonnais, brûlé vif, avec sa femme, une grande bringue prétentieuse. Ils ont dû bien voir la mort en face et bien en baver, comme cet empaffé de Burry – drôle de coïncidence – cramer comme des merguez, griller comme des cochons de lait, fondre progressif, gras comme il était, lui ! Tant pis pour sa gueule et bon débarras, cher docteur de mes deux, cher médecin des chèvres !

Accident domestique ?...incendie criminel ?...personne ne sut jamais, malgré une longue et minutieuse enquête, telle qu'elle fut relatée dans les journaux locaux. Un vengeur masqué pour un mauvais diagnostic ? On n'a pas su et,

probablement, on ne saura pas.

La machine à souvenance a fait son boulot. Il me reste encore une autre histoire à « purger », si je puis dire, qui remonte avant la maladie de ma mère, quelques années auparavant.

Je fais le maximum pour être cohérent, écrire dans l'ordre ou à peu près et ce n'est pas évident du tout, croyez-moi, tous ces événements, toute cette vie. J'écris un peu comme ça me vient, avec toutes les émotions du passé et je n'ai pas envie de reprendre depuis le début. C'est difficile d'écrire un bouquin. On n'avance pas vite, page après page, bien besogneux. Alors ce qui est écrit est écrit !

C'est vous qui lisez, pas moi ! Si ça vous chante, vous ferez le tri vous-même et vous remettrez le récit dans l'ordre qui vous sied, comme vous désirez, comme vous sentez. Moi je m'en fous un peu, du moment que tout est mis sur la table, que je dis tout et que j'écris tout. La maison qui m'éditera peut-être – qui méditera aussi de temps en temps, j'espère – trouvera, évidemment, à redire sur la méthode, pas convaincante, sorte de truc de touriste, d'amateur, de dilettante, de feignant même si ça se trouve. Je le subodore. Mais je m'en tape, je ne changerai plus le texte, plus un iota, rien de rien, plus une virgule, plus la ponctuation, parfois de ci de là les trois points de suspension comme Céline, toute révérence gardée...tout le toutim...assez difficile comme ça...Putain, on voit bien que c'est pas eux qui écrivent...ceux du comité de lecture...il y a peut-être, après tout, des écrivains parmi eux...je n'en sais rien...alors ils comprendront...me foutront la paix...le bouquin terminé, je ne veux plus en entendre parler...comme Modiano...il aura sa vie propre, le bouquin...il m'échappera...comme si je ne l'avais pas écrit...au diable !

Pardon pour la petite digression.

Je reviens à cette histoire de jeunesse.

J'ai dix-neuf ans. Je fais les courses cyclistes, comme amateur, dans le Département de l'Ain, au club de Montribel, maillot vert, rouge et blanc, sponsorisé par les vélos *Wolhauser*, un bon club, sympathique, sain, avec des mecs qui aiment vraiment la bécane et pas seulement des résultats.

J'ai gagné quelques courses de jeunes les années précédentes, toutes remportées au sprint, à l'emballage final, ma spécialité. Je ne suis pas très athlétique pour un cycliste, un peu petit, un peu râblé mais, comme en course à pieds, je suis très rapide, nerveux, véloce, explosif.

Cette année-là, on doit être en 1967, je décide de voir si je peux devenir un vrai coureur, passer professionnel un jour peut-être, la seule chose qui vaille,

quoi, pour un cycliste, en faire son métier, gagner de grandes courses, faire le Tour de France, Paris-Roubaix, Milan-San Remo, le tour de Lombardie, Liège-Bastogne-Liège, le championnat du monde, le Tour de l'Ain...

Je suis à la faculté de droit et suit les cours de formation de la direction des impôts. J'ai réussi le concours d'inspecteur stagiaire. Je gagne ma vie. En m'organisant rationnellement, j'ai le temps de beaucoup et bien m'entraîner, comme je le sens, avec les conseils plus ou moins avisés du patron du magasin de vélos de mon village, autrefois bon cycliste et qui, autodidacte, avait appris dans les livres les rudiments du métier d'entraîneur. Je l'écoutais, le père Bassot, la plupart du temps et je m'en trouvais bien.

La saison débute moyennement et je « fais », comme on dit dans le jargon, quelques places dans plusieurs courses, gagnant à chaque fois le sprint du peloton. Puis la grande forme arrive dès le mois de mai. Je gagne ce que l'on appelle des courses de troisième et quatrième catégories, des « 3 et 4 » – c'est-à-dire des courses du plus petit niveau régional, les connaisseurs comprendront – à Montrevel, à Saint-Didier d'Aussiat, à Dommartin, à Pont-de-Veyle. À chaque fois, je règle au sprint une échappée. Je me sens de mieux en mieux. Je maîtrise progressivement mon sujet. Je passe très naturellement en deuxième catégorie et, après quelques places d'honneur pour me régler, je reprends, à l'été, ma moisson de victoires : Châtillon-sur-Chalaronne, Villars-les-Dombes, Bâgé-le-Châtel. Je passe alors, ayant le nombre de points suffisant, en première catégorie ...la « 1^{ère} caté », « L'élite des amateurs », le sommet régional, la crème du comité du Lyonnais.

On me dit de toutes parts « Attention, Julius, tu arrives là dans un monde différent, quasiment professionnel ». On m'explique que, grâce aux prix distribués et aux primes versées par les sponsors locaux, les meilleurs coureurs de « 1^{ère} caté » de la région gagnent gentiment leur vie, sans avoir besoin de travailler. Ces coureurs, qui n'ont la plupart du temps ni le talent ni l'ambition de passer chez les vrais professionnels, à l'échelon au-dessus, font tout pour défendre leur gagne-pain, y compris en s'organisant en une sorte de petite mafia, qui gère, à leur profit, les courses les plus juteuses. Un coup je gagne, un coup c'est toi, un coup c'est un copain et cette petite mafia fera tout pour barrer la route à un petit nouveau qui vient leur manger leur pain, leur « baver sur les rouleaux », comme on dit à la Croix Rousse.

Je suis un mec pur, je ne vois pas le mal partout et me dis que tout ça est probablement inventé par les ratés ou les journalistes, que c'est de la légende, du bidon. Bref, je n'en crois rien.

Ma première course de « 1^{ère} caté » a lieu dans la banlieue lyonnaise, à Décines. Malgré une opposition rude des coureurs locaux qui me mènent la vie dure, je gagne le sprint du peloton pour la troisième place. Je monte sur le podium, un petit bouquet à la main, fier comme Artaban. Les deux premiers ne me saluent pas, de façon très volontaire. Je sens bien qu'on me fait la gueule, qu'on m'évite. Mais, bon, je pense que c'est un peu normal, je ne suis pas du coin, je mange un peu dans leurs gamelles, ça je peux le comprendre.

Deuxième course, la semaine suivante, dans les monts du Lyonnais, avec arrivée en haut du Mont Verdun, au-dessus de Neuville-sur-Saône, par Poleymieux, le village où a vécu le célèbre physicien Ampère. Je ne suis pas un grand grimpeur, mais je pète la forme. Je suis mince, léger, vif, nerveux. Au cours de l'épreuve, je peux suivre à l'aise tous les trains, toutes les attaques et je l'emporte nettement au sommet, battant au sprint les deux grands favoris dont Alex Régnier, le champion du Lyonnais en titre, grimpeur patenté et petite star locale.

J'ai bien vu que les « briscards » s'étaient ligués contre moi pendant toute la course, m'attaquant chacun leur tour et me laissant seul « boucher les trous » sur les échappés. J'ai bien vu leur gueule lorsque j'ai reçu le gros bouquet des mains de la jolie et appétissante miss locale brune...que je retrouverai d'ailleurs un peu plus tard pour une partie de jambes en l'air assez réussie, malgré ma fatigue. J'ai bien entendu leurs messes basses lorsque je passai devant eux. Mais je reste d'une naïveté juvénile et j'y tiens !

La presse régionale – essentiellement *Le Progrès* et *Le Dauphiné Libéré* – m'a à la bonne et apprécie hautement mes performances. On me met en avant. On fait des articles sur « le futur grand espoir du cyclisme lyonnais ». J'ai dix-neuf piges, l'âge d'intéresser une équipe professionnelle et certains journalistes le font savoir. Ça me flatte énormément, je l'avoue et, surtout, ça me donne plus de confiance en moi.

Avant le départ du Grand Prix du boudin à Manziat – eh oui ! – la plus grande course d'un jour de l'année dans le département de l'Ain, un représentant de l'écurie *Pelforth-Lejeune*, se présente à moi et me fait part de son intérêt pour la saison prochaine, dans l'équipe « réserves », si toutefois, bien sûr, je confirme mes bons résultats. Je suis flatté, heureux et serein.

La course se déroule au mieux pour moi. J'ai une forme terrible et grande confiance dans mes capacités. Aucune échappée ne part sans moi. Je me frise les moustaches, les deux doigts dans le tarin, je me balade, « j'ai les pattes », je maîtrise le peloton pendant plus de cent trente kilomètres. Les briscards, enfin,

semblent résignés.

Il reste une quinzaine de bornes avant l'arrivée.

Pas définitivement résignés, contrairement à ce qu'un peu trop vite je pensais, ils tentent encore quelque chose, les briscards, malgré tout, pas feignants, les bougres, rudes défenseurs de leur pré carré : une dernière attaque, la dernière cartouche avec un démarrage puissant de Mauduit et de Guilloux sur la gauche de la route. Ils font rougir le treize dents, les deux, vous pouvez être sûrs ! Putain, ça décanille ! Je suis en dixième position environ. Je me dresse *illico* sur les pédales, me déporte sur la droite et remonte facilement la file. J'ai, comme on dit entre nous, la socquette légère, très légère et je vais rejoindre sans problème les deux fuyards. Mais de la gauche, brutalement, surgit un coureur au maillot blanc, qui coupe la route, arrive à ma hauteur. Je gueule « attention, fais gaffe ! ». À l'instant où nous sommes côte à côte ...« vlaouf ! »... je reçois un violent coup d'épaule et de coude. Le mec en blanc me balance volontairement dans le fossé. Je me revois crier « Putain, t'es barge ? »

On roule à au moins cinquante à l'heure. Je ne peux rien faire, la roue avant se dérobe dans le gravier et stoppe net le vélo. Je passe par-dessus le guidon, faisant un magnifique soleil. Je m'écrase la gueule sur l'asphalte, trois coureurs au moins me roulent dessus, c'est affreux. Le peloton s'éloigne, sans un mot, sans un signe. Je gis à terre, j'ai très mal sur le côté, le bassin a morflé je pense, je pisse le sang, genoux, coudes et visage. On me relève, on appelle une ambulance et je tombe dans le sirop. Je me réveille à l'hôpital de Bourg-en-Bresse où un jeune médecin, la gueule enfarinée, m'annonce le diagnostic : bassin fracturé, adducteurs abimés, plaies diverses, notamment une fracture ouverte à la pommette droite.

Ma carrière s'est, hélas, terminée là, la faculté considérant que mes adducteurs seraient désormais un énorme point de faiblesse, m'empêchant définitivement de pouvoir me donner à fond, sauf opération lourde et risquée que tous les médecins déconseillèrent.

Les briscards de la mafia lyonnaise du vélo avaient eu ma peau, bien comme il faut. Ils pouvaient à nouveau, sans l'opposition de ce prétentieux de Pérignon, cadénasser toutes les courses, se partager le pognon et mener, tranquilles, leur petite vie de petits champions locaux, de petits rentiers du vélo.

C'est Blansky, le coureur du Vélo Club Poudrette, l'homme au maillot blanc Peugeot, qui m'a fait tomber. Le journaliste du Progrès, Louis-Paul Perdrix – belle plume à l'œil acéré – l'a clairement vu, du tansad de la moto sur laquelle il était juché, au moment de l'agression. Il est formel. Moi je n'avais pas eu le

temps de voir, au moment de l'accident, pris par l'action.

Il est venu, le petit père Perdrix, très gentiment, me le dire à l'hôpital. Ce n'était pas Perdrix qui était dans les choux, c'était bibi. En effet, Bernard Blansky était un bon mec, enfin je le croyais, en général plutôt sympathique avec moi, excellent coureur, des dizaines de victoires au palmarès, vingt-trois, vingt-quatre ans. Il était sur ce coup en service commandé, assurément.

Comme tous les coureurs du peloton, Louis-Paul Perdrix – drôle d'oiseau – ne voulut pas se battre bec et ongles, refusant de témoigner, pour ne pas se mettre hors la loi du vélo, ne pas se briser en plein vol, avec du plomb dans l'aile... « Je suis journaliste, tu comprends petit ? Je ne suis pas flic »... « Je comprends monsieur Perdrix, bien sûr, je comprends »...puis ce fut l'omerta. Je ne pus rien faire contre qui que ce soit, en l'absence de témoin acceptant de dénoncer, sauf pleurer mes illusions perdues, ravalier ma rancœur...c'est tout...

Trois semaines d'hôpital, deux mois de rééducation et tout fut oublié, ma carrière de coureur, Blansky, la petite mafia, Perdrix et tous les drôles d'oiseau du cyclisme...

Je tournai la page et ne fis plus du vélo que par plaisir.

Bernard Blansky, les soixante-dix piges très fringantes, dirige aujourd'hui un club cycliste important à Villefranche sur Saône, le VC caladois. Après une très longue carrière de petit champion local et une multitude de victoires – près de deux-cent paraît-il, je n'ai pas vérifié, je m'en fous un peu – il a prospéré dans le milieu du vélo, comme entraîneur, puis directeur sportif, puis président de club. Il a fait toute la filière du vélo, en quelque sorte, en vrai mercenaire de la petite reine.

J'ai rendez-vous avec lui, au siège de son club. Je suis André Fougeron, rédacteur en chef du *Miroir du Vélo*. Je fais un reportage sur Bernard Blansky, l'homme aux deux-cents victoires, depuis cinquante ans dans le cyclisme. Il a biché *illico*, pépère.

J'ai prévu que l'on puisse faire tous les deux une sortie en bécane. Je prendrai des photos et on bavardera du passé et de l'actualité. L'article sera vivant, moderne. Ça lui plait à Blansky. Qu'il profite bien ! Il ne sait pas ce qui l'attend, cet empaffé.

Je laisse ma bagnole dans un endroit discret, assez loin du centre-ville où nous devons nous rencontrer. Je sors ma bécane, m'habille en cycliste et rejoins le siège du VC Caladois.

Il m'attend, Blansky, lui aussi en habit de lumière. Il a encore de l'allure, mince et élancé. On se présente. Je suis, *natürlich*, déguisé, lentilles marron et

barbichette, ganté de noir, casque anthracite vissé sur la tronche.

Le président met dans le coffre de son gros break Mercédès, avec précaution, mon beau vélo noir et or, *Géliano* Gold Master carbone, équipé tout en *Campagnolo* Record, roues *Mavic* Elite. Je vois qu'il apprécie, l'ancien, je peux vous assurer :

— Dites-donc, sacrée belle machine que vous avez là, monsieur Fougeron. Elle est superbe. C'est quoi *Géliano* ? Je ne connais pas.

— C'est la marque commerciale d'un excellent constructeur situé dans le Cher, la maison Duret à Argent-sur-Sauldre. Un remarquable artisan. Et puis Franck Duret et sa sœur sont des gens formidablement sympathiques. Oui, il est beau mon vélo, c'est vrai monsieur Blansky...mais ce sont mes jambes qui ne sont pas à la hauteur.

— D'accord, d'accord, on dit ça ! On verra ça tout à l'heure. On va aller dans le beaujolais tout proche. C'est beau. Vous ferez de belles photos. Et puis il y a des petits cols sympas à grimper. Ca vous va ?

— C'est parfait, président, c'est parfait !

— Alors en voiture, Simone !

Pendant le parcours en voiture on parle du cyclisme d'aujourd'hui. Le père Blansky, que je mets en condition, bien comme il faut, est en veine de confidences, comme s'il en avait gros sur la patate, avec besoin de se confesser. Il cause, il cause, se prenant au jeu. Plus ça va, moins il est tendre avec le milieu, dont il fait pourtant partie intégrante. Il ne manque pas de souffle, l'ancien !

— Pour marcher, les jeunes doivent se charger comme des bourricots. Y a pas d'exception. Les courses régionales à des 42-43 de moyenne, vous vous rendez compte ? Mais vous savez ça aussi bien que moi.

— Monsieur Blansky, d'accord mais soyons sérieux ! Il y a des contrôles antidopage, beaucoup de contrôles, à tous les niveaux. Même Armstrong s'est fait prendre, alors ?

— Le but c'est justement de ne pas se faire prendre. Et puis, sur les courses régionales, des contrôles il y en a très peu. Et, je peux bien vous le dire, on le sait à l'avance. Alors ça y va, croyez-moi !

— Vous essayer de freiner tout ça, j'espère, comme président de club ? Vous n'êtes tout de même pas complice de ces saloperies. La santé des coureurs, c'est important, on est d'accord ?

— Evidemment, évidemment...mais je ne peux pas tout surveiller. Et il faut des résultats au sein du club. Il faut des victoires, le maximum de victoires. Les sponsors mettent une pression énorme. Ils veulent du retour sur investissement.

Alors on ferme un peu les yeux, ici ou là. Et l'EPO, continue de régner en maitre, quoi qu'on fasse et les anabolisants, les stéroïdes et tout le toutim !

— Je suis déçu, monsieur Blansky de ce que vous me dites. Très déçu.

— Eh, vous n'allez pas parler de ça dans votre article, hein ? Ca ferait du mal au vélo. Franchement on n'en a pas besoin ! Vous me promettez ?

— Je ne parlerai de rien, ne vous inquiétez pas. Nous étions en « off » et donc c'est top secret. Ah, quand même, le vélo c'était pas comme ça dans notre jeunesse. Les mecs couraient par plaisir. Vos deux cent victoires, obtenues à l'eau claire je suppose ?

— Vous plaisantez ? On courrait aussi pour gagner sa vie. Alors fallait surtout pas mollir. Je suis toujours en « off », d'accord ? Monsieur Fougeron, rappelez-vous, on prenait tout et n'importe quoi à l'époque pour être performant, des amphétamines, de la cortisone, de l'éther, du *Sargenor*, de la caféine, de la coramine, des tas de saletés qu'on achetait chez des pharmaciens plus ou moins vénaux, avec de vraies-fausse ordonnances de médecins qu'on payait grassement. Un vrai réseau parallèle. Mais vous savez cela aussi bien que moi, monsieur Fougeron. Votre magazine, comme tous les autres, se vendait grâce aux exploits des champions. Jamais il ne parlait de dopage. Je m'en souviens. Je le lisais, bien sûr, comme tous les coureurs. Il y avait une rubrique sur les courses en région. Vous avez parlé de moi à moult reprise, de mes victoires, de mon talent et jamais du doping, comme on disait alors.

— Franchement, je ne savais pas que c'en était à ce point.

— Oh que si. Et je ne vous parle pas des arrangements entre stars locales... nos petites affaires pour empêcher les emmerdeurs, les purs, ceux qui voulaient prendre nos places, ceux qui avaient de l'ambition. On les soignait, croyez-moi !

— Vous ne leur faisiez pas du mal quand même ?

— Y en a bien un ou deux qui ont fini dans le fossé...ils ne voulaient pas comprendre, les cons.

— Il n'y a jamais eu de drame ?

— Pas vraiment...Sauf un quand même. Oui, je peux en parler. Julius Pérignon, vous vous rappelez ?

— Pérignon, oui, un peu. Un jeune espoir de la région. Très fort sprinter. Il a fait une mauvaise chute. Il a tout arrêté si j'ai bon souvenir. C'est vieux tout ça.

— C'était en 1967, très exactement. Je me souviens en détail de sa chute à ce petit connard de Julius. Il a morflé dur, bassin fracturé et tout le bazar.

— Vous y étiez ?

— Si j'y étais ? C'était à Manziat, dans l'Ain. Le Grand Prix du boudin. Une

fameuse course. Putain, le Pérignon, on voulait se le faire. Il gagnait tout, le gamin, et sans notre permission. Il cassait la baraque ! Il fallait arrêter ça. Il fallait le stopper !

— Ne me dites pas que vous l’avez foutu en l’air !

— Eh ben...si, on l’a fait tomber volontairement. J’y ai souvent pensé depuis. Ca lui a brisé sa carrière à ce petit. Putain, la poisse, quoi.

— Vous avez vu qui l’a foutu en l’air ?

— Vu comme je vous vois et même d’encore plus près, monsieur Fougeron. C’est moi qui l’ai fait tomber, oui moi. Oh, je n’en suis pas fier, allez, mais j’ai fait mon boulot...service commandé...C’est tout. Bon, dites-donc, on n’est pas venu pour parler de vieilles histoires qui n’intéressent personne. Un demi-siècle après. Tout le monde a oublié et tout le monde s’en fout. Bon, on arrive dans les monts du Beaujolais. Le pays des pierres dorées. On va s’arrêter, garer la voiture et prendre les bécanes. On va monter le col du Chatoux. Une vraie jolie côte, vous allez voir, plusieurs kilomètres avec du pourcentage et de beaux paysages, très sauvages.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il a une belle monture aussi le père Blansky. Cadre *Look* monobloc noir et blanc tout équipé en *Shimano Dura Ace* série 9, roues *Corima* carbone. Je le félicite.

— Beau vélo, aussi, président. Très beau vélo.

— Sept kilos, pile. Il me faut bien ça maintenant pour faire un peu illusion, à mon âge.

On démarre peinards, il faut bien s’échauffer avant le col. Il a de l’allure, le président sur son *Look*. Jambes fines qui tombent droit sur la pédale, le buste allongé, les bras souples. Deux cents victoires, le chti pépère ! Il en reste quelque chose, putain, il a encore du style ce vieux con !

— Vous ne mettez pas de casque, Président ?

— Ah non, ça me serre la tête. J’ai horreur de ça. Je ne le mets qu’en ville. J’ai tort, je sais bien mais c’est comme ça. Et vous toujours des gants d’hiver ? Vous craignez des mains ?

— Oui, énormément. J’ai très vite les doigts gourds et j’ai du mal à tenir le guidon.

On commence à grimper avec des petits braquets, souples, tranquilles puis, progressivement, le rythme est de plus en plus soutenu. Il accélère, Blansky, nettement. Il commence même à visser un peu. Il me teste. « Vas-y mon petit vieux, je suis toujours là, je suis dans ta roue, je te colle au cul, pousse, pousse, pousse toujours comme disait Francis Pélissier à son frangin Henri... »

Le col est joli, assez raide, au milieu d'une splendide forêt de conifères. On prend de la hauteur. J'ai le temps encore d'apprécier le superbe paysage. On roule vite, moi dans la roue du président qui mouline très fin.

— Encore trois bornes...il me fait, dans un souffle.

La voie n'est pas large, mais bien carrossée. À droite, dans les tournants, on voit des petits parapets, pas hauts du tout, pour protéger les bagnoles du ravin plutôt profond. On voit de gros rochers blancs tout en bas. Dans les lignes droites, il n'y a pas de protection sur le bord de la route. C'est nickel !

Je m'accroche dans la roue de Blansky qui monte maintenant à fond les manettes. Il visse encore un peu plus pour me faire sauter, ce fumier. Putain, on n'est pas au championnat du monde des vétérans, nom d'un chien, quel connard ce type ! Il se lève de la selle et, à bloc, pose une nouvelle mine. Je résiste, aux taquets et lui crie du mieux que je peux, malgré l'essoufflement « Excellent, président, excellent, vingt dieux vous avez encore de beaux restes ! ».

Voyant que je suis toujours dans sa roue, encore capable de parler, par un curieux mais assez ordinaire réflexe, impressionné, insensiblement, il ralentit. Je me porte immédiatement à sa hauteur, sur sa gauche et le regarde. Il a l'air fatigué, l'ancien, visage livide, mouillé de sueur, à bout de souffle.

Il tourne la tête vers moi.

Je le regarde fixement : « Je suis Julius Pérignon, Blansky. Julius Pérignon, tu te rappelles ? Tiens, prends ça dans ta gueule ! ».

Ma phrase à peine finie, sans vergogne, je balance, de toutes mes forces, un terrible coup d'épaule à cet ahuri, qui n'en peut mais. Son beau vélo file dans le ravin et Blansky avec, prisonnier des pédales automatiques, qui gueule un truc incompréhensible. Tu peux toujours gueuler, enfoiré ! La bécane se fracasse, en bas, sur les rochers blancs dans un joli bruit de ferraille. Il doit être choucard le Look monobloc blanc et noir et ce saligaud de Blansky aussi, la tête nue !

Je n'ai plus rien à foutre dans le quartier. Je fais demi-tour et redescend dare-dare sur Villefranche où je retrouve ma voiture. Je range le vélo dans le coffre, enlève mon déguisement, cambute les plaques minéralogiques et rentre à Paris, tranquille, devoir accompli. Il va en baver, Blansky, en crever j'espère. C'est bien fait pour son blase. Fallait pas me loucher à Manziat !

Je n'ai plus rien à faire dans la région, cette fois, je le sais...

Dans ma voiture, un petit air de poésie sans prétention, comme acouphène dans l'oreille...

Il s'est envolé dans les airs

Sur son beau vélo noir et blanc
Il s'est fracassé sur la pierre
Tête nue et corps pantelant
Tant pis pour moi tant pis pour lui
La vie a passé comme un songe
Destins croisés avec Blansky
Que remord jamais ne me ronge

CHAPITRE ONZE

Il faut désormais passer à la suite, passer les années, les décennies et tourner les pages, il faut avancer, avancer encore et encore, descendre le temps, tourner plein pot les aiguilles et arriver...à l'ENA. Eh oui, après la réussite sans trop de difficulté, à ce qu'on appelait alors « le pré-concours », réservé aux fonctionnaires, j'ai eu droit à une année de préparation à plein temps dans un institut de sciences politiques en province. J'ai bien suivi les cours, bien travaillé, bien assimilé les conseils. C'était dur, très dur il faut le reconnaître et il m'a fallu tenir, avec détermination, du café et des cigarettes, beaucoup de boulot, des nuits courtes...et j'ai réussi le concours d'entrée à l'Ecole nationale d'administration, le plus prestigieux de la fonction publique.

Un yéniche à l'ENA !

Sûrement le premier – et peut-être le seul – bohémien énarque de l'Histoire !

Personne n'en a jamais parlé mais c'est ainsi. Je ne me suis jamais répandu sur ce sujet, contrairement à quelques autres qui ont bénéficié de quotas pour entrer à Sciences Po ou même à l'ENA ou ailleurs. Le quota c'est le lot de consolation, quoi, parce que vous êtes défavorisé au départ en étant membre d'une communauté – je n'aime pas le mot mais il est commode – qui serait en état objectif d'infériorité. C'est un peu vrai, bien sûr, mais un peu indigne aussi, non ?

Moi, je n'ai pas eu besoin de ce concept à la mode, politiquement très correct, humainement bien commode, mais très lâche au fond, pour faire partie du gotha et j'en suis bien fier, malgré l'indifférence générale.

Je vous raconte une petite anecdote sur mon concours pour vous distraire un peu, après vous avoir fait subir tous mes crimes abominables.

Nous en sommes au fameux grand oral, devant un jury de neuf ou douze membres – je n'ai plus souvenir – assis derrière une grande table en forme de fer à cheval, le candidat seul en face et un public de curieux qui chuchotent derrière. Sur la table, bien en vue, la célèbre pendule en forme de grenouille qui égrène le temps. L'épreuve dure une heure, dans cette salle aux boiseries sombres et à la lumière crue. Le silence est terriblement pesant...

Je suis là, stressé autant par la légende des lieux – nous sommes encore rue des Saints Pères – que par la tronche des membres du jury, tous des mecs il me semble, qui me fixent. Ils ont passé la journée à écouter les candidats et à poser des questions. Il est assez tard le soir, ils sont fatigués et l'atmosphère me paraît

plutôt lourdingue, un peu comme si je les dérangeais...

Je présente du mieux que je puis, en plaçant bien ma voix – c'est très important pour capter l'auditoire nous a-t-on seriné pendant toute la prépa – mon commentaire de texte préparé dans la petite pièce d'à côté pendant la demi-heure précédente. Je réponds aux questions, je suis plutôt à l'aise, ça se passe assez bien, me semble-il. Plusieurs membres du jury n'écoutent ni ne regardent, leur journée a été longue et fastidieuse, ils décrochent. Certains écrivent, leur courrier personnel peut-être ? Je n'en sais rien mais je le remarque.

Il reste une demi-heure pile, la grenouille, formelle, est impitoyable. On arrive donc aux questions de culture générale, le plus difficile, épreuve légendaire s'il en est, celle qui classe le candidat, l'épreuve décisive dit-on. Ca peut être n'importe quoi, comme première question...la pêche à la mouche en Normandie...les trains du soir au Venezuela...la culture du pavot au Népal...la naissance de la franc maçonnerie...l'œuvre de Maurice Scève...la popularité de Johnny Hallyday...le vainqueur du tour de France 1951 – cherchez pas, c'est Hugo Koblet, le Suisse – ...la nouvelle vague au cinéma...la politique culturelle en Italie du nord...la danse classique...hasard ou nécessité...que sais-je encore...Il faut, on doit s'y attendre, être capable de répondre ou au moins de rebondir, de réagir, de montrer son tempérament, son énergie, son sens de l'à-propos, son esprit de répartie. Ce n'est pas simple du tout, quoi !

J'attends donc, fébrile, mais essayant surtout de ne pas le montrer, les pognes humides, la salive tarie, la lèvre sèche, le souffle aux taquets, la jambe mollassonne, les deux mains l'une sur l'autre, posées bien à plat sur la table de torture, le buste droit, la tête haute. J'attends, stoïque, la première question.

— Monsieur, pour vous, qu'est-ce qu'un bourgeois ?

Putain, la question à la con. La question qui tue. Le mec qui me la pose, plutôt jeune par rapport à la moyenne du jury – ce détail m'avait frappé – me regarde bien droit dans les yeux, petite moue un peu narquoise...il est tard, camarade, nous sommes tous fatigués, démerde toi donc avec ça, mon petit ami...t'as voulu venir, alors tu y es... vas-y, on t'attend, on t'écoute !

Je ne réfléchis pas une seconde, mu par une sorte de réflexe pavlovien.

— Monsieur, un bourgeois, c'est quelqu'un comme moi ! Tel que vous me voyez, en effet, je suis un bourgeois.

Le mec est interloqué. Son regard se fige. Ceux qui continuaient d'écrire leur courrier personnel se redressent et me fixent aussi. On attend que je m'explique.

— Eh bien oui, j'habite Bourg-en-Bresse. Les habitants de cette ville sont des burgiens ou bourgeois. Je suis donc, là devant vous, un bourgeois.

Mon questionneur se met à sourire, puis à rire franchement, sans me quitter des yeux, les autres en font autant, ça rigole, ça se gondole, les nerfs lâchent soudainement. Le jury se bidonne et ça me détend complètement, eux aussi, la suite sera facile. Le jury, je le sens bien, m'a adopté, ils m'ont désormais à la bonne et on finit, complices, en souplesse...

Bon, *natürlich*, il y a aussi toutes les autres épreuves orales. Et puis, avant d'en arriver là, il a fallu réussir l'écrit, des épreuves marathon de six plombs, dossier de droit administratif, rédaction de droit international, dissertation sur un sujet de culture générale, langue étrangère et j'en oublie. On finit la semaine sur les rotules, lessivés en plein, les nerfs moitié niqués, la tronche vide et il faut préparer les épreuves orales, une par semaine pendant plus d'un mois, il me faut chaque fois monter à Paris, c'est affreusement crevant. On voit là si tu as du fond, de la résistance physique et mentale, si tu as du répondant, de l'ambition, de l'orgueil, bref, si tu peux faire un haut fonctionnaire de la République !

Au final, je fais partie des quarante reçus, sur plusieurs centaines au départ. C'est très valorisant. J'ai savouré ce succès. Mon papa était fier de moi, très fier. Lorsque j'arriverai, un peu plus tard, comme stagiaire à la préfecture, il collera sur la porte de son placard de cuisine, l'article avec photo que *Le Progrès* me consacra alors et il le fera lire, obligatoire, à tous ses visiteurs !

La scolarité s'est bien passée.

J'ai beaucoup aimé le stage en préfecture, le Préfet, pourtant clairement de droite, m'a apprécié, a fait de moi son provisoire directeur de cabinet, puis son chargé de mission économique et j'ai pu faire du bon boulot, sans arrêt sur la brèche. Pas un emploi supprimé dans le département pendant ma mission, pas un seul, alors que la crise battait – déjà – son plein ! Je me suis battu comme un chien, sollicitant les uns, menaçant les autres, convoquant, parlant, convaincant.

J'habitais une petite maison dans le grand et beau parc de la préfecture, autant dire que j'étais taillable et corvéable à merci, le fidèle serviteur, le fonctionnaire zélé, toujours premier le matin au burlingue, le dernier aussi à quitter les lieux, le soir, toujours bon pour me taper les permanences les samedis et dimanches et ça dure presque un an. Ca me botte mais c'est long, c'est crevant. Je décide de ne pas choisir la préfectorale à la sortie de l'école, trop astreignant, trop d'investissement personnel. La République, on la respecte et on l'aime, mais elle ne mérite peut-être pas tant...

Les dix-huit mois d'école, rue de l'Université, sont plus peinards, moins pénibles, mais on passe sans arrêt des épreuves de toutes sortes en vue du classement final. Ca n'en finit plus. Et puis, il faut voir l'atmosphère de

compétition. À couper au couteau ! Tous des malades, les collègues de l'ENA, pour beaucoup en tous cas, des gens aux dents qui découpent la moquette, mecs ou gerces ! Des gens sûrs d'eux et dominateurs ! Putain, c'était casse-burettes ! Assez vite j'ai levé le pied. Insupportable cette tension permanente, peu humaine – ou trop humaine ? – au milieu de cette faune de technocrates qui m'était de plus en plus étrangère ! Je n'ai pas voulu faire partie d'une « écurie », Je ne suis pas un canasson ! Rien à branler du classement. Dans de telles conditions, rien à foutre de sortir dans un grand corps de l'Etat, le saint des saints, soi-disant...

Conseil d'Etat, pour gâcher sa vie à appliquer, rue de Rivoli, souvent inutilement, anonymement et toujours de façon technocratique, le droit public, pendant huit heures par jour ou squatter, sans légitimité aucune, par nature, tous les plus hauts postes des rouages de l'Etat, sans quasiment d'exception, exerçant ainsi comme une sorte de « droit de cuissage » sur la fonction publique...

Inspection Générale des Finances, pour emmerder, sans rien y connaître, les percepteurs et les receveurs des impôts...puis proposer des réformes idiotes, purement technocratiques, avant de se faire acheter le plus vite possible par une banque d'affaires avide et corruptrice, gagner plein de sous, encore et encore ou diriger, hautain, une entreprise publique en la ponctionnant bien à fond, belle pompe à fric pour la classe politique...

Cour des Comptes, pour pondre, rue Cambon, sorte de mouvoir à l'ancienne, des rapports souvent fumeux, toujours imbitables, et qui finissent généralement dans des poubelles ou des placards, oubliettes de l'histoire, ou pour enterrer bien profond des affaires sordides, magouilles, détournements, malversations et conflits d'intérêt, chez Elf, chez France Télécom, chez Areva ou ailleurs. Je ne savais pas ce qui m'attendait quelques années plus tard...

J'ai fait juste ce qu'il fallait pour sortir de l'ENA sans problème, à un rang permettant un choix minimal et basta !

Ce fut très long. Je n'ai pas appris grand-chose. Je n'ai pas désappris non plus, ce qui est déjà considérable. L'intérêt général, le service de l'Etat, le respect du droit étaient les fondements, les piliers de l'enseignement à l'ENA. C'est vrai. Je peux l'affirmer. J'y étais.

Je crois, hélas, trois fois hélas, que les choses ont bien changé et que le sens de l'Etat et de l'intérêt général a été peu ou prou remplacé, partout, par la recherche effrénée de la rentabilité et par l'effet d'annonce.

Tant pis. Un pays a les hauts fonctionnaires qu'il mérite !

J'ai choisi de retourner aux Finances, ma maison, direction générale des impôts, Rue de Rivoli d'abord, puis deux ans de mobilité obligatoire, au

ministère de l'Intérieur, puis conseiller technique dans le cabinet du ministre de l'économie et des finances, Pierre Bérégovoy. Puis retour aux impôts pendant la « traversée du désert » des socialistes entre 1986 et 1988. Puis retour au cabinet de Béré. C'est valorisant la vie de conseiller de ministre, surtout quand le ministre est un grand personnage. C'est le cas. Béré est un grand ministre, intelligent, cultivé, bienveillant tout en étant ferme et rigoureux. Le moule, semble-t-il, a été cassé...

En deux fois, je me suis tapé plusieurs années de cabinet. Passionnant et crevant. Vu du cabinet du ministre, tout est important et tout est urgent. D'où une pression permanente, du stress, de la fatigue...quelques réussites, bien sûr... beaucoup de désillusions aussi...la vie, quoi !

Mais je me défends super bien, je bosse dur, je suis fidèle et loyal, ce qui, contrairement à ce que l'on pourrait penser, est plutôt rare. Le ministre m'apprécie. Il me rappellera, chez moi, en personne, lors du retour des socialistes aux affaires en 1988, pour que j'intègre à nouveau son cabinet.

C'est grâce à Pierre Bérégovoy que j'ai eu la chance de croiser François Mitterrand, souventes fois, lors de repas en petit comité au restaurant *le Pichet* ou chez *Lipp*. La première fois ce fut pour parler fiscalité. Le Président aima mon humour. Il m'invita à nouveau. Je lui racontais des blagues yéniches ou manouches et ça le faisait marrer, considérablement, aux éclats souvent. Il adorait rire le Président et il avait l'œil qui frisait en attendant la chute de mes petites histoires, petit sourire carnassier avec la lèvre supérieure légèrement retroussée, dents acérées. Il était bon public, vraiment, avec moi en tous cas. Très bon public. En outre, drôle, fin lettré, caustique, à l'humour ravageur...il avait un sacré talent ! C'est le mec le plus génial que j'ai rencontré dans ma vie professionnelle. Une épée, Mitterrand, une pointure, une énorme pointure ! Mais j'ai vu très vite que le beau-frère Hanin, l'amuseur officiel, a craint que je lui fasse de l'ombre. Lorsqu'il participait au repas, il me regardait avec méchanceté, l'œil noir, me coupait salement la parole, se foutait de ma gueule parce j'étais énarque. Ce fut pareil avec Charasse, l'autre fou du roi, vite devenu jaloux et mauvais avec moi. Mitterrand, amusé de ces chamailleries courtisanes, ne disait rien, laissait passer. Alors je me suis fait de plus en plus rare puis, sous des prétextes divers, ne suis plus venu. J'ai revu le Président une seule fois chez *Lipp*, où il dînait avec sa fille Mazarine et son compagnon. Je suis allé le saluer. Il m'a regardé en souriant et m'a dit « Ah, Julius, vous m'avez bien fait rire. Prenez soin de vous ». Sacré bonhomme, ce Président !

C'est après la défaite des socialistes aux législatives de 1986, conduisant à la

première cohabitation, que j'ai connu mes premiers malheurs de carrière, si je puis dire, mes premiers désagréments pour être plus exact.

Pierre Bérégovoy est remplacé à Rivoli par Edouard Balladur. Nous sommes virés, quoi. Comme tous les membres de cabinet, je dois me démerder pour retrouver une place dans les services. On me propose un poste intéressant et un peu inespéré dans ma direction d'origine, chargé d'une importante sous-direction. Vu mon ancienneté c'est plus que bien et J'accepte.

Putain, que n'avais-je pas fait ? Un crime de lèse-majesté, un sacrilège. Mais pour qui me prenais-je ? J'avais servi la gauche, ces usurpateurs, ces nuls, ces moins que rien, ces incapables. Je devais aller à Canossa, dire que je n'étais allé chez Bérégovoy que comme technicien, renier totalement mes convictions de gauche. Alors là, peut-être, on me pardonnerait, on m'acquitterait, on me laverait de tout soupçon et on me permettrait d'occuper la place proposée. J'ai envoyé paître, bien comme il faut, le petit commando de pseudos gestapistes – c'est ce que je leur ai craché à la gueule à ces fumiers...ils se reconnaîtront – venus me proposer l'infâme marché. Ah les ordures ! Elle est belle la droite française ! Quel ramassis d'enfoirés ! Quelle morgue ! Si les gens savaient ! Je n'invente rien. Tout est rigoureusement exact.

Ils vont me faire chier, il n'y a, hélas, pas d'autre mot, ces sombres individus, pendant des semaines et des semaines, bloquant ma délégation de signature du ministre avec celle de tous les autres sous-directeurs, bloquant en fait le fonctionnement de toute la direction. Quel sens de l'Etat ! Ah les beaux républicains !

Ulcéré, je prends alors ma canne et mon chapeau et me rend chez le conseiller du nouveau ministre, le fameux Ballamouchi et sa chaise à porteurs, en charge des nominations, pour lui dire ma façon de penser, tout en proposant de renoncer à mon poste. Je lui dis aussi, amicalement, un peu en hypocrite « Imagines que Tonton François soit réélu dans deux ans...ça ne parait pas totalement impossible...Imagines que, dans la foulée, les socialistes gagnent les législatives...c'est envisageable...Imagines que Béré revienne à Rivoli...c'est probable dans ce cas de figure...Tu vois un peu le topo ? Tu n'aurais pas beau *spiel*, dis-donc, mon ami. Tes actions en prendraient un vieux coup, tu ne crois pas...mon ami ? Enfin, c'est toi qui vois...mon ami ! ».

Le lendemain matin, la situation est débloquée par « mon ami » et tout rentre progressivement dans l'ordre, au grand dam de ces petits messieurs du parti des connards qui me voueront, pour le reste de leur vie administrative et peut-être plus, une considérable détestation.

Dès l'année qui suit, d'ailleurs, ils vont me faire payer mon audace. Voici les nominations au grade d'administrateur civil hors classe, un truc assez important, qui améliore le traitement et les primes et surtout fait rejoindre le cercle restreint des fonctionnaires qui ne sont plus notés par leur hiérarchie. Une sorte de petit privilège, quoi. Mes appréciations sont excellentes depuis ma sortie de l'ENA et je suis chargé de sous-direction à la satisfaction de ma hiérarchie. Donc, même si je suis classé politiquement à gauche, la hors classe est, normalement, automatique pour moi. Oui, c'est vrai...normalement automatique...pour tout le monde...mais pas pour Julius Pérignon !

Le directeur du personnel me reçoit pour me dire que, sur sa décision personnelle, je ne figure pas au tableau des promotions. Je suis chargé de sous-direction, ça suffit, pas la hors classe en plus, non mais...tu as servi la gauche, je te rappelle...pour qui tu te prends ? Il avait la gueule tordue par la haine, cet olibrius qui avait fait partie du cabinet de Papon, le collabo criminel, les yeux brillants, la lippe retroussée ! Ah je le revois bien net. À faire peur ! Il m'en faut quand même plus pour me foutre les boules. Je lui dis donc ma façon de penser à ce directeur d'opérette et je pars en lui claquant la lourde à la gueule. Il n'en avait visiblement pas l'habitude !

Le ministre avalise le tableau qui m'élimine et qui comprend les noms de collègues plutôt médiocres et mal notés. Je l'ai dans le prose, bien profond, je suis ridiculisé.

Puis, le ridicule ne tuant pas toujours, l'affaire se tasse. Je tourne, comme à chaque fois, allègrement la page. La rancœur fout le camp, progressif. Je suis promu l'année d'après et vogue la galère !

Et quand nous reviendrons aux affaires, le directeur d'opérette sera, deux ans plus tard, grâce à l'extrême – coupable ? Oui, d'une certaine manière, je le crois et l'ai dit – bienveillance du trop gentil ministre Bérégovoy, nommé Trésorier Payeur Général de région dans une des plus belles résidences de la République.

Il n'empêche que je n'ai jamais oublié ma première humiliation professionnelle, une injustice purement gratuite, une saloperie, une indignité, juste me faire payer le fait d'être de gauche, de travailler avec les socialistes. C'est purement scandaleux, honteux !

« Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous » avait écrit, lucide et pertinent, le grand Montaigne.

Vingt-sept ans après, Robert Adrien Grandmoux, est un ancien Trésorier Payeur Général en retraite. Il a occupé pendant vingt piges des postes super bien payés, dans les plus belles résidences de la République. Il n'a pas beaucoup

forcé son talent – mais en avait-il ? - pendant toutes ces années, les TPG étant secondés par des adjoints, compétents, eux, issus des cadres du Trésor Public. Depuis quelque temps, tout ça a été réformé, trésor et impôts fusionnés, TPG remplacés par des directeurs des finances publiques. Ca ne change pas grand-chose, fondamentalement, au schmilblick mais ça fait quand même une couche de moins au millefeuille administratif. Toujours ça !

Après l'effort, le réconfort ! Grandmoux s'est retiré dans un manoir, en plein cœur de la Normandie, qu'il occupe seul la plupart du temps. Divorce, grands enfants toujours en vadrouille, jeune compagne souvent retenue à Paris pour son job et peut-être d'autres choses...

Je suis pour l'occasion Cyrille Baldassari, vice-président de la maison d'édition *Durève* à Neuilly et je viens proposer un contrat pour un bouquin de souvenirs à Monsieur Grandmoux, dans le cadre de notre collection « Les grands serviteurs de la République ».

Il a beaucoup aimé l'idée lors de notre conversation téléphonique de la semaine dernière. Sa voix tremblotait « Pourquoi avoir pensé à moi. Ah je suis flatté, vous savez »...et moi, tout en sucreries, tout mielleux, hypocrite en plein « On nous a parlé de vous, de votre magnifique carrière, votre sens de l'Etat, tout ça... ».

Je suis sûr qu'il bandochait, pépère, ou tout du moins qu'il en avait l'idée !

Il n'a pas été commode à trouver le manoir de ce vieux con. Après L'Aigle, je me suis emmerdé comme un rat mort. Ca se ressemble tout, en automne, en Normandie, des prés verts, des prés verts, des prés verts et des pommiers mordorés...partout, partout ! Un paysan du coin, béret enfoncé jusqu'aux oreilles, yeux injectés et truffe rouge du mec qui ne crache pas sur le calva, m'a montré le chemin...jusqu'au lieu-dit « Ravanel », pas trop loin du manoir, repéré grâce à ma carte Michelin, le GPS ayant tout mélangé, le nul, depuis un bon moment. Prudent le Julius, comme d'habitude ! J'ai suivi sa bétailière pourrie, à l'autochtone au béret, pendant au moins dix bornes, dans des endroits improbables et je suis arrivé à Ravanel où j'ai remercié le plouc normand à la truffe rouge. « C'était pas bien dur de trouver, hein ? Vous auriez quand même pu vous débrouiller tout seul ! » m'a-t-il dit, en guise d'adieu. J'ai garé discrètement ma verdine de location, un peu plus loin, au milieu d'un petit bosquet aux arbres roux puis j'ai gagné pédibus, attaché case en pogne, costard gris trois pièces, le castel de ce vieux schnock de Grandmoux. Il se voit de loin ce manoir, bâtisse prétentiarde, dégoulinante de mauvais goût, avec fenêtres imitant les vitraux d'église, tout faussement rustique, fer forgé noir partout,

réellement moche. Passons, je ne suis pas venu pour l'architecture, vous vous en doutez, mais quand même, il y a des limites au mauvais goût, nom d'une pipe !

Il m'accueille sur sa terrasse, le TPG à la retraite. Il a toujours la même gueule de faux derche intégral, de traître de cinéma, de collabo comme on en voit dans les livres de Modiano, tronche chafouine, yeux globuleux, lèvres minces, style Zemmour, vous voyez le genre, mais énarque, lui, grand, lui, plutôt beau, lui, cheveux blancs encore drus. C'est le même mec qu'autrefois, costard bleu, cravaté, mais devenu vieux, très vieux. C'en est presque gênant.

Je suis me déguisé, bien sûr, lentilles marron, perruque et barbichette poivre et sel, grosses lunettes en écaille noire.

Il me tend la pogne et la laisse pendouiller, sans serrer la mienne, comme autrefois, toujours aussi mou, toujours aussi faux cul. Ca me dégoûte. Depuis trente piges, ce mec me dégoûte.

Dans le salon « m'as-tu vu », on croule sous les meubles sombres chargés, tarabiscotés, les tableaux de chasse à courre aux murs, les bibelots disparates posés sur les tables. Dans des fauteuils rustico-ringards à grosses rayures vertes et rouges...et patati, et patata...on cause de tout et de rien, de la Normandie, des vaches, du lait, du cidre, des problèmes des paysans, du temps qu'il fait, de l'automne. Il s'impatiente un peu, le grand con, je le vois au léger tressautement de sa jambe droite, comme autrefois. Il évoque notre conversation téléphonique, le livre de souvenirs auquel, depuis, il a réfléchi, les droits d'auteur, la couverture, putain, toujours aussi con, aussi égoïste. Je fais mine de ne pas voir son impatience, le laisser un peu mariner.

— Il est beau votre manoir, monsieur Grandmoux. Vous me faites visiter, s'il vous plait ?

— Si vous voulez. Suivez-moi...dit-il d'un air un peu surpris, déçu, las.

On monte par un escalier intérieur en bois, deux étages. On arrive dans une grande bibliothèque qui donne sur un balcon d'où l'on domine le paysage normand, des bocages verts à perte de vue.

On va sur le balcon.

— Attention, ne vous appuyez pas, s'il vous plait, la rambarde est à réparer.

Décidément la providence est avec moi, je dois avoir le fion bordé de nouilles, il faudra que je vérifie...

En attendant, je vois, bien net, la rambarde fissurée en deux endroits, au beau milieu. On s'approche. Grandmoux cause, cause, cause, cause en faisant de grands gestes, la gueule enamourée pour lui-même, les yeux qui brillent, sa belle carrière, son beau manoir, le superbe paysage de la Normandie. Il est à dix

centimètres de la rambarde fissurée, pris par son discours. Il s'écoute, ah, il aime s'écouter, je n'existe plus. Il est seul, dans sa satisfaction, sa gloire. Décidément, cet individu est un con, un vrai !

Je me glisse derrière lui, enfile mes gants de chirurgien et, sans vergogne, pendant qu'il pérore, balance ce grand mollasson dans le vide, en le poussant dans le dos de toutes mes forces à travers la rambarde qui cède *illico* et j'hurle :

— Julius Pérignon, la hors classe, tu te rappelles grand con ? Crève fumier !

Il n'a pas trop le temps d'apprécier, le père Grandmoux, il mouline des bras en beuglant, tel un goret à l'abattoir et s'écrase comme une merde sur le carrelage de sa belle terrasse, deux étages plus bas, la tronche en avant. Putain, ça fait un grand « splatch ! », ça craque de partout, os et cartilages, la tronche explose, de la cervelle se fait la malle et se répand, blanchâtre, sur le carreau. Ca pisse le sang, c'est dégueulasse...Je plains ceux qui vont nettoyer !

Je redescends l'escalier et quitte sans regrets cet endroit à la noix. Arrivé à la voiture, tranquillement, je cambute les plaques minéralogiques, ôte mon déguisement, change de veste et en route pour Paris, mission accomplie, vite fait, bien fait. Pas de mobile apparent, pas de traces, pas de témoin, le rougeaud à la bétailière m'ayant guidé jusqu'à un lieu-dit éloigné du manoir, j'avais un déguisement et des fausses plaques sur la bagnole donc je suis peinard comme d'habitude. On pensera que Grandmoux aurait dû faire réparer sa rambarde avant de se pencher sur son balcon mais on dira aussi qu'il était très seul, cet homme, un peu abandonné, un peu désespéré. Peut-être même s'est-il jeté ? Allez savoir, mon adjudant...

Voilà pour mon premier énarque. Pas trop compliqué, pas plus que pour les autres, du pareil au même, ce sont des cons comme les autres certains énarques ! Eh ben tant mieux, parce que j'en ai encore à dessouder, des énarques et un sacré paquet !

Dans la Renault Mégane gris anthracite passe partout, la tronche dans les volutes bleutées d'un mini Davidoff, je déclame à tue-tête un petit poème qui me vient, espiègle, à l'esprit :

Il est tombé faux-cul
Et ses bras battent l'air
Moulinets ridicules
Deux secondes de misère
Ne pourront le sauver
Lui qui fut nul et con

Inutile messenger
Désolant parangon

Bon, évidemment, comme à chaque fois, ce n'est pas du Rimbaud ou du Charles d'Orléans, on est bien d'accord, mais ça fait plaisir. Cette petite oraison funèbre, après tout, en vaut bien d'autres.

CHAPITRE DOUZE

Le prochain énarque, sur ma liste, normalement, est Marius Meunier. Il a été, cette enflure, nommé grâce à Pierre Bérégovoy, directeur du personnel à la place qui me revenait de droit, du moins le pensé-je, le revendiqué-je.

J'avais été humilié à l'époque, sans trop le montrer, *natürlich*, style haut fonctionnaire au-dessus de ça, pas de jalousie, école anglaise, mon tour viendra et puis Meunier est un mec bien...c'est un ami. Le faux-culisme habituel, quoi ! Les énarques appellent ça de la prise de distance...

Mais, bon, en réalité, j'avais morflé dur, je n'avais pas aimé, mais alors pas aimé du tout !

Je suis un peu emmoussaillé aujourd'hui de devoir buter ce Marius Meunier, d'abord parce qu'il ne m'a pas fait de mal directement, ensuite parce que je l'aimais bien, oui, pour de vrai, on faisait partie du même cabinet ministériel, il était simple et gentil, il bossait avec conscience et loyauté, était compétent, respectait le ministre...Ce n'est pas tout à fait rien, dites, et c'est plus que rare. Béré l'appréciait beaucoup, le Marius, ce qui créait envers lui de terribles jalousies de la part des collègues, voir des haines tenaces mais il ne les voyait pas, ne voulait pas les voir, s'en foutait complet, traitait tout ça par le mépris, par-dessus la jambe, avec un enthousiasme juvénile comme disait le ministre, qui s'en amusait.

Meunier est à l'origine de l'enquête de 2013 qui a coûté la vie à l'ex commissaire de police devenu détective privé Albert Duranton et à sa compagne indienne, Lisdinia Moucoul. Grâce à eux et à quelques autres, la mort de Pierre Bérégovoy a pu être élucidée et l'on sait désormais que c'est un assassinat politique. Tout est dans le petit polar *Ils ont buté le Petit Chose* écrit par Albert Duranton.

Mais bon, si je commence à faiblir, si je ne suis pas dans la plus totale fermeté, si je sauve tel ou tel parce qu'il serait plus ou moins innocent, où va-t-on ? Après tout, Dieu n'est-il pas chargé de reconnaître les siens ? Ce n'est pas à moi de faire son boulot ! Ce serait trop facile, déjà qu'il ne s'occupe pas des masses de nous, Dieu ! Vous ne trouvez pas ? Je n'ai aucune raison de lui faciliter la tâche à ce guignol à barbe blanche qui trône, lointain, sur son nuage. Qu'il se démerde !

Alors tant pis pour Meunier. Pardon, cher Marius, mais tu n'avais qu'à pas me piquer ma place, tu n'avais qu'à pas être là ! Voilà, c'est ça ! Tu fus là – comme Pierre – au mauvais moment, à la mauvaise place, à ma place et ça ce n'est pas

pardonnable, rien n'est pardonnable d'ailleurs, strictement rien, à personne...

Il est retraité depuis quelques années, Marius et il habite Paris. J'ai, comme pour Grandmoux, retrouvé son adresse et ses téléphones grâce à l'annuaire des anciens élèves de l'ENA que je reçois chaque année. Je paie ma cotisation, alors, j'y ai droit. C'est « la bible » des énarques. Tout est dedans ou à peu près.

Marius Meunier avait quitté son poste de directeur, il y a une vingtaine d'années, à cause d'ennuis de santé. « Affection cardio-vasculaire sévère », avait-il dit à l'époque, avait-il même écrit dans une lettre plutôt émouvante à ses collaborateurs et aux agents de sa direction. Il avait repris du service quelques mois après, sa santé à peu près rétablie, divers postes, puis préfet de région quelques années, viré par la droite, puis hors cadre, puis président d'un établissement public assez prestigieux, puis la retraite. Ca passe si vite une vie, énarque ou pas...

Meunier m'a donné rendez-vous chez Ernestine à Boulogne-Billancourt, l'auberge où il a souvent briffé avec Rabouret et Duranton lors de l'enquête sur la mort du Petit Chose. Il est devenu un familier de la maison, un ami de la patronne. Je lui ai dit « je t'invite où tu veux ». Il n'a pas hésité une seconde.

Il sort peu, Marius, pour ainsi dire jamais. Il lui faut une bonne raison.

Je l'ai harponné avec René Fallet, un de ses auteurs préférés. Je savais depuis vingt-cinq ans qu'il rêvait d'écrire une biographie de l'auteur de *Le Beaujolais nouveau est arrivé*, en allant sur ses lieux d'enfance et de vie dans le Bourbonnais, là où il pêchait, les pieds dans l'eau, dans la rivière Besbre, en refaisant les routes où il faisait du vélo, là où il eut, plus tard, une maison de campagne, à Dompierre, à Jaligny – là où se passe *La soupe aux choux* – et ailleurs. Il en parlait souvent autrefois. Il voulait, Marius, écrire ce bouquin dès sa retraite arrivée, avec son frère aîné, grand admirateur de Brassens et de Fallet. Hélas, le frangin a passé les pieds outre, sans crier gare, un beau matin d'hiver, sur son vélo, il y a quelques années, dans la Drôme, en montant à Barbières ? Un court-circuit brutal dans le buffet...descendez on vous demande...impossible de le ranimer !

Meunier en fut très affecté, meurtri, prostré, trouvant la mort de son vieux frangin très triste et très injuste. À l'heure de la retraite, il n'eut plus goût à écrire quoi que ce soit. Il s'emmerdait un peu. Mon coup de fil, inattendu, l'a rasséréiné. L'aventure Fallet l'intéresse à nouveau. Je me suis tout simplement présenté comme Julius Pérignon. Il fut heureux de m'entendre et s'est montré ravi de me revoir. Il faut dire, je me répète, que nous étions plutôt amis autrefois, chez Bérégovoy, certes concurrents, mais amis, ce qui est plus que rare, je le

proclame une nouvelle fois !

Madame Ernestine est une fort belle femme d'une cinquantaine d'années, généreuse nature, bien en chair, beau visage mutin, habillée de noir, comme ses yeux, grands et lumineux. Elle est éclatante, cette Ernestine, impressionnante même, je n'avais pas remarqué à ce point dans les polars de Duranton. Putain, c'est promis, je reviendrai...

Je me présente. Elle me sourit, superbe, les mains sur ses larges hanches.

— Bonjour monsieur. Monsieur Meunier est déjà là. Il vous attend. J'ai apporté une bouteille de Condrieu.

Meunier est assis à une table devant la fenêtre, sa table. Il est tel qu'en lui-même, blazer bleu, chemise ciel, cravetouse bordeaux finement rayée, débardeur Ralph Lauren, comme autrefois, lunettes cerclées d'or agrandissant ses yeux verts. Bien sûr, l'homme a pris des carats et il a désormais les tifs rares et gris, la silhouette s'est un peu empâtée, mais toujours un gentil sourire, une poignée de main ferme, comme j'aime.

— Je suis content de te voir, Julius. Ca faisait longtemps.

— Salut Marius, moi aussi je suis heureux de te voir. Quinze ans, au moins, Vingt peut-être.

Le Condrieu est parfait, pas trop frais pour ne pas gâcher les subtils arômes de fleurs blanches et d'abricots bien mûrs, les gougères sont tendres, moelleuses, rondes en bouche.

On évoque nos vies actuelles, nos petites vies de retraités.

La terrine de lièvre préparée par madame Ernestine *himself* est fabuleuse, délicate et puissante en même temps, mise en valeur par la fine compotée de petits oignons rouges. Le Condrieu est un merveilleux révélateur de goût.

Suivent des perdreaux, cuits à la goutte de sang comme il se doit, accompagnés d'une embeurrée aux choux bien lisse. Un superbe Côte Rôtie fait valser l'ensemble avec classe.

C'est vrai qu'on mange super bien, chez Ernestine. Ca vaut fastoche une belle étoile au guide du pneu, mais parfois, elle oublie, cette chère Bible rouge, certains établissements parce qu'ils ne sont que simplement confortables. C'est dommage.

On fait le tour avec Meunier des camarades et des copains d'autrefois dont certains, bien sûr, ne sont plus de ce monde, ça fait si longtemps. Alors on en cause, comme un dernier hommage, l'appel aux morts en quelque sorte. D'autres, en revanche, sont encore aux affaires, à leur âge ! On les raille un peu, les cons, incapables de dételer, les pauvres forçats, les malheureux exploités...

On est bien, là, tous les deux. Le pinard fait son petit effet. On parle, complices, de Pierre Bérégovoy qui nous avons aimé et qui nous a beaucoup manqué, des circonstances de sa mort, de l'enquête de Duranton et de Rabouret, j'ai lu le polar, que j'ai apprécié, je sais tout. On verse une petite larme sur tout ça, sur la saloperie du monde, sur ces fumiers de fachos, sur Gilberte Bérégovoy, si malheureuse, morte dans le plus atroce des doutes. On pleure un peu, nostalgiques, sur notre jeunesse...

Puis on en vient au fait.

J'ai rencontré récemment, un peu par hasard, un mec qui a bien connu René Fallet : le professeur Sourдинe, spécialiste de la pêche à la mouche, originaire de Villeneuve Saint-Georges, comme Fallet, avec lequel il était ami depuis très longtemps. Ils pêchaient et faisaient du vélo ensemble. Cet homme est prêt à nous raconter des tas de choses. Il trouve excellente l'idée d'une biographie à partir du terrain, en partant de la source, en refaisant, initiatiques, les parcours de l'auteur de *Les pieds dans l'eau*.

— Il nous invite à déjeuner jeudi midi à la Tour de Montlhéry, chez Denise, rue des Prouvaires, si ça te va. C'est un peu sa cantine si j'ai bien compris.

— Un peu, mon neveu, que ça me va. C'est bon chez Denise, bon et abondant. Le meilleur tartare de Paris, peut-être...et je te parle pas de la tête de veau ! Le cuisinier qui officie à midi, Bernard Noël, est un pêcheur de truite passionné qui présentait naguère, chaque mois, une recette de poisson dans la revue *La pêche et les poissons* dont j'étais un fan assidu...putain, ça ne nous rajeunit pas, cher Julius !

Et Marius note, avec gourmandise, le rendez-vous, auquel il n'ira jamais, sur son petit calepin.

— Je me suis rappelé ton projet de biographie avec ton frangin. Tu en avais beaucoup parlé, autrefois. Je t'ai téléphoné. Ça me ferait plaisir de vivre cette aventure avec toi, tu sais. Je ne pourrai pas remplacer ton frangin, bien sûr, mais on pourra faire un peu semblant !

— Génial Julius, tu es génial. Ça va être formidable. Merci du fond du cœur.

Il en a les larmes aux mirettes, le petit père Meunier. On commande une autre boutanche de Côte Rôtie, pour fêter ça.

— Je te prie de m'excuser quelques minutes, cher Julius, mais comme disait Charasse « C'est bien de boire, mais après il faut pisser ! »

— Je t'en prie, je sais ce que c'est !

Dès qu'il a quitté la table, je sors de ma poche une petite fiole pleine d'un liquide jaune clair et, sans vergogne, verse, en même temps que je le remplis de

vin, une bonne lichette dans le verre de mon invité. Personne ne peut me voir. Ernestine s'affaire dans sa cuisine, je l'entends et Pépita, l'ibère brune jolie serveuse, est occupée, hilare, avec des clients au fond de la salle.

Meunier revient. On trinque. On parle de notre projet, des dates, des endroits où on va aller, des gens à rencontrer. On dirait deux adolescents qui préparent les prochaines vacances.

On se finit à la fameuse crème brûlée aux griottes. Après le deuxième café, je vais payer à la caisse, puis j'embrasse Marius qui me remercie, les yeux humides. Je salue madame Ernestine qui tient, amicale, à me faire la bise, en laissant trainer un instant mes lèvres sur sa joue. Je lui dis que je reviendrai, elle me dit que tout le plaisir sera pour elle et je rentre peinard chez moi, en rêvant à la belle silhouette de notre tenancière....

Le produit jaune clair de la petite fiole fera son effet d'ici quelques heures. C'est un poison mortel, avec « effet retard », appelé *Trépassol*, utilisé notamment en Russie, où il a été mis au point, pour éliminer les opposants politiques. Une femme, officier du contre-espionnage, avait réussi à s'en procurer pour faire des analyses. C'était, l'officier en question, la grande Jacqueline, une super bonne camarade de baise, délurée et appliquée. Elle m'en avait parlé, enamourée, après une séance de bête à deux dos particulièrement réussie et je lui en ai chourave une fiole, un soir, comme ça, en passant. Ni vu ni connu. On ne sait jamais, ça peut toujours servir, ce genre de chose. Je lui ai piqué quelques autres babioles d'espion. Elle en avait un plein placard. Elle faisait mine de ne pas le voir.

Marius Meunier sera victime, ce soir ou cette nuit, d'une crise cardiaque fatale, infarctus du myocarde ou autre saloperie du même genre. Le *Trépassol* ne laisse pas de trace, c'est là son côté exceptionnel, magique, scientifiquement mystérieux, qui motive des recherches en laboratoire, dans les plus grands pays de la planète, depuis plusieurs années, sans aucun succès.

Après les ennuis de santé d'autrefois de ce cher Marius, qui l'avaient obligé à quitter son poste de directeur, je me rappelle très bien, spasme coronarien, affection cardio vasculaire sévère, tout le monde trouvera sa mort parfaitement naturelle, si je puis dire, dans son entourage et partout ailleurs. Son médecin, sans l'ombre d'un doute, délivrera *ipso facto* le permis d'inhumer et le tour sera joué !

Meunier sera enterré, quelques jours plus tard, dans le cimetière du petit village de son enfance, là où il a passé les vingt premières années de sa vie, très heureuses disait-il souvent...

Il y aura dans ce cimetière perché entouré de ruines médiévales, en ce matin de brume, quinze ou vingt membres de sa famille autour du caveau, sa veuve, hébétée, les yeux rougis, ses enfants, le visage aux traits tirés, le regard fixe, l'air grave, ses petits-enfants, pauvres gamins égarés dans ce lieu. Il n'y aura personne pour représenter l'Etat qu'il a pourtant servi, Marius, avec passion et loyauté pendant plus de quarante piges. À part moi, il n'y aura aucun ancien du cabinet de Bérégovoy, tous retenus, les malheureux, par leurs impérieuses occupations. Aucun collègue d'autrefois, aucun collaborateur, aucun officiel d'aucune sorte. Le vieux contrôleur général Rabouret sans doute, à titre personnel, madame Ernestine et quelques fournisseurs peut-être...

Un haut fonctionnaire à la retraite ce n'est plus rien...pour personne...

Ce sera le retour anonyme ou presque de Meunier à la terre, à sa terre, dans une boîte en chêne clair, sous six pieds de glaise, le cœur en charpie...descendez, monsieur, on vous demande...

Eh oui, c'est comme ça que ça se passera, exactement comme ça.

Fallait pas me piquer ma place, Meunier, fallait pas !

Tant pis pour toi ! C'est bien fait pour ton matricule !

Dans ma tronche embrumée, une petite musique brélienne...

Adieu Marius, je t'aimais bien

Adieu Marius je t'aimais bien tu sais

Tu n'as fait de mal à personne

Mais comme tu m'as piqué ma place

Il a fallu que je bastonne

Adieu Marius j'ai dû sévir

Adieu Marius j'ai dû sévir tu sais

Je n'en suis pas fier pour autant

Je t'apporterai souvent des fleurs

Jusqu'au cimetière des éléphants

CHAPITRE TREIZE

Bon, tout ça est parfait si je puis dire. J'ai avancé, bravement, sans trop d'état d'âme, cette fois encore, malgré mon amitié ancienne et à peu près sincère pour la victime.

J'ai réalisé, en quelque sorte, un crime sacrificiel. C'est un bien grand mot pour exprimer une chose au fond très simple.

Mon puzzle de vengeance, une manière de jeu de patience du règlement de compte, commence sérieusement à ressembler à quelque chose, à avoir une certaine allure. Il manque encore quelques pièces, c'est vrai, il manque un point d'orgue, bien entendu, un sommet, mais déjà il a de la gueule, du chien, un certain style...

C'est une œuvre qui commence à prendre forme, sans nulle vanité.

Je n'ai pas le temps de m'accorder le moindre repos. Peut-être le faudrait-il, pourtant, quand je vois, lucide, l'état dans lequel je me trouve. Je suis usé, fatigué, fébrile...

Mais je dois aller vite, rester performant. Buter des tas de gens sur une longue période, par étapes, avec des mois entiers de calme, de confortables zones de repos, est à la portée du premier criminel venu, du moindre meurtrier en herbe, s'il est un tant soit peu organisé et intelligent.

Mais dessouder le même nombre d'individus en deux ou trois mois, c'est une autre paire de manches ! Pas le temps de vraiment se reprendre, de se reconstruire entre deux crimes, de se refaire la cerise, voire de se croire innocent. C'est absolument épuisant, je vous dis. Une telle performance demande, en plus d'un minimum d'intelligence et d'organisation, de l'à-propos, de l'habileté, du cran et une résistance hors du commun, physique et mentale, comme les coureurs du Tour de France, la plus difficile, et de loin, épreuve sportive du monde.

Moi, l'ancien espoir cycliste, brisé en pleine ascension, je suis en train de gagner le Tour de France du crime. Je suis, lumineux, le maillot jaune de la vengeance !

Je dois donc poursuivre sans discontinuer, monter les cols, l'un après l'autre, enchaîner Vosges, Jura, Alpes et Pyrénées...sans souffler, sans repos, sans relâche, comme l'antéchrist que je suis désormais.

Un énarque, de toute façon, normalement ça ne lâche pas, ça ne lâche jamais, c'est programmé pour, ça devient un pitbull. Y a qu'à voir tous ceux sortis de

l'ENA qui font de la politique, à droite comme à gauche ! Y a pas de hasard !

*

Le journaliste Renaud Doulos est la prochaine pièce du puzzle...c'est écrit dans mon « conducteur ». Depuis le 1^{ER} septembre, j'ai rédigé avec minutie le conducteur de ma mission, comme on le fait pour une émission de radio ou de télé. Jusqu'à présent j'ai respecté à la lettre les prescriptions du document, au jour près. C'est très important de respecter ses engagements, surtout ceux vis-à-vis de soi-même, car ils sont d'une certaine manière, sacrés !

Doulos est journaliste depuis de longues années maintenant, même s'il n'a aujourd'hui qu'environ quarante-cinq piges. Plutôt beau mec, habillé moderne, blouson de cuir marron, jean noir, pataugas de toile beige. Il sourit presque tout le temps, petit sourire gentil, sympathique du mec ouvert, un peu ironique parfois. Quand il interviewe il rigole moins, Doulos. Au contraire, il regarde l'interviewé avec force et l'écoute gravement. Il sait faire. C'est un bon journaliste.

Je l'ai connu lorsque j'étais conseiller-maitre à la Cour des Comptes. Je ne vous ai pas encore raconté comment j'ai rejoint le mouroir de la rue Cambon ? Je ne sais plus trop. J'ai tellement à faire !

Bon, alors je vous narre la chose, vite fait sur le gaz.

Après ma terrible déception d'avoir raté le poste de Directeur que je convoitais et qui devait me revenir de droit, du moins le pensé-je – Meunier, mon ami, vient d'en payer le prix – je dus me résoudre à trouver un autre poste, en compensation, pas rester sur un échec, jamais être ridicule, jamais être à plaindre !

Le ministre, magnanime et généreux, me proposa la Cour des Comptes avec, compte tenu de mon ancienneté, *immédiatly* le grade de conseiller-maitre. Putain, c'est prestigieux la Cour des Comptes. On peut rester jusqu'à soixante-huit piges si on veut, c'est un grand corps de l'Etat. Alors on a des avantages et des privilèges, plein d'avantages et plein de privilèges, que les gens de l'extérieur ne peuvent pas imaginer !

On s'emmerde, bien sûr, à faire des rapports abscons dont tout le monde se branle plus ou moins. La Cour des Comptes c'est une sorte de mouroir doré, que l'on pourrait supprimer d'un trait de plume, à condition de ne pas le dire et personne ne verrait la différence ! C'est le conseiller-maitre Bernard Attali, mon bon collègue, qui m'a sorti ça, un jour, en riant.

Mais, rue Cambon, on a du temps libre, on est très correctement rémunéré, grâce aux primes versées par Bercy. On peut faire, en plus, « des ménages », comme on dit pudiquement, c'est-à-dire des cours à l'ENA, à Sciences Po, à l'école du Trésor, à celle des impôts, dans les facs, les écoles de commerce ou autres, bien payés, très bien payés.

Bref, l'essentiel de ce qui convient à un honnête homme !

Tout bien considéré, après une courte réflexion, j'ai accepté la proposition du ministre et m'en suis par la suite bien souvent félicité, sauf à la fin...

Dans les vieux, nobles et exigus locaux de la rue Cambon, j'ai fait normalement mon boulot, sans zèle excessif, ni rébellion, sans enthousiasme, certes, mais sans non plus trainer les pieds.

Cour des Comptes, 2^{ème} chambre, défense, énergie, industrie, artisanat, professions libérales. J'ai fait plancher les jeunes référendaires sur des tas de sujets plus ou moins intéressants, j'ai mis moi-même la pogne à la pâte, très souventes fois, rédaction des lourds et arides questionnaires, dépouillement des technocratiques réponses des autorités contrôlées, rapport oral devant la chambre réunie lors de l'audition des responsables publics...un bon tiers des collègues roupille, ce qui, après tout, est normal dans une chambre...un autre tiers fait, plus ou moins discrètement, son courrier...le reste, ironique, vous épie en espérant que vous vous cassiez la gueule et que le contrôlé vous bouffe tout cru. Il faut s'habituer, prendre de la distance, s'en contrefoutre, l'air supérieur. C'est tout un monde, la Cour des Comptes, c'est toute une culture, toute une technique, tout une méthode, tout une manière d'être. C'est lourd et coûteux, la Cour des Comptes. C'est un luxe dans une démocratie, un grand et presque inutile luxe...

J'ai souffert mille morts en face de professions libérales, cabrées devant la moindre critique, qui ne veulent jamais rien lâcher de leur bout de gras, les médecins...ah, les chiens ! Les notaires...ah, les conservateurs ! Les liquidateurs judiciaires...ah les rapaces !

Les rapports, parfois accablants, jusque-là ignorés, serviront peut-être...plus tard...un jour...sait-on jamais...à mettre « d'équerre » ces privilégiés, à force d'à force ! Monsieur le ministre de l'économie, on compte sur vous !

Mais il faut bien admettre que la vieille dame de la rue Cambon, qui s'arcboute sur son quant à soi, dans son superbe isolement, n'insiste jamais trop. Faire des vagues, ce n'est pas trop son truc, rouspéter, résister, se rebeller, menacer, sûrement pas. Le combat ne lui semble jamais digne, la pugnacité ne fait pas partie de son ADN. C'est, au fond, une sorte de Ponce Pilate de la chose

publique, la Cour des Comptes !

Un jour, voyant que je commençais à bien piger le topo et que je bossais avec abnégation, le Président de la 2^{ème} chambre, un vieux kroumir blanchi sous le harnais, pas plus antipathique que les autres, malgré ses manières de vieux beau qui m'exaspéraient, m'a branché sur le secteur nucléaire, le saint des saints, commissariat à l'énergie atomique, entreprise publique *Cauchemara* et ses filiales, le gros truc, des contrôles de très haut niveau, secteur stratégique, beaucoup de pognon public en jeu, secret défense et compagnie. J'étais chargé de superviser et coordonner tout le toutim. Enorme affaire.

Cauchemara c'est la seule boîte au monde qui traite de l'ensemble de la filière atomique : extraction de l'uranium, fabrication et transport des combustibles nucléaires, construction des réacteurs et traitement des combustibles usés. Toute la filière, vous dis-je ! Des dizaines de milliers de salariés présents dans le monde entier. Des milliards de chiffre d'affaires...bref, le top du top.

Ce fleuron de la France, ce joyau inestimable, est dirigé alors, d'une main de fer, par madame Berthe Ravageon, « Atomic Berthe », la madone du nucléaire, la Zénobie de l'atome, une des femmes les plus puissantes du monde. Encensée, que dis-je, vénérée partout, adorée, mise en avant, presse économique, magazines féminins, canards « pipôle », radios, télévisions, partout.

Je ne vous apprendrai rien de précis sur les contrôles opérés et leurs résultats, je n'ai pas le droit, secret défense, secret professionnel, chasse gardée, raison d'Etat, même toutes ces années après, rien de rien. Déontologie personnelle, bien sûr. Et surtout je tiens à ma peau, je n'ai pas envie mais alors pas du tout, de passer sous un camion, pas envie de choper une balle dans la tronche en rentrant, le soir, tard, à la maison ! Parce que le nucléaire c'est un turbin avec lequel on ne rigole pas. C'est comme les armes et le pétrole, pas fait pour les comiques... pognon et raison d'Etat...totalement explosif...point à la ligne !

Ce que je peux révéler, quand même – c'est un minimum, je vous dois bien ça – c'est que les contrôles se sont déroulés dans un climat de tension permanente, plus ou moins savamment orchestré par « Atomic Berthe », son mignon directeur de cabinet et une boîte spécialisée dans la communication, véritable officine de déstabilisation, les deux d'ailleurs grassement payés pour leurs bien minces et perniciox talents. Colères vraies ou simulées, refus affiché de collaborer, organisation systématique de l'opacité, circulation de fausses informations, sorties d'articles circonstanciés dans les grands journaux, opportunes apparitions télévisées, organisation de pressions de toutes natures sur les jeunes contrôleurs. Tout y passa, je dis bien Tout ! Miss Atome alla même

jusqu'à menacer, de manière à peine voilée, le Premier Président de la Cour des Comptes d'une plainte en diffamation – son arme favorite dès la moindre critique – si des informations négatives étaient rendues publiques ! Hallucinant !

Bref, des méthodes dignes de celles des gangsters, des voyous, des mafieux et tout ça avec, indirectement, l'argent des contribuables. Bravo les artistes !

Ces gens, malgré leurs méritoires efforts, ne purent pas complètement nous empêcher de faire notre boulot, lequel mit en lumière de terribles zones d'ombres dans la gestion de l'entreprise, cachant à l'évidence des corruptions de tous ordres, avec grosses rétro commissions à la clé, par des filiales bidon créées spécialement en Asie de Sud-Est, des complaisances de tous niveaux et de toutes natures, des manipulations de toutes espèces, l'arrosage massif des associations écolos, une gestion dispendieuse, des délits de favoritisme, des conflits d'intérêts majeurs dont un en Nouvelle Calédonie était – est toujours ? – un cas d'école, de graves erreurs stratégiques, des risques massivement sous-estimés, en Finlande ou ailleurs et une insupportable personnalisation du pouvoir qui faisait peur à tout le monde, à l'Etat lui-même, directoire et conseil de surveillance bien cadenassés, bien mis en condition, comme on dit dans le milieu ! Bref, une sorte de jolie petite dictature pour tenir en mains une organisation comme celle d'Elf autrefois mais en plus opaque et, au total, en beaucoup plus dangereux !

Je demandais, indigné, ulcéré, en colère, à mes supérieurs la saisine de la justice, je sommais le parquet de la Cour de porter plainte auprès du procureur de la République, en application de l'article 40 du code de procédure pénale, le grand jeu, certes, mais il fallait faire honnêtement son métier, se comporter avec courage, avoir un comportement pour une fois citoyen, lanceur d'alerte, quoi !

Caltez valetaille ! Circulez, y a rien à voir !

Les rapports restèrent en grande partie secrets. Ils furent passés au rabot, à la moulinette, lessivés, édulcorés, aseptisés, par les patrons de la Cour et les responsables politiques, réunis pour l'occasion dans une sorte d'association de malfaiteurs, malgré mes protestations indignées. On ne garda au rapport public, que des broutilles, des peccadilles, des vétilles, des détails, de la bibine, de la pisse de chat, de l'eau de rose...une misère ! Une scandaleuse misère, une honteuse misère...

Pendant cette période, je fus approché puis quasiment harcelé par le journaliste Renaud Doulos. Il travaillait alors au journal bien- pensant *Le Capitalisme Radieux* et était chargé du secteur des industries de l'énergie.

Un jour, un peu à bout d'arguments, j'ai accepté de déjeuner avec lui pour lui dire que je n'avais rien à lui dire, sauf expliquer comment fonctionnait la Cour

des Comptes et quel était mon rôle.

Ce garçon était sympathique et connaissait son job. Il savait mettre en confiance. Je ne lui ai, évidemment, jamais rien dévoilé sur le fond des choses, sur les comptes de *Cauchemara*, sur nos critiques mais lui ai appris, je crois, l'essentiel sur le fonctionnement de l'Etat et des entreprises publiques, sur les méthodes de la rue Cambon, sur nos procédures. De son côté il m'a un peu évangélisé sur les coulisses d'un journal économique, ce qui, entre parenthèses, « ne pisse pas bien loin ! ».

L'échange était ainsi intéressant, équilibré, sans aucun problème déontologique, ni pour lui, ni pour moi et nous étions devenus un peu des amis, du moins le crus-je...

Par un beau matin radieux, des informations très confidentielles sont parues dans un article du *Capitalisme* signé Renaud Doulos, avec gros titre en première page, soulevant la plupart des problèmes connus par l'entreprise publique et évoquant avec précision les contrôles de la Cour, les difficultés de *Cauchemara* pour y répondre, citant une multitude de chiffres parfaitement exacts, évoquant nos graves accusations.

L'article, clair, bien écrit, compact et convaincant était ravageur pour l'entreprise et sa patronne et il fit grand bruit.

Je n'entre pas dans les détails, ce serait trop long et de peu d'intérêt. Bercy, la Cour et *Cauchemara* déclenchèrent alors des enquêtes internes. Tous voulaient savoir, à juste titre, qui était le « corbeau », le traître, celui qui avait donné les infos secrètes à Renaud Doulos.

Vous avez déjà bien compris, chers lecteurs, que c'est votre serviteur qui fut accusé, oui, moi, le conseiller-maitre de la Cour, le contrôleur en chef, moi l'emmerdeur qui proposait des rapports accablants, le souleveur de problèmes qui dénonçait l'impéritie de la gestion et le pouvoir personnel de madame la tsarine « Atomic Berthe », l'ayatollah, l'empêcheur de corrompre et de magouiller en rond...

Par la grâce de la méthode dite des « cercles concentriques » –ressortie du petit Staline illustré pour la circonstance – madame Ravageon déclara, telle une bateleuse de foire, que le corbeau, mesdames et messieurs, je dis bien le corbeau, ne pouvait être...roulements de tambour...ne pouvait être...nous en avons la ferme intuition...ran ran ran...ran ran ran...le corbeau ne peut être que le conseiller-maitre Pérignon !

Bercy et le Commissariat à l'énergie atomique, véritables propriétaires de *Cauchemara* et la droite alors aux affaires, tous trop contents de se débarrasser

d'un pénible gêneur maqué avec les socialos, prirent immédiatement la roue de la madone du nucléaire, pédalèrent dare-dare à l'amble avec icelle et en rajoutèrent, ignobles, dans l'acte d'accusation...Ah les gestapistes de salon, les staliniens aux petits pieds !

Je fus convoqué par le Premier Président de la Cour, « monsieur le Premier », qui se comporta, dans son bureau aux sombres boiseries et aux tentures de velours grenat, en inquisiteur aveugle et sourd, glaçant, injuste, malgré ma protestation et tous mes arguments, procureur inflexible qui me retira *illico* les contrôles de *Cauchemara*, me colla dans un placard, sans rien d'utile à faire, me sucra mes primes, me traina dans la boue, me cloua au pilori.

Je n'ai, à l'époque, trouvé personne, je dis bien personne, pour croire à mon innocence, seulement même pour m'écouter, entendre mon point de vue. Non, j'étais devenu, d'un coup d'un seul, un paria, un pestiféré, je puais le gaz, un peu comme, en 1942, un yéniche à Dachau, comme certains de mes pauvres malheureux ancêtres...

À Bercy comme au Commissariat à l'Energie Atomique, pas moyen de m'expliquer, aucune oreille, amicale ou pas, tout le monde contre moi. Tous insultants et humiliants, même pas gênés pour la plupart. Haro sur le baudet ! Sus à Julius ! Des gnons sur Pérignon !

Et c'est là que l'on fait étrangement, paradoxalement, un beau et soudain complexe social. On constate qu'au fond, on n'a jamais vraiment été accepté au sein de l'élite, jamais fait partie du « club », pas de substrat, pas de passé, pas d'antécédents familiaux qui comptent. Vous n'êtes rien, qu'un mec venu d'en bas, en passant, un bohémien, un tzigane, un gitan, pour faire bien, démocratique, ouvert, social, y en faut bien un de temps en temps, pour faire accroire, donner l'illusion mais c'est bidon, totalement bidon. À la moindre difficulté, on s'en rend bien compte. Au lieu d'être solidaire, de faire bloc, on vous rejette, on ne vous connaît plus, on vous renie, on vous nie, on vous conchie...Pas du même monde...un yéniche, quoi !

Ah mais pour qui je me prenais ? Un peu, au fond et toute révérence gardée, comme Pierre Bérégovoy, resté à jamais, pour tous ces gens, le Petit Chose, quoi qu'il fasse, quelque poste qu'il occupe, quels que soient ses grands mérites au service de la République...

Plus tard, bien trop tard, j'ai su la vérité, de la bouche même de Renaud Doulos *himself*, qui m'a appelé sur mon portable – j'étais à la campagne, dans le jardin aux fleurs, mon souvenir est très précis – pour me dire qu'il avait lui-même livré mon nom aux chiens, parce qu'il avait dû impérativement se

dédouaner vis-à-vis de *Cauchemara*, pour lequel, le petit saligaud, il travaillait parallèlement en rédigeant des articles publicitaires très bien payés. Il était en instance de divorce et avait besoin de pognon, le pauvre, le malheureux, je devais le comprendre, Julius, je t'en prie...

Ne pouvant dénoncer celui qui avait réellement organisé les fuites, le vrai « corbeau », un haut responsable de *Cauchemara*, adversaire féroce de sa patronne, avide de lui succéder, il fallait, question vitale pour lui, presque de vie ou de mort, qu'il balance quelqu'un à « Atomic Berthe ». Il fallait une personne extérieure à *Cauchemara*, quelqu'un de crédible, un gros poisson mais sans risque pour qui que ce soit.

Je fus l'heureux gagnant de cette tragique tombola, de cette sombre mascarade, de ce complot sinistre et veule. On m'avait vu avec le journaliste à plusieurs reprises, je savais plein de choses, j'étais de gauche, je n'avais aucun vrai pouvoir, aucune réelle capacité de nuisance, je ne faisais pas partie du « club », plein de gens n'aimaient pas mon indépendance d'esprit, ni surtout mon intégrité. Bref, je représentais le coupable idéal !

CHAPITRE QUATORZE

Il n'était pas fier au téléphone, ce sagouin de journaliste, ce traître, ce dénonciateur calomnieux, ce Doulos. Il avait été tourmenté longtemps disait-il, il regrettait de m'avoir fait du mal, il quémandait mon pardon, la voix tremblante. Tu parles, fumier ! Ce serait trop facile ! Je l'ai voué aux gémonies, lui ai dit que je ne connaissais pas le pardon, que seul Dieu pouvait pardonner mais que malheureusement il était mort. Je l'ai agoni de reproches et lui ai mis son sale pif dans son propre caca, journaliste d'opérette puis lui ai raccroché à la gueule, sans un mot, méprisant. Je ne lui ai plus jamais parlé. Cette trahison m'a rendu triste et taciturne, pendant longtemps, très longtemps...

Après avoir écrit un bouquin – mauvais le bouquin, pédant et littérairement pauvre – et continué ses petites affaires, Doulos s'est retrouvé à servir les socialistes...mais oui !...après l'élection de Fanfan la Tulipe à la présidence. Matignon, service de communication, rien que ça, avec, hélas, le succès que l'on sait, son patron Jean Markéro viré pour mollesse, indécision et incompétence, parce qu'il ne savait pas communiquer, mais alors pas du tout ! Bravo les artistes ! Depuis, ce Renaudot de pacotille bricole de ci, de là, faisant des piges plus ou moins honorables pour gagner sa croûte. Je ne sais pas s'il est toujours larbin de *Cauchemara*, mais je n'en serai pas étonné plus que ça...

Ce que je sais, en revanche, depuis nos déjeuners d'autrefois – j'ai toujours, malgré mon âge, une excellente mémoire – c'est que Doulos éprouve une passion pour le jazz, une grande passion. Il a souvent rédigé des critiques musicales dans son journal ou même dans d'autres, plus spécialisés. Je dois admettre que, dans ce domaine, il a un assez joli talent.

C'est donc avec ça que je l'ai appâté, avec la musique. Je veux fonder une revue de jazz, luxueuse, de haut standing, moi Nathan Person, riche rentier de retour d'Amérique et j'ai pensé à lui, admirateur de ses critiques brillantes et pertinentes, pour diriger la manœuvre et faire aboutir mon projet.

Il ne se fait pas prier, le Doulos, et accepte immédiatement mon invitation à déjeuner.

Restaurant avenue Rapp où il a ses habitudes, cuisine bistrotière de qualité, bons pinards. Le repas se déroule nickel. Il n'a pas des masses changé, le Renaud, toujours beau gosse, sapé moderne, toujours finaud, malin, sachant écouter et mettre en confiance. Il ne peut, lui, en aucun cas me reconnaître. J'ai réussi mon déguisement, je trouve. Tout à l'heure, avant d'arriver, je me suis

bien plu dans le miroir d'une vitrine. Perruque discrète poivre et sel, petites moustache et bouc comme on fait aujourd'hui, style Johnny, vous voyez, lentilles marron foncé, lunettes épaisses aux verres sombres, costard noir et chemise grise finement rayée, chapeau gris perle, des bagoues plein les doigts.

On parle de son métier, de son expérience à Matignon, de son bouquin, de sa vie d'aujourd'hui. Il est un peu « haut le pied » en ce moment d'où le grand intérêt pour ma proposition. Il admet que le côté pécuniaire de l'affaire ne lui est pas indifférent. On parle de politique, de musique, de jazz, bien sûr, on parle de prestidigitation, il adore ça, Houdini le génial fondateur et compagnie, sauf Dani Lary qu'il ne peut pas le blairer...il trouve qu'il ressemble à Timsit, le comique...qu'il n'a pas d'allure. Je m'en fous complètement. Il me fait, sur la table un petit tour de magie avec des pièces de monnaie, bravo, il aurait dû faire ça à Matignon, le prestidigitateur, et transformer son mentor en cador, c'aurait été plus utile à tout le monde ! ! On évoque aussi mes séjours aux states et je dois improviser du mieux possible. On parle, enfin, de notre projet, il a les yeux qui brillent...

On bouffe bien, le foie de veau épais, avec un dauphinois crémeux, est excellent, rosé à cœur, on boit bien, même si le malheureux n'aime que les vins de Bordeaux. Décidément ce mec a bien des lacunes !

Lorsqu'il s'éloigne, enfin, pour aller aux toilettes, je m'assure scrupuleusement que personne ne peut me voir et je sors ma petite fiole de *Trépassol*, qui vient de passer trois jours au frigo. Je verse délicatement ce qui reste de produit dans le verre de Saint-Estèphe de Renaud Doulos. Il faut bien le finir ce *Trépassol*, sinon il va se gâter, la date de péremption sera dépassée et ce serait bien dommage...

Poires au vin d'ailleurs excellentes, café, addition...

On se sépare après avoir décidé d'une date de rendez-vous.

Dans quelques heures, quelques jours peut-être, il cannera, cette enflure de journalistes, d'une superbe crise cardiaque, aussi violente que soudaine. Ah ! Les soucis professionnels pas simples à résoudre, l'échec de Matignon, les problèmes personnels difficiles à vivre, auront eu raison de ce cher Renaud, pauvre garçon, si jeune, avec un fils encore adolescent dont il avait la garde chaque week-end. Saloperie de vie, c'est les meilleurs qui partent les premiers, sanglots longs des violons de l'automne...

J'ai bien travaillé. Je suis content. J'ai éliminé un traître, sans foi ni loi, journaliste qui ne respectait aucune déontologie, qui bouffait à tous les râteliers, un chien qui a foutu en l'air, pour se sauver lui-même, l'honneur d'un homme...

le mien...Quelle veulerie ! Bien fait pour ta pomme, Renaud ! Crève salaud !

J'ai un regret : je n'ai pas pu lui dire qui j'étais, comme pour Meunier d'ailleurs. Ils ne sauront pas, l'un comme l'autre, que c'est moi qui les fait canner. Eh, les gars, c'est Julius qui vous assassine, c'est Pérignon qui vous crève, qui vous ôte la vie, qui vous balaie de ce monde. Les malheureux ignoreront la vengeance de Julius Pérignon. C'est vraiment dommage mais je n'ai pas pu faire autrement avec ce *Trépassol* et son fameux « effet retard ». Je n'ai pas eu le choix. Bah, ce n'est pas très grave. L'essentiel, après tout, c'est qu'ils soient morts de ma main !

CHAPITRE QUINZE

Berthe Ravageon, depuis qu'elle a été virée de *Cauchemara*, n'est plus aux affaires, malgré le retour au pouvoir des socialistes. Ils se méfient d'elle, les mecs de la rue de Solférino ayant bien vu dans quel état elle avait laissé son entreprise, avec une image gravement dégradée, de colossales pertes cumulées, des affaires pénales en cours, des rumeurs de tous ordres. On – qui est un con comme chacun sait – avait évoqué l'idée qu'elle puisse être ministre de l'industrie ou des finances de Fanfan la Tulipe, rien que ça ! J'imagine d'ici les résultats pour notre cher pays. Nous l'avons échappé belle !

La Cour des Comptes, toujours aussi lucidement courageuse, a profité du vidage d' « Atomic Berthe » pour lui tomber sur le râble, sévèrement, en sortant un rapport cinglant qui épingle la mauvaise gestion de *Cauchemara* et met en lumière un abyssal détournement de pognon – près de trois milliards d'euros ! - lors de l'acquisition d'une entreprise canadienne d'extraction d'uranium possédant des mines quasiment fantômes en Namibie, au Niger et en République Centrafricaine. Cette fabuleuse manipulation a permis à un paquet de pontes, Africains et Français – dont le couple Kannibal – de s'enrichir grave, à coup d'énormes rétro commissions. C'est, sans conteste, une des plus belles arnaques de l'histoire !

Comme de bien entendu, la Cour n'incrimine que les comptes depuis 2007. On se garde bien, chez mes bons amis de la rue Cambon, de parler des années qui précèdent, celles que j'avais contrôlées, jusqu'en 2006, là où il y avait des affaires aussi crapuleuses...mais où tout fut allègrement enterré !

Bon, après tout, c'est toujours mieux que rien et, comme dirait l'autre « vieux motard que jamais » !

Depuis, la pauvre ex madone du nucléaire, la malheureuse ex « Atomic Berthe », la tzarine déchue, la reine de Palmyre vaincue sur le char de triomphe, fait presque peine à voir, se battant bec et ongles pour se faire verser une confortable et illégale – quelle femme de fric ! – indemnité d'éviction, se défendant de façon navrante dans les journaux et sur les radios... « Je suis attaquée parce que je suis une femme...une femme qui a formidablement réussi...une femme dans la lumière...une femme devenue célèbre en Amérique, en Chine, au Japon et partout, oui partout dans le monde...on m'attaque donc *ad mulierem*...exclusivement *ad mulierem* ! D'où des haines terribles à mon endroit...mais je vous le dis, j'ai travaillé de la façon la plus parfaite...

toujours...sur tous les dossiers...d'une honnêteté absolue...d'une compétente exceptionnelle...d'une totale loyauté envers mes actionnaires, envers mes autorités de tutelle, envers les institutions politiques...toujours avec le souci d'une rigoureuse gestion... sincère...désintéressée...performante...dans la transparence la plus totale...la preuve, j'ai créé un comité de déontologie au sein de *Cauchemara* ! »

Quand on sait la violence avec laquelle cette virago a régné sur le secteur nucléaire pendant des années, quand on a vu, comme moi, à maintes reprises, ce tyranneau mentir avec un aplomb à couper le souffle, quand on sait son avidité pour le pouvoir, le pognon et la gloire, quand on sait que ceux qui créent des comités de déontologie sont, sans exception, les plus corrupteurs et les plus corrompus – c'est même à ça qu'on les reconnaît – on sait à quoi s'en tenir sur cette gerce, définitivement.

Et quand on voit aujourd'hui la gueule des comptes de *Cauchemara*, les prévisions 2015-2016 avec un chiffre d'affaire qui s'écroule, les pertes qui s'accumulent, l'effondrement de l'action à la bourse de Paris, l'agence de notation Standard et Poor's qui fait de la société un « emprunteur spéculatif », le besoin de recapitalisation estimé à peut-être 5 milliards d'euros, ça veut dire l'Etat qui va payer, c'est-à-dire le contribuable, vous et moi directement verser du pognon à *Cauchemara*...eh oui, je n'invente rien, vous pouvez vérifier, lire le *Capitalisme radieux* – là je vous demande beaucoup, je l'avoue – tout est bien exact, bien certain, tout parfaitement établi.

Quand on voit ça, on se dit que tous les responsables, Atomic Berthe et ses zélés collaborateurs, les membres du directoire et du conseil de surveillance, actuels et anciens, les patrons des tutelles à Bercy, les conseillers de ministres, les directeurs de cabinet et les ministres eux-mêmes...j'ai très précisément la liste...tous devraient être mis en examen, tous pour association de malfaiteurs ayant détourné l'argent public et tous devraient prendre minimum cinq ans de placard.

Je sais bien que je fantasme, que je me fais du mal, que la République a ses propres limites, que la démocratie a des dérives que l'on ne peut empêcher, que sinon, ce serait la dictature, qu'on n'a pas le choix.

Je sais tout ça.

Mais je sais aussi que ça suffit, les conneries, les saloperies, les turpitudes, les détournements de pognon, les bassesses, les trahisons...

Es genugt !

Je sais que les gens en ont marre de payer pour tous ses saligauds corrupteurs

et corrompus, que sinon, bientôt ça va tout péter et que mai soixante-huit, à côté de ce qui va se produire, c'était des momeries !

*

Quand et comment Berthe Ravageon est-elle devenue la maitresse de Benoit Bouillard, le joufflu poupin directeur des manipulations financières publiques, un des représentants de Bercy au conseil de surveillance de *Cauchemara* ?

Personne n'a pu me le dire et ça n'a, au fond, aucune espèce d'importance, même s'il est marrant d'essayer d'imaginer les débuts de la liaison amoureuse entre la grande blonde chevaline au sourire carnassier et le gros ravi bedonnant à la bille de clown. Qui a commencé à draguer l'autre ? Je me force à imaginer le premier rendez-vous, le premier effleurement des mains, le premier baiser avec la langue, le premier flattage de croupe, la première mise en bouche, la première levrette, la première « duc d'Aumale ». Pouah, je préfère penser à autre chose ! Ca me donne un peu envie de dégueuler mon *Van Houten*. Je n'ose imaginer la tronche de leur gamin, si le hasard et les préservatifs faisaient, sait-on jamais, mal leur boulot.

Bouillard fait partie de ces gens qui en ont rajouté lors de mon procès en sorcellerie, lors de ma disgrâce. Un peu Fouquier-Tinville pendant la Révolution, le talent en moins ! Le plus navrant, c'est qu'il n'avait pas de raison de le faire. Aucune raison. On se connaissait assez bien et on s'appréciait plutôt, chacun dans notre rôle même si on n'était, en fait, d'accord sur rien d'essentiel. Je me suis toujours un peu méfié de ce mec, trop gras pour être vraiment honnête, le trouvant trop mielleux, trop faussement obséquieux, trop faux-cul, trop imbu de lui-même, avec des raisonnements purement intellos, totalement imbitables, anormalement alambiqués. Polytechnique plus ENA, c'est un mélange détonnant à la con, je vous le dis ! C'est beau sur le papelard, il n'y a aucun doute, mais ça donne des résultats calamiteux. Ca doit leur faire des nœuds énormes et très serrés dans la tronche et il n'y a, hélas, aucune exception, je puis l'affirmer pour en avoir croisé, lors de mon long parcours, un bon pacson de ces espèces de monstres, hommes et femmes, tous des caricatures de technocrates méprisants, qui creusent le fossé avec les vrais gens. Tous des malfaisants qu'il faudrait impitoyablement éliminer, avant qu'ils ne ruinent, définitif, notre belle mais fragile République !

Bref, ce gros paterne de Bouillard s'est mal conduit avec moi et m'a éconduit de son bureau, de manière tout à fait malpolie et désobligeante, n'osant pas me regarder, un soir, à Bercy, sans même prendre cinq petites minutes de son

précieux temps pour m'écouter, alors que j'étais en difficulté, humilié, malheureux à crever.

J'ai eu honte pour lui, de son comportement de petit stalinien ! Il devait être déjà maqué avec « Atomic Berthe », je subodore, approuvant *illico* et sans réserve son atroce accusation, entraînant tout Bercy dans son sillage et en rajoutant à mort, tenant sur moi, m'avait-t-on rapporté, des propos totalement infondés. C'était vraiment dégueulasse, digne de la collaboration pétainiste, ou des procès de Moscou. Une belle trahison, quoi...une de plus !

Mes deux dénonciateurs, ces deux ordures sans foi ni loi – à l'exception des leurs – baisent toujours ensemble, toutes ces années après si j'en crois les « gazettes », vous savez bien, ces bonnes et braves gens toujours si bien informées.

Il faut dire qu'ils sont probablement liés par quelque pacte secret sur les affaires de *Cauchemara*, conclu autrefois et dont Bouillard le joufflu, plus que jamais aux affaires, lui – on en voit tous les jours, hélas, les catastrophiques résultats ! – est désormais le seul dépositaire et le garant. Peut-être aussi, soyons justes, s'aiment-ils, ces deux individus, même si aimer semble à l'évidence un bien grand mot pour ces deux-là, tellement égocentriques, tellement cyniques. Ils se sont peut-être tout simplement reconnus, faits de la même pâte, façonnés dans la même glaise, celle des intrigants !

Les amants de mes deux se donnent rendez-vous au bois de Boulogne, chaque samedi et chaque dimanche, vers huit heures. Mariés chacun de leur côté, ils sont censés faire leur footing, s'occuper de leur santé. S'agissant de Berthe aux petits pieds, on la voit mal avec un survêt et des Adidas aux nougats, bourge snobinarde comme elle est mais bon, après tout, chacun a le droit d'être ridicule. Quant au gros Bouillard, il courrait un peu, en vrai, il me l'avait dit, avant sa liaison pour essayer de perdre quelques kilos sur les vingt au moins qu'il a en trop ! Le spectacle devait être étonnant au bois de Boulogne, de cette espèce de pachyderme trotinant à trois à l'heure, soufflant comme un gros bœuf obèse et suant, probable, comme vache qui pisse.

J'ai suivi Bouillard la semaine dernière, samedi et dimanche et j'ai pu ainsi prendre consciencieusement mes repères. D'abord en bagnole, dès sa sortie du parking, puis à pied, toujours exactement le même horaire : arrivée au croisement de l'allée de la Reine Marguerite et de l'avenue de l'hippodrome, à huit heures pile.

Ce dimanche matin, j'ai fait exactement pareil. À huit plombs, le coupé sport Mercedes gris métallisé de l'ex madone du nucléaire est déjà là, garé

discrètement, un peu plus loin, sous les arbres.

La grande Berthe descend alors de son véhicule et, après s'être assurée qu'il n'y avait personne alentour, visage à moitié caché par un châle noir entourant la tête, rejoint le gros Bouillard qui l'attend en souriant benoîtement...et ils baisent *illico* dans le quatre-quatre Audi noir du joufflu, dont les vitres lourdement teintées, permettent des ébats que les éventuels passants ne peuvent pas voir, même s'ils pourraient, les pauvres, tout à fait les entendre. En effet, BB ressemble dans le déduit à une baleine en rut dans un magasin de porcelaine, gestes lents et lourds, ahanements de bûcheron du grand nord, borborygmes de plaisir animal, ce qui fait bouger la caisse dans tous les sens, comme si on était au Camel Trophée, cependant que sa blonde camarade paraît, à l'oreille en tous cas, passive, indolente et silencieuse sous les coups de boutoir déterminés de son imposant partenaire.

Leur petite affaire finie, vite fait, bien fait...l'ABC du baisage, en quelque sorte...le survêt bien ajusté, BCBG...AB et BB vont se balader au bois, main dans la main, en évoquant, guillerets, leurs exploits passés dont les deux fleurons du palmarès sont, sans conteste, la ruine de *Cauchemara* et l'effondrement, en son temps, de France Télécom, tous ces milliards d'argent public disparus, tout ce pognon subtilisé, envolé en fumée dans les mines fantômes d'uranium, en Finlande et ailleurs, manipulation magique des comptes, prestidigitation...t'as vu les belles provisions...pfutt, y en a plus ! Tu vas voir, Bercy va recapitaliser, je m'en occupe...avec la sueur des contribuables, ces connards dont une partie continue de voter à gauche. « Tu te rends compte, Benoit, on a quand même du bol que les gens soient si cons ! »... « Oh oui, je me rends bien compte, ma Berthe...et ce n'est pas fini, crois-moi...ce n'est pas fini ! ».

Bref, deux amants heureux, joyeux et complices, petits baisouilleurs mais grands magouilleurs, médiocres amoureux, mais bandits de grands chemins, Eloïse et Abélard de pacotille mais Bonny and Clyde en col blanc déjà presque légendaires...

Aujourd'hui, c'est le 2 novembre, le dimanche de la fête des morts.

Ca tombe vraiment bien !

Je n'ai pas quitté des yeux, depuis leur arrivée, les amants terribles, planqué derrière les arbres depuis tôt ce matin. Il fait un temps clair au bois de Boulogne, paisible, agréable. On se croirait plutôt en septembre sauf que les arbres, ocres et jaunes, ont déjà été dépouillés d'une bonne partie de leurs feuilles, qui jonchent, en tas uniformes, le bord des routes et les allées du sous-bois. Le paysage a pris ainsi une belle teinte rousse, un peu comme le sépia de certaines photos des

revues d'autrefois. C'est beau et ça me plait.

Je sors de ma planque, enfile des gants, visse lentement le silencieux sur le petit pistolet 7,35 qui n'attend que ça, bien au chaud à ma ceinture. Ça fait très longtemps qu'il n'a pas servi ce petit pétard, des dizaines d'années. Je l'ai trouvé dans le fond secret du tiroir d'un secrétaire de bois sombre, chez mon père, juste après sa mort, lorsque je faisais un peu l'inventaire de la maison. Le hasard. Il était là avec deux boîtes de balles et un silencieux, le tout entouré, bien serré, dans une grosse toile noire, bien épaisse. J'avais gardé le paquet, sans ne rien dire à personne, je l'avais caché au fond d'un meuble et j'ai pensé à lui, il y a quelques jours, fort à propos. Je cherchai le moyen de dessouder ensemble les deux diaboliques. Ce n'était pas évident et puis j'ai trouvé le moyen le plus simple : les flinguer à l'ancienne, manière artisanale.

Je me glisse vite fait dans le sous-bois et, par la gauche, contourne à grandes enjambées l'allée centrale sur plusieurs centaines de mètres, puis reviens sur ma droite pour me retrouver face aux deux marcheurs, qui, eux, n'avancent pas vite, ralentis par leur passionnante conversation. Ils sont bizarres vus de loin, une silhouette grande et élancée qui tient la main d'une espèce de gros tas qui marche. Laurel et Hardi ! Voilà la dernière image que je garderai de ces deux fumiers vivants.

On se rapproche le couple et moi. Ils ne font pas attention, tout à leur discussion, elle riant fort, grande bringue chevaline, lui causant sucré et pincé, sale con sardonique.

Je suis maintenant à quelques mètres, au beau milieu du chemin. Ils me voient approcher, ils me regardent, semblent me reconnaître, ce n'est pas si vieux quelque années en arrière. J'ai les mains dans les poches, serein, souriant. Pas eux.

— Pérignon, mais...mais...qu'est-ce que tu fais là ?

Le gros Benoit, lucide, semble d'un coup inquiet, les traits de son visage de bébé obèse se raidissent, il ne pige pas et, bien sûr, rationnel comme il est, le polytechnicien de mes burnes, il prend peur, brutalement, commence à trembler des pognes et sa peur gagne immédiatement la grande blondasse qui pige peu à peu le danger terrible de la situation.

Tout ça se passe en cinq ou six petites secondes. Je n'ai pas bougé d'un centimètre, planté sur le sentier, les mains dans les fouilles, le visage désormais dur, le regard alternativement sur l'un puis sur l'autre.

— Salut les amoureux. Je suis bien aise de vous voir ensemble.

Dans le même temps que je parle, je sors de ma poche le pétard que je tiens en

main droite et le pointe sur eux, calmement.

— Arrête, Julius...qu'est-ce qui se passe ?...Tu es fou...on ne t'a rien fait... arrête !

C'est elle qui cause, affolée, les deux mains tendues vers moi. Le gros se planque derrière sa belle, on dirait, mu par une sorte de réflexe pavlovien. Je ne suis pas étonné, c'est une grosse lavette, une grosse larve.

— Vous m'avez foutu ma vie en l'air, toi et lui, deux salauds que vous êtes... avec la complicité de Doulos, le traître...il est en train de crever, Doulos, votre ami...vous allez tous trois vous retrouver en enfer...c'est la fête des morts aujourd'hui...alors bonne fête, les amis !

Je lâche, impassible, sans vergogne, une balle sur la grande, dans le thorax, bien au milieu. Elle s'effondre sans un bruit et se répand sur le chemin, en vrac, la tronche en avant, le nez dans les feuilles mortes, les cheveux blonds éparpillés sur le sol. Le gros Benoit est terrorisé, visage éburnéen aux traits d'un coup figés, pas très longtemps, rassurez-vous. Grand seigneur, j'abrège ses souffrances par une balle dans le gras du bide, qui le plie en deux. Il jette un cri rauque du plus bel effet, un peu comme un porc à l'abattoir et vient, au ralenti, s'entasser, comme un énorme étron, sur le corps sans vie de sa camarade.

Pfutt...Pfutt...Je colle sans vergogne une bastos dans la tronche des amoureux...le coup de grâce...pas qu'il y ait le moindre doute sur leur mort...on ne sait jamais avec de pareilles empeignes !

Je rejoins ma bagnole en sifflotant. Je cambute vite fait les plaques minéralogiques, puis je rentre chez moi en déclamant ce petit poème tout en savourant un délicieux *Cohiba*, dont la fumée, légère, m'enveloppe de son arôme à la fois épicé et miellé.

Dans le Bois de Boulogne inondé de soleil
Arbres roux allées jaunes à mon âme pareils
Ai donné souriant passeport pour l'enfer
À deux salauds ignobles et je suis Lucifer
Fallait pas me trahir me trainer dans la boue
Pas de répit pour moi point de salut pour vous

*

Quelque jogger ou quelque promeneur solitaire trouvera d'ici quelques heures les corps de mes victimes. Il ne sera pas facile pour les flics de la criminelle de savoir ce qui s'est passé, l'arme des meurtres impossible a priori à identifier, pas de témoin oculaire, rien, le mobile pas évident à déterminer. Ils creuseront la vie

des deux amants, morts l'un sur l'autre, s'orienteront peut-être vers une vengeance mais de quel ordre ? Les magouilles financières ? La jalousie amoureuse ? Ils auront l'embarras du choix. Qu'ils se démerdent. Après tout, ils sont payés pour ça, les limiers du quai des Orfèvres !

Je pense, en tous cas, que je n'ai aucun souci à me faire. Je remettrai mon arme et ses accessoires, tout à l'heure, bien à l'abri dans un des coffres que je loue dans plusieurs banques, à côté des dossiers que j'ai constitués lors de mon passage rue Cambon et qui pourront, eux aussi, m'être utiles un jour. Je suis un homme prudent, très prudent. J'ai du biscuit de côté, un sacré biscuit...

La mission sacrée touche à sa fin.

Le « conducteur », ce document que je continue de suivre scrupuleusement, ne prévoit plus aucun crime individuel. Tout ce que j'avais envisagé, tout ce que j'avais imaginé, a été accompli, selon le scénario et le calendrier prévus. Il faut passer maintenant à l'acte final...au point d'orgue...au chef d'œuvre...à la cerise sur les gâteaux...

CHAPITRE SEIZE

Les organismes de contrôle financier ont créé il y a dix ans le CCC, un cabinet commun de coordination, des chiottes communes en quelque sorte, avec Inspection générale des finances, Cour des comptes et contrôle d'Etat. Ils vont fêter l'anniversaire d'ici quelque semaines, en grandes pompes, belles toilettes, dans les salons huppés de Bercy, avec discours lèche-cul des responsables, réponse démagogique du ministre, grand raout avec champagne millésimé, petits fours de chez *Potel et Chabot*, tout le bataclan payé par les gentils connards de contribuables, en présence de tous les membres en activité et même les retraités. Ils ont tous reçu une superbe invitation sur bristol parcheminé double épaisseur et écriture à l'or fin. Putain, il va y avoir du trèpe ! Du sacré beau linge !

Mais auparavant, pour mettre au point la luxueuse brochure commémorative sur papier glacé qui sera distribuée à cette occasion, le CCC doit se réunir, en présence de tous les anciens responsables des trois corps. Ca va faire une sacrée belle brochette de hauts fonctionnaires, une vingtaine peut-être, qui vont se réunir, jeudi 6 novembre 15 heures, rue Cambon, dans une salle d'audiences, au deuxième étage.

Mes petits talents en informatique m'ont permis fastoche de pirater les sites de ces trois honorables maisons et de disposer ainsi de tous les renseignements dont j'ai besoin. J'ai gardé, pas fou, une carte tricolore de ma période de conseiller-maire, ainsi qu'un badge d'entrée rue Cambon.

Tout se présente donc, comme dans la bonne ville de Beaune, sous de parfaits auspices.

*

Je suis fatigué par tous mes crimes, bien sûr. Ca peut se comprendre. Un gentil garçon comme moi, si sensible et si délicat, bienveillant, aimant son prochain, toujours à l'écoute de la misère du pauvre monde, ne peut pas assassiner à tour de bras depuis plus de deux mois, sans éprouver un peu de lassitude, sans me sentir un brin flapi. Mais c'est bientôt la quille, ça commence à sentir l'écurie. Alors il faut réussir la sortie, de façon brillante et spectaculaire, de telle manière à créer la légende, ma légende, la seule chose qui vaille encore pour moi.

Je prépare cet événement avec minutie, tout bien programmer en détail, tout efficacement penser afin d'assurer la réussite à coup sûr.

J'ai ressorti de mon placard à malices une boîte de *Funestine*, piquée comme

le reste à ma camarade de baise, la grande Jacqueline, celle des services secrets, vous savez bien, je vous en ai déjà parlé. Ce produit se présente comme une pâte épaisse, blanche, un peu style pâte à modeler des écoliers. Il est étonnant : lorsqu'on ouvre la boîte, la *Funestine* se transforme, au contact de l'air, petit à petit, en un gaz incolore et inodore qui devient mortel pour celui qui l'a respiré pendant au moins une ou deux heures. Jacqueline était formelle sur le côté mortel de la *Funestine*, mais était restée assez floue sur la durée minimale d'ingestion.

Vous voyez le topo. Il me faudra enfermer dans la salle d'audiences tous les pontes qui seront présents à la réunion du CCC et faire agir la *Funestine* jusqu'à l'extinction des feux, si je puis dire, plus exactement jusqu'à ce que mort s'en suive, pour tout le monde. Pas si simple. Il faut trouver le moyen de placer incognito la boîte magique dans un endroit utile, puis de l'ouvrir, tout en maintenant la salle fermée. Je m'y emploie avec calme et concentration.

Une fois encore, Dieu, ou celui qui en joue si mal le rôle depuis le début, devra se démerder pour reconnaître les siens. Je ne vais pas faire dans le détail. Tous ceux qui seront là seront bons pour l'au-delà, jeunes, enfin presque, vieux, voire très vieux, en activité ou à la retraite, ce qui est à peu près la même chose pour beaucoup d'entre eux, soi-disant innocents ou présumés coupables, gentils naïfs ou méchants salauds, propres sur eux ou sales comme des poux, hommes, femmes ou autres...

Je vais organiser la Saint Valentin des corps de contrôle, la Saint Barthélémy des inutiles.

Essayons de voir un peu clair dans tout cela, dans ma motivation. Ceux qui seront à la réunion représentent, peu ou prou, tout ce que je déteste dans la haute fonction publique, des postes qui ne servent à rien, ou pas grand-chose, dès lors qu'ils sont détenus par des gros nuls, sans courage et sans ressort, postes essentiellement bons à caser des tocards plus ou moins sur le retour, fort bien rémunérés, beaucoup trop pour l'utilité, sans aucune responsabilités, sans aucune valeur ajoutée, mais qui coûtent cher à la collectivité...

L'archétype de ces institutions, devenues hélas sans aucun intérêt, est le contrôle général économique et financier, l'ancien contrôle d'Etat. Vous vous en foutez comme de votre première chemise de ce machin à la con et vous avez bien raison. Mais je dois expliquer un peu quand même. Ce bouquin va être lu, ça se pourrait, par d'anciens collègues, ceux qui sont encore en vie et ils vont essayer de se reconnaître, c'est couru d'avance, ne pourront pas s'empêcher « Dites, j'y étais à l'époque...je suis dans le livre de Pérignon...»...

tous des petits Narcisse, rassurés que je parle d'eux, même en mal, en très mal, tous des malades de l'ego, pauvres petits humains à la gomme.

Naguère, les contrôleurs d'Etat avaient comme boulot d'éviter les dérives dans les entreprises ou établissements publics au sein desquels ils étaient les représentants du ministre des finances, des sortes d'ambassadeurs de Rivoli installés dans les murs et qui procédaient, avec des pouvoirs de blocage, à des contrôles multiples et variés, des plans stratégiques, des décisions économiques et financières, des marchés publics ou privés, des rémunérations des dirigeants, des recrutements des cadres supérieurs. C'était simple et dans l'ensemble plutôt efficace. J'avais plein de copains dans ce turbin, des gens plutôt pas mal, un ou deux même très bien...

Au fil des années, le corps a surtout servi à caser des hauts fonctionnaires de Rivoli arrivant en fin de carrière, même s'ils étaient amortis complet, puis des hauts fonctionnaires issus des ministères intégrés aux Finances, comme l'industrie ou l'artisanat, même sans aucune compétence pour le poste puis, ce fut le pompon, de hauts fonctionnaires issus d'autres ministères, au nom de l'ouverture. N'importe quoi, de la pure démagogie !

Et ce fut le début de la fin. On recruta à peu près n'importe qui, n'importe comment, le fils d'un ancien maire de Paris, par exemple et d'autres fleurs de nave du même tonneau, pour des raisons n'ayant qu'un très lointain rapport avec les compétences financières et économiques.

Bien sûr, en parallèle, les organismes, lucides et pertinents, contestèrent les pouvoirs des contrôleurs, ces derniers de moins en moins soutenus par les Finances. On assista alors à une vertigineuse décadence, transformant les contrôleurs en spectateurs muets et sourds, d'autant plus appréciés à Bercy et ailleurs s'ils ne soulevaient aucun problèmes, ne faisaient pas de vagues, ne contrôlaient rien, à quelques bricoles près, dormaient tranquilles en fermant leur gueule et en touchant leur jolie paie.

De la décadence à l'agonie, il n'y a pas loin et le pas fut franchi lors de la transformation, il y a quelques années, en contrôle général économique et financier, producteur de méthodes soi-disant modernes, d'audits, d'évaluations, de mesures de performance, d'appréciation des risques, de théories de mangement, bref, de tas de bidules et de trucs fumeux produits par de faux intellectuels en mal de reconnaissance, de vrais minables, fallait voir les tronches, aboutissant à la mort définitive des contrôles à l'ancienne, les seuls qui vaillent, bien entendu.

Entreprises et établissements publics sont désormais libres d'exercer leur

gestion comme bon leur semble. Il suffit de voir, par exemple, l'explosion des rémunérations de leurs dirigeants depuis dix ans, pour mesurer l'incroyable et coupable dérive de tous ces secteurs. On comprend mieux les augmentations scandaleuses et sans fin des tarifs pratiqués par la SNCF, la RATP, EDF, GDF ou la Poste, la gabegie dans la gestion de *Cauchemara*, de France Télévision – dix millions de déficit, malgré la redevance et la pub ! – de l'AFPA...et de bien d'autres...

Et, comme disait Coluche, c'est nous qui paie !

Pour gérer cette lourde et coûteuse usine à gaz, il a fallu, *natürlich*, designer des équipes de médiocres falots, coordonnées par le plus fade et le plus soumis d'entre eux. La foire aux cancre, en quelque sorte. Il suffit de voir le nom des heureux gagnants qui se succèdent depuis une dizaine d'années ! Rien que des tocards, je les connais tous ! Navrant, désespérément navrant !

C'est du kif à la tête de l'Inspection Générales des finances, où mollassons, nullos et compagnie occupent les belles places, nickel, des gens sans valeur dont le seul objectif est de faire régner silence et calme dans les rangs. Ah les beaux serviteurs de l'Etat ! Ah les bons républicains !

Ils sont bien les dignes cousins germains des magistrats de la Cour des Comptes, même sparadrap sur les yeux et les oreilles, même prudence coupable, même inutilité, même impéritie, globalement même rôle pernicieux, néfaste.

Ca vous éclaire la comprenette, j'espère, sur mon projet ! Il y aura jeudi, autour de la table, une super belle brochette de malfaisants de bas étage, bouffant à tous les râteliers, sans foi ni loi, sans rien dans le bide, rien dans le futsal. De sombres nullités qui couvrent les pires saloperies, à *Cauchemara* et ailleurs, au nom de la République qu'ils sont payés pour servir, alors qu'ils protègent ceux qui la pillent ! Elle est pas belle la vie ?

Je vous parie un repas chez madame Ernestine – avec gibier, Condrieu et Côte Rôtie, s'il vous plait – qu'aucun d'entre eux n'a bougé une oreille, au temps de mon procès en sorcellerie, aucun n'a pris ma défense, même du bout des lèvres, même avec des pincettes, sinon il aurait été viré, le dangereux anarchiste, séance tenante et radié du « club » à tout jamais. Aucun n'a pris ce risque, ne serait-ce qu'en levant discrètement le petit doigt pour s'indigner un petit peu, dire que ça n'était pas bien. Aucun !

Alors, pas de pitié pour ces fumiers, pas de clémence, pas de quartiers, pas de prisonniers, pas de survivants. Ils chassent en meute, ces messieurs-dames, habituellement. Cette fois, la proie solitaire, seule, va massacrer la meute. Le petit bohémien, comme Jack Beauregard dans *Mon nom est Personne*, va

décimer la Horde Sauvage !

Je vais en repérage rue Cambon. Pas de problème à l'accueil où je passe avec mon badge, toujours actif. Je me suis tout de même collé une belle moustache grise à la Brassens, chaussé le tarin de lunettes foncées et mis un feutre noir sur la tronche, bien me gaffer des caméras de surveillance. Je me dirige vers le deuxième étage, personne dans les couloirs, salle d'audience ouverte. Je repère vite fait la disposition des lieux et imagine comment je vais opérer jeudi. Puis je vais passer deux heures à la bibliothèque pour donner, éventuel, le change mais je m'emmerde deux plombs pour rien, en faisant semblant de lire des bouquins qui me tombent des pognes, personne ne me reconnaît ! La Cour est un lieu quasiment magique, tellement feutré, tellement ouaté, qu'on le dirait irréel. Il faut le voir pour le croire.

*

Les journaux du matin évoquent le double assassinat du bois de Boulogne. Un jogger a découvert les deux corps criblés de balles, l'un sur l'autre, peu de temps après leur mort. Brigade criminelle, police scientifique et tout le Saint-Frusquin, allez-y jeunes gens, cherchez, creusez-vous la cervelle. Il n'y a pas de mobile apparent, pas de traces d'aucune sorte, pas de témoins, des bastos impossibles à relier à une arme identifiable.

Vous pouvez toujours courir, bande de nases. Julius peut dormir comme un loir, sur ses deux oreilles. Il va y avoir, en revanche, du sprounz dans les familles des deux macchabées, mari et femme mis au supplice en découvrant l'atroce adultère. Amusez-vous bien, messieurs-dames !

La salopette gris bleu de la société *Sécuritum*, dont le blase est écrit en jaune vif sur la poitrine, me va, si je puis dire, comme un gant. La casquette de même couleur aussi. Ça fait des années que j'ai piqué ces habits qui traînaient dans une salle de réunion et que j'avais planqués, machinalement, dans mon cartable.

La société *Sécuritum* travaille toujours pour la Cour des comptes qui a depuis longtemps, elle, modèle de l'institution publique, symbole de l'Etat, privatisé sa sécurité, surveillance de jour et rondes de nuit. J'ai vu deux individus avec l'uniforme, l'autre jour vers la machine à café.

Je rentre sans problème dans l'immeuble de la rue Cambon, mon badge fonctionne nickel, comme avant-hier et mon uniforme est un sésame efficace à l'accueil.

Je me dirige illico vers la salle d'audience du deuxième étage. Il est 14h30 et les premiers participants à la réunion ne vont pas tarder. Je dois faire vite. Je

rentre dans la grande pièce, sort la boîte de *Funestine* et vais la poser sur une imposante mais jolie crédence, invisible derrière une pile de dossiers. J'ouvre le couvercle. Je sors et vais me poster derrière un pilier pour surveiller les entrées, juste au moment où un appariteur se pointe pour faire entrer les arrivants. Je les reconnais tous, en particulier mes collègues, les conseillers-maitres Abel Lemanche, Dany Hourriel, Jacquotte Fauderche, Géraldine Louravi, Ange Trouducci...les inspecteurs généraux des finances Barnabé Chémamy, Berthe Allais, Stanislas Gropède, Julie Sagouin, Aline Gradoube...les contrôleurs généraux Charles Lanny, Marcelle Caudèle, Vincent Copeau, Blaise Crevard, Juliette Salicon... les présidents de chambres Gildas Watteau, Yvette Mangetout, Achille des Ornières, hommes et femmes réunis. Ils entrent en parlant, souriants, décontractés, heureux, l'air dégagé. Ils font semblant d'être fiers de ce qu'ils font, de ce qu'ils sont, aucun n'est dupe pourtant mais personne n'en parle jamais. Ah la belle assemblée !

J'attends que l'appariteur en tenue sorte, ferme la lourde et rejoigne son bureau, mission accomplie, pour buller tout l'après-midi. Je patiente quelques minutes, des retardataires peuvent encore arriver, on ne sait jamais. J'ai bien fait puisque la contrôleuse générale Annie Chauduron, la belle Nini, arrive en courant, essoufflée, en retard, comme d'habitude pour le boulot...mais jamais en retard, celle-là, pour une partie de baise, croyez-moi !

Je sors de ma poche un petit écriteau blanc en épais carton où figure en grosses lettres noires la double formule «Merci de ne pas déranger. *No disturb, please*». Avec du scotch double face, je le fixe bien au milieu de la belle porte ouvragée et me barre, tranquillement, sans vergogne. Je sais que personne ne viendra emmerder les participants à la réunion. Personne n'osera. C'est simple et efficace, dans cette maison où le moindre désir des magistrats se transforme *ipso facto* en un ordre radical qui doit être respecté à tout prix.

Je vais aux toilettes de l'étage, enlève la salopette et la gapette *Sécuritum* que je range dans ma sacoche, remplace mes lentilles noires par des lentilles bleues ciel, enlève la barbiche, me colle une perruque poivre et sel et quitte, quiet, la Cour des Comptes. La rue Cambon est animée, pleine de touristes le nez au vent et de parisiens affairés. Le soleil est magnifique. Je n'ai jamais vu un 15 novembre comme ça, le réchauffement climatique, peut-être, en tous cas, il est le bienvenu en cette occurrence.

Les vieux et vieilles canailles du deuxième étage vont tous s'endormir en même temps pour le sommeil du juste, d'ici une heure ou deux, sans bruit, sans ostentation, seuls. Ils iront tous ensemble en enfer où ils pourront, à l'aise, au

milieu des brasiers rouges d'où sortent des flammes tordues, expier à jamais toutes leurs fautes et leur coupable veulerie en s'infligeant de terribles et éternelles souffrances... « Apportez-moi ma hère avec ma discipline... » pourront-ils alors demander, pitoyables et pathétiques tartuffes !

Les appariteurs commenceront à se faire du souci en fin d'après-midi, iront aux nouvelles, mettront l'oreille à la porte de la salle et n'entendront que silence. Alors, ils entrebâilleront l'hui avec précaution et découvriront, horrifiés, le spectacle étonnant de ces grands personnages à jamais endormis, ensuqués, la gueule ouverte, les yeux dans le vague, le nez écrasé sur les pupitres.

On retrouvera la boîte vide de *Funestine*, nue, sans indications, sans empreintes, on cherchera, on enquêtera, on investiguera, on interrogera, on analysera, on visionnera les bandes magnétiques des caméras de surveillance de l'entrée. On se perdra, comme toujours, en conjectures, flics de base et grands pontes de la poulaille parisienne, commissaire du quartier et chefs de brigades du 36. On ouvrira une instruction, on déposera plainte contre X ...

Mais X s'en foutra totalement, parti se détendre dans sa maison de campagne, en compagnie des faisans chatoyants qui criaillent dans les sous-bois, des perdrix rouges apeurées qui s'enfuient au moindre bruit et des brochets zébrés aux dents de requins qui se précipitent sur les vifs argentés aux nageoires rouges.

On s'interrogera dans les rédactions sur cet effroyable assassinat collectif. Les endormis définitifs constituaient-ils une secte qui a décidé, comme naguère le Temple du soleil, de son propre suicide ? Des fondamentalistes religieux, probablement salafistes, ont-ils voulu saper un des piliers de l'Etat ? Des ennemis intérieurs de la République veulent-ils terroriser les démocrates ? A-t-on à faire à des vengeurs masqués ? Est-ce le diable en personne qui a frappé ?

Allez savoir, ma brave dame, nous vivons une si terrible époque !

Dans ma tête sereine, une petite musique et des vers de mirliton...

Les corps de contrôleurs décimés à leur tête
Quel horrible gâchis pour l'Etat tout entier
Des épées des héros tous installés au faîte
De notre République dont ils étaient mortier
On fera ce discours lors de la mise en terre
On osera bien dire toutes ces conneries
Mais moi je serai là petit diable de pierre
Surveillant de tout près chaque cérémonie
Pour créer des fous rires et de beaux incidents

Osant mettre partout pagaille et ridicule
Descendant au tombeau le mort en se moquant
Honte à vous contrôleurs vive la bite à Dudule

CHAPITRE DIX-SEPT

Bien tranquille dans ma petite maison de Sologne, mission accomplie, je me mets à l'écriture, que j'ai un peu délaissée depuis un certain temps. En général, l'action et la rédaction ne font pas bon ménage lorsque l'on veut les mener dans le même temps. Il convient de comprendre qu'il y a un temps pour tout et qu'il ne faut rien attendre de bon d'un tel mélange des genres. J'ai agi. Maintenant je peux écrire.

En me remettant à ma table de travail, devant mon ordinateur, il me revient que cette activité d'écriture, à la réflexion, ne m'a pas apporté beaucoup de satisfactions jusqu'à aujourd'hui, ce n'est rien de le dire. J'ai du plaisir à écrire, même si c'est difficile l'écriture, un plaisir un peu masochiste, il faut bien l'avouer.

J'ai commis depuis une vingtaine d'années pas mal de manuscrits, au total une quinzaine. Je les ai tous, une fois re, re, relus, réécrits, peaufinés, passés comme Flaubert « au gueuloir », envoyés par la Poste à des éditeurs parisiens ou provinciaux. Ils n'ont jamais, mes manuscrits, retenu l'attention d'un seul de ces éditeurs. J'ai reçu, lorsque l'on a bien voulu prendre la peine de me répondre, des lettres de refus stéréotypées m'informant que mon bouquin ne correspondait malheureusement pas à la ligne éditoriale de la maison, mais qu'il ne manquerait sûrement pas d'intéresser d'autres éditeurs. Généralement on me souhaitait bon courage, avec une politesse louable et, semble-t-il, un peu indifférente. Après avoir lu, sans surprise, ces missives dont seule l'en-tête différait les unes des autres, je les ai classées avec toutes celles du même type, qui commençaient à sérieusement épaissir le gros dossier cartonné dans lequel elles sont conservées.

Un matin du printemps dernier, venant de recevoir une enveloppe à en-tête des éditions Parisiennes *Tranquilou*, alors que je ne m'attendais à rien de nouveau, je suis tombé sur le derrière. En effet, non seulement on refusait d'éditer mon manuscrit – c'était devenu une tradition à laquelle je m'étais peu ou prou habitué – mais, en plus, on se permettait de le critiquer avec une méchanceté et une morgue auxquelles j'étais nullement préparé. Que mon manuscrit n'intéressât pas, soit ! Mais qu'il déchainât, sous la signature d'une certaine Caroline Albert, un torrent d'injures écrit à la main, j'en fus tourneboulé. « Nous avons lu votre manuscrit, qui n'a malheureusement pas retenu notre attention. Une écriture bien trop orale qui rend l'ensemble assez grossier et inesthétique à cause de vos innombrables points de suspension. Sous couvert de parler d'écriture, de

littérature, vous vous permettez des libertés qui desservent irrémédiablement votre prose... ». Tout en lisant ce poulet, j'ai pensé immédiatement « Je suis désolé de vous contredire, madame, mais mon manuscrit a visiblement retenu votre attention ! En mal, certes, mais vous l'avez lu et il a entraîné une réaction, ce qui était déjà beaucoup...et totalement nouveau pour moi. »

Alors j'ai pris la plume pour répondre à cette Caroline Albert et, furieux, outragé, j'ai tourné du mieux possible une lettre manuscrite caustique, ironique et cruelle. Je n'eus, bien sûr, aucune réponse – les gens des comités de lecture sont rarement courageux – et on en resta là.

Je me rends compte aujourd'hui que j'ai alors agi sottement. Par ma fougue à répondre sur le même ton que l'on m'avait écrit, j'ai bêtement laissé passer une occasion de créer un échange utile avec une collaboratrice d'une maison d'édition. Ce genre d'occasion est rare et je l'ai gâchée. Je vais donc prendre contact avec Caroline Albert qui, certes, avait insulté mon manuscrit mais y avait porté intérêt en consacrant un peu de son temps à en faire la critique. Je verrai à qui j'ai à faire et aviserai en conséquence. Peut-être alors que cette dame viendra compléter la longue liste de mes victimes. Nous verrons bien.

J'appelle donc madame Albert chez les éditions *Tranquillou*. Après un peu d'hésitation au bout du fil et une lourde insistance de ma part, on me passe l'intéressée.

— Bonjour madame Albert. Je suis Charles Brimont, avocat d'affaires. Vous ne me connaissez pas mais j'ai entendu beaucoup de bien de vous. Je suis sur le point de créer une nouvelle maison d'édition et j'aimerais vous avoir à mes côtés pour la diriger.

— Bonjour maître, pardon, mais je suis surprise et je ne sais quoi vous dire... répond une jolie voix un peu troublée.

— C'est naturel, madame. Je veux créer une entreprise ambitieuse sur le plan artistique mais qui réussisse. Mon objectif est une littérature de qualité mais populaire...

— Je pense, monsieur Brimont, que c'est l'objectif de la plupart des éditeurs, vous savez.

— Bien sûr, madame, mais moi je suis prêt à mettre beaucoup de moyens, énormément de moyens et de vous donner les pleins pouvoirs pour le choix des œuvres à éditer. Vous serez la directrice. Je suis un homme d'affaires et n'interviendrait aucunement dans le domaine artistique. J'ai besoin de vous, vous le comprenez et votre prix sera le mien.

— Votre discours m'impressionne, maître, mais on ne se connaît pas et je ne

sais pas...

— Connaissons-nous mieux, si vous voulez bien. Je vous invite à déjeuner. Quand êtes-vous libre ? Demain ? Après demain ? Dites-moi.

— Demain, je suis d'accord.

— 13 heures au restaurant Taillevent, rue Laménais ? Cela vous convient-il ?

— C'est parfait, maître. J'y serai avec plaisir. À demain.

— À demain madame Albert.

Un déjeuner au Taillevent est toujours un grand moment lorsque, comme moi, on aime la gastronomie. L'endroit, en outre, est très beau, luxueux sans ostentation. L'accueil est chaleureux et la cuisine de très haut niveau, à la fois sophistiquée et pleine de belles saveurs, avec des cuissons parfaites et des sauces arachnéennes.

J'arrive un peu avant 13 heures et m'assieds à la table qui m'a été réservée, juste derrière les deux grandes oies en statuettes qui trônent sur une desserte, au milieu de la salle. Comme toujours, le restaurant est quasiment plein et animé. Nous sommes dans une grande maison mais l'atmosphère n'est en rien compassée. Aux tables, on cause, on déguste, on boit, on apprécie, on rit.

Quelques minutes après 13 heures – un léger retard est un signe de politesse des dames – approche de ma table, derrière le maître d'hôtel, une belle femme brune d'une « quarante-cinquaine » d'années, si je puis dire, souriante et, quoique plutôt décontractée, fort élégamment vêtue de mauve. On se présente et on se met à papoter, du temps qu'il fait sur Paris, de l'actualité littéraire, de la situation du secteur de l'édition. Je commande du champagne en guise d'apéritif, que l'on sert ici accompagné de moelleuses gougères tièdes. Je regarde Caroline Albert pendant qu'elle boit son Pommery à petites gorgées. Elle est jolie, avec un visage clair, bien découpé et de beaux yeux marron foncé légèrement irisés de jaune ocre. Elle boit bien et apprécie les gougères. Parfait. Je mets la main dans la poche de ma veste et vérifie que la fiole de *Trépassol* ne se renverse pas, tout en souriant, le regard dans celui de mon invitée. Elle est bien en chair, la miss Albert, son corsage souffrant un peu sous la poussée d'une magnifique paire de seins. J'adore les seins des femmes, du moins lorsqu'ils sont beaux et là je suis gâté. Elle voit bien que je contemple son décolleté mais ne s'en offusque pas ; il me semble même, au contraire, qu'elle en est ravie et un peu troublée.

Lorsque le foie gras arrive, je lance la conversation sur mon projet. La dame mange avec application, me regarde et écoute, très attentivement. Je prends mon temps, partagé entre ce que j'ai à dire et la dégustation d'un foie gras du Gers superbement onctueux. Nous continuons notre repas avec une nouvelle bouteille

de champagne.

Avec le turbot au caviar, modèle d'équilibre entre des saveurs complexes, madame Albert commence à me poser des questions sur le projet, le calendrier, les actionnaires, les collaborateurs à recruter. Elle paraît de plus en plus convaincue par mon entreprise et l'enthousiasme avec lequel je lui en parle.

Avec le millefeuille praliné, craquant et moelleux en même temps, Caroline est encore plus enthousiaste que moi, d'autant que le chiffre de son salaire, que j'ai écrit sur une carte au nom du cabinet Brimont et que lui fait passer, au milieu des verres, la fait pâmer d'aise. Bien, la voilà à ma pogne, si je puis m'exprimer ainsi, s'agissant de quelqu'un à qui, pour le moment, je n'ai fait que parler.

Après le café et les petits fours, nous sommes comme deux complices, estomacs satisfaits et projet commun en tête. Je fais appeler un taxi et lui propose de la conduire où elle souhaite. Elle me dit qu'elle préfère rentrer chez elle, dans le 12^{ème} arrondissement, compte tenu du beau repas et de tout le champagne, qui interdisent de travailler cet après-midi. À la bonne heure.

Le taximan conduit avec douceur. Caroline, à mon côté, n'est pas loin de s'assoupir, les yeux mi-clos, un petit sourire aux lèvres. Elle pose sa main sur mon bras, me regarde et dit « j'aime votre parfum ». Je mets mes yeux dans les siens et ne répond pas.

Nous arrivons devant son immeuble, le chauffeur ralentit et commence à se garer sur le côté. Je me tourne et m'apprête à saluer Caroline, mais avant même que le taxi ne s'arrête, elle me dit « vous venez boire un dernier verre ? ». Je lui réponds « volontiers », paie le taxi, fais rapidement le tour pour lui ouvrir la portière et la suit. Un petit hall clair au carrelage noir et blanc conduit à l'ascenseur. Nous entrons dans la cabine vide qui nous conduit au septième étage. À peine la porte refermée, Caroline s'approche de moi, met ses mains autour de mon visage et pose ses lèvres sur les miennes. Je suis un peu surpris mais réagit vite, et nos deux langues s'entremêlent avec hardiesse. C'est chaud. C'est bon. Nos bouches ne se quittent guère lorsque nous sortons sur le palier, puis entrons dans l'appartement, puis dans la chambre où nous nous déshabillons mutuellement, puis sur le lit où nos deux corps incandescents s'abouchent avec bonheur, comme s'ils s'étaient toujours connus. Nous faisons l'amour longtemps, alternant des moments de douceur avec des séquences effrénées. Toute la gamme des classiques est ainsi passée en revue, duc d'Aumale, missionnaire, levrette. J'ajoute quelques-unes de mes spécialités dont certaines, comme les délices de Capoue, paraissent inconnues de ma partenaire et la ravissent comme en témoignent ses petits gloussements d'extase qui contribuent

à encore plus m'exciter. Caroline, de son côté, n'est pas en reste de savoir-faire et me fait découvrir une ou deux choses auxquelles je ne m'attendais pas vraiment. J'en suis fort satisfait et le fait savoir par quelques grognements à ma camarade qui se fait un plaisir de prolonger l'exercice jusqu'à ce que je demande grâce.

Bref, nous venons de participer, Caroline Albert et moi, à une magnifique partie de baise, au cours de laquelle nous avons pris un grand plaisir. Nos hormones se plaisent beaucoup. C'est tout.

En me rhabillant, assis sur le lit, je m'aperçois que je n'ai pas pensé une seule seconde au *Trépassol* et je m'en fais un peu le reproche. Mais Caroline doit-elle être intégrée à la liste des gens qui m'ont fait du mal ? Je n'en suis pas sûr du tout. Et là, depuis plus d'une heure, c'est du bien qu'elle m'a fait. Il me semble tout de même, que comme pour Gina, je suis tout à fait hésitant à conclure lorsqu'il s'agit du sexe faible. Caroline remarque le sérieux de mon visage.

— Vous avez l'air soucieux, Charles ?

— Je suis souvent comme ça, après l'amour, Caroline. Avec vous, j'ai beaucoup aimé, énormément aimé, alors ça me rend grave.

— Moi aussi j'ai beaucoup aimé Charles, mais moi ça me rend plutôt gaie et heureuse.

— Comme quoi, ma chère, on peut être très différents les uns des autres. C'est la vie.

Caroline me regarde en faisant la moue, déçue par ma réflexion ordinaire.

Je me lève, une fois habillé. Elle est encore allongée dans le lit. Je m'approche et lui dépose un baiser sur la joue.

— À bientôt Caroline. Je vous tiens au courant de l'évolution du projet.

— Au revoir Charles. Vous savez, je crois bien que je vous aime.

Caroline Albert me fixe. Je détourne les yeux et, sans rien répondre, je quitte prestement l'appartement.

CHAPITRE DIX-HUIT

Je suis revenu en Sologne dès l'épisode Caroline Albert terminé. Elle m'a fait peur, miss *Tranquilou*, avec son air énamouré et cet aveu de la dernière seconde. Du coup, j'en ai oublié d'utiliser le *Trépassol* resté inutilement, toute la journée, dans la poche de ma veste. On verra plus tard avec cette donzelle. On verra.

En attendant, je me refais la cerise, peinarde, tout à la jouissance d'avoir enfin accompli mon œuvre, d'avoir si vite bouclé la boucle, fier et comblé. Je savoure la vie. Je vais enfin pouvoir m'installer un peu dans cette douce quiétude campagnarde. Enfin !

Mon dieu, comme je suis resté pur et naïf ! Innocent comme l'agneau qui vient de naître, pour reprendre un bien commode cliché. Je m'en étonne moi-même.

Et bien non, le nirvana n'a pas duré bien longtemps.

C'était, en effet, sans compter sur ce vieux policier, que l'on disait malade, que je croyais plus ou moins au rencard, cette ancienne épée de la maison Poulaga devenu inspecteur général. Big Louis Rabouret, Louis le Preux, Louis le légendaire. Je l'avais croisé lors d'une soirée à Tripoli, à l'ambassade de France, il y a sept ou huit ans. Il était alors ministre ou presque, secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'intérieur, chargé de lutter contre les terroristes, quelque chose comme ça. Il était coincé en Lybie avec Duranton, un conseiller de son cabinet, un mec brun et ténébreux qui écrivait des polars à succès. On avait passé une sacrée soirée, très drôle et fort bien arrosée.

Marius Meunier m'en a parlé de Rabouret lors de notre déjeuner du mois d'octobre, avec des trémolos dans la voix. Il l'aimait beaucoup, le vieux père Rabouret et il avait pour lui une grande admiration, belle intelligence, patience, professionnalisme, courage. Après le décès d'Albert Duranton, mort, comme je l'ai écrit plus avant, en même temps que sa compagne indienne, Lisdinia Moucoul, dans l'explosion de leur voiture, en plein Paris, il y a quelques mois, Big Louis a passé de bien sales moments. Albert et Lisdinia étaient devenus, au fil des années, les enfants qu'il n'avait pas eus. Il a donc vécu un horrible drame, dont généralement on ne se remet pas.

Le ministre en personne l'a fait promouvoir Inspecteur général, puis, six mois après, il a pris sa retraite, Big Louis. Pour lutter contre une grosse déprime et la presque solitude, il s'est fait nommer conseiller auprès du directeur de la police nationale. La mort brutale de Meunier n'a pas dû arranger ses bidons à ce pauvre

homme.

*

Nous sommes pile deux semaines après mon chef d'œuvre de la rue Cambon – nous sommes le jeudi 20 novembre 2014, jour du beaujolais nouveau que j'ai d'ailleurs passé seul pour la première fois de ma vie – chef d'œuvre que je finis de relater avec soin sur mon ordinateur, mettant la dernière main à mon bouquin qui conte mes exploits, base littéraire de ma future légende.

J'écris, en effet, chaque jour, pour bien avoir tout présent en tête, tous les détails mais aussi pour me débarrasser de tout ça, comme une sorte de thérapie. Dès le manuscrit – le tapuscrit plus exactement – terminé, les faits relatés deviennent comme extérieurs, comme racontés par un tiers, comme si c'était un autre qui les avait réalisés. Pratique comme méthode ! Ca me dédouane *illico* et plutôt fastoche. C'est pareil pour beaucoup d'écrivains semble-t-il, j'ai entendu plusieurs d'entre eux parler de choses de ce genre sur le plateau de François Busnel, à la télé, dont Modiano en personne.

Message vocal sur mon portable « Bonjour monsieur Pérignon. Je suis Louis Rabouret, conseiller du directeur général de la police. Je souhaite vous parler. Merci de me rappeler dès que possible. C'est très important. »

Oh là, il me fait suer, pépère. Qu'est-ce qu'il me veut ce monsieur ? Je m'inquiète quand même un peu, connaissant la réputation du vieux flic.

En réfléchissant, un verre de beaujolpif-villages de chez Dubœuf à la main, je ne vois pas bien ce qu'il aurait pu trouver qui me mettrait en cause, cet ancien policier au rencard. Je me creuse le cigare, je ne vois rien.

Bien sûr, j'ai déjeuné chez Ernestine avec Marius Meunier, son récent ami. Mais bon, il n'y a rien de répréhensible là-dedans. Je ne me suis pas caché. Marius était un ancien camarade de cabinet ministériel, un vieux copain. Il est mort, dans la nuit qui a suivi, d'une crise cardiaque foudroyante, lui qui avait eu de graves problèmes coronariens naguère. Je n'y suis pour rien, merde ! Même si c'est l'émotion de me revoir qui l'a tué – ce que je n'ose imaginer – qui puis-je ? Je ne vais quand même pas culpabiliser. Il y a de malencontreux hasards, de malheureuses coïncidences, c'est tout.

Je rappelle, faussement calme, le père Rabouret et tombe immédiatement sur lui, en live.

— Monsieur Louis Rabouret ?

— Oui, c'est lui-même, bonjour...

— Jules-Louis Pérignon, vous avez laissé un message sur mon portable et

demandé que je vous rappelle...

— Ah, monsieur Pérignon, oui, merci beaucoup d'avoir fait vite. Je voudrai que vous passiez me voir à mon bureau place Beauvau, dès que possible, demain matin 9 heures, par exemple. Si vous êtes disponible, bien sûr. Vous me demanderez à l'accueil...

— D'accord, monsieur, pas de problème, demain à 9 heures, j'y serai. Puis-je savoir ce qui motive cette convocation ?

— Je vous le dirai demain, monsieur Pérignon...au revoir...

— À demain, monsieur...

Il raccroche avant que je puisse seulement finir ma phrase. Ouh la, la, il ne pinaille pas, Big Louis Rabouret ! Il donne ses ordres avec sa grosse et belle voix de velours. Et je m'exécute poliment. Ai-je le choix ? En tous cas, il ne donne pas l'impression d'être au rencard le moins du monde, pépère. Déprimé ? Putain, il le cache sacrément bien ! Malade ? Ça ne s'entend pas, mais alors pas du tout ! Et comment s'est-il procuré mon numéro de portable ? Petit mystère. Attention, cet homme est dangereux !

Je remonte dare-dare à Paris. Je n'aime pas trop rouler la nuit, même sur autoroute, avec l'âge on voit moins bien, c'est comme ça, mais pour être à 9 heures chez le père Rabouret, place Beauvau, il ne faut pas mollir. Je dois être frais et dispos lors de l'entretien. Meunier m'a dit que ce mec était un très grand professionnel, un vrai teigneux sous son air gentil, bienveillant, un peu bonasse. Je dois donc être prêt. Je n'ai rien à me reprocher, bien sûr, mais avec les flics, on ne sait jamais. Et puis, je n'ai pas l'habitude d'aller chez les flics.

Une fois seulement au cours de ma vie, je me suis retrouvé dans les locaux de la police. C'était au commissariat de mon quartier. Ma bagnole, garée dans la rue, avait un pneu crevé et je ne m'en étais pas occupé pendant toute une semaine, au moins, ayant probablement d'autres chats à fouetter. Convocation officielle bleu-blanc-rouge sur le pare-brise. Je file au commissariat, me présente, carte d'identité et papelards de la bagnole à la main, le toutim. « Monsieur, il faut aller faire réparer cette roue rapidement. Sinon, la voiture sera considérée comme une épave et nous la feront enlever. Merci de revenir nous voir très vite avec la facture de la réparation ». La jeune inspectrice, jean moulant, cheveu dru, flingue au côté, embusquée derrière son burlingue, ne rigolait pas. Putain, non. Elle pointait le doigt sur moi, accusatrice ! C'est marrant mais moi qui avait côtoyé pendant des années des ministres et des pontes de tous acabits, des présidents, des directeurs, des préfets, moi qui suis

officier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite, chevalier du Mérite Agricole et chevalier de grâce magistrale de l'Ordre de Malte – eh oui, je vous raconterai un jour peut-être – j'avais ressenti confusément un certain malaise, comme un gitan pris la main dans le sac, avec une poule volée dans sa besace. J'avais fermé ma gueule, un peu péteux, rapidement fait la réparation et porté dans la foulée la facture acquittée du garage à miss fliquette en personne, vous pouvez me croire ! Profil tout à fait bas.

Le complexe du yéniche, quoi ! Le complexe du gitan...le syndrome du bohémien...Ils ne m'ont en fait jamais vraiment quitté.

Alors, dès potron-minet, me retrouver chez un des plus grands policiers du pays, « une pointure de la rousse » comme disait Meunier, vous pensez ! Je mouille un peu, j'ai un peu les foies, je fouette un tantinet, je fais un peu d'huile, j'ai un brin la pétoche, c'est comme vous voulez, comme vous préférez.

Il est connu comme le loup blanc, place Beauvau, l'inspecteur général Louis Rabouret. Le flic de l'accueil en uniforme se met d'instinct au garde à vous, rien qu'en entendant prononcer son blase. « Une épée, je te dis » m'avait assuré Marius Meunier. J'en ai la preuve, là, sous les yeux.

Je n'ai pas longtemps à attendre dans un petit hall sombre et mal décoré où l'on m'a conduit. Il n'y a même pas le moindre journal, la plus petite revue, à ligoter, rien que des documents sur les bienfaits de la police, avec bandeau bleu blanc rouge. Un peu égocentrique, la maison poulaga !

Louis Rabouret vient lui-même me chercher. C'est un vieux monsieur, je ne m'attendais pas à ce point. Il n'est pas très grand mais lourd, massif, imposant. Ce qui me frappe le plus, là, en une seconde, c'est son regard d'aigle à la fois brillant et profond, presque gênant, mis en valeur par d'épais sourcils blancs. Et puis sa belle tronche d'empereur romain décrite dans les polars de Duranton, pas mal vieilli, un peu décadent. Dans une pièce, en général, c'est le genre de type qui tient toute la place. On ne voit que lui, comme Jules Maigret dans les bouquins de Simenon. Mais bon, moi aussi j'ai de la présence, on me le dit souvent. Allez, pas de complexe Julius !

— Monsieur Pérignon, bonjour. Suivez-moi, s'il vous plaît.

— Bonjour monsieur Rabouret, je vous suis.

Le bureau n'est ni beau ni laid, je m'en fous, je n'ai pas le temps d'apprécier, ni surtout la disposition d'esprit. Rabouret s'assied, pesant, derrière son burlingue, me désigne le siège en face de lui et, en me regardant bien intensément, me balance un missile alors que je n'ai même pas encore les fesses

sur le fauteuil.

— Vous avez déjeuné avec Monsieur Marius Meunier, haut fonctionnaire à la retraite, au restaurant chez Ernestine, à Boulogne-Billancourt, le 24 octobre dernier. Monsieur Meunier est décédé d'une crise cardiaque dans la nuit du 24 au 25 octobre. Par acquit de conscience et avec une curiosité qui m'est assez habituelle, j'ai fait faire quelques recherches sur vous. Avec internet, c'est facile. Vous avez connu Marius Meunier au cabinet de Pierre Bérégovoy. Meunier a succédé à Robert Adrien Grandmoux comme directeur à Bercy. J'ai, hélas pour vous, une petite maison de campagne en Normandie et je lis les journaux locaux. Il y a quelques semaines, le *Bouseux Libéré* faisait état de la mort de ce monsieur, tombé, un peu mystérieusement, du balcon du deuxième étage de son manoir. Le 2 novembre dernier, le jour de la fête des morts, un promeneur a découvert, au bois de Boulogne, les corps de Berthe Sauvageon, ancienne patronne de *Cauchemara* et Benoit Bouillard, haut fonctionnaire des Finances, criblés de balles. Vous les connaissiez très bien, l'un comme l'autres, notamment lorsque vous étiez conseiller-maitre à la Cour des comptes.

— Où voulez-vous en venir, monsieur Rabouret ? Je ne comprends pas...en quoi suis-je concerné ?

Je commence à me faire du souci et, naturellement, je réagis. Le conseiller spécial, comme un acteur qui dit sa tirade, superbe, gabinesque, voix de basse onctueuse, a entamé un singulier monologue mais, putain, il ne me dit pas ça tout à fait par hasard, le père Big Louis Rabouret !

— Laissez-moi finir, s'il vous plaît !

Le ton est très ferme et je dois battre en retraite. C'est pénible mais je n'ai pas le choix.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur Pérignon, même si on s'est croisé à Tripoli il y a quelques années dans une soirée à l'ambassade de France, mais j'ai un flair de chien d'arrêt, un nez de pointer. Je n'ai aucun mérite, c'est comme ça. Je sens les affaires tordues, à plein nez et là, je me suis mis à l'arrêt, tout seul dans mon bureau, un bras et une jambe levés, comme un clébard de chasse. J'ai demandé, avec l'accord du procureur général qui est un ami, d'avoir accès à votre ordinateur personnel. Avec l'aide d'un collaborateur informaticien de grand talent, qui se nomme Justin Bridur – eh oui, c'est son vrai nom – nous sommes donc, hier matin, entrés dans votre intimité, votre ordinateur personnel. Nous avons immédiatement découvert un manuscrit intitulé *Sans vergogne ou La mystérieuse affaire Pérignon* racontant minutieusement chacun de vos crimes. Nous l'avons imprimé et je l'ai transmis au Procureur. Etes-vous l'auteur

de ce manuscrit, monsieur Pérignon ?

La voix de velours, à l'instant mélodieuse, se fait d'un coup, âpre et rude, agressive. Je suis sous une terrible pression. Mais, là encore, je n'ai pas le choix.

— Je me rappelle très bien la soirée à Tripoli, monsieur Rabouret. C'était il y a longtemps. Vous étiez ministre. Pour en rester à notre affaire, oui, c'est bien moi l'auteur de ce manuscrit. J'écris depuis quelques semaines une sorte de polar, avec des crimes fictifs, pour soi-disant me venger des gens qui m'ont fait du mal. Mais c'est un livre, avec un personnage qui se nomme Julius Pérignon, comme moi mais qui n'est, naturellement, pas moi. C'est de la littérature. Je me sers de la réalité, je m'appuie sur elle, pour en faire une fiction. Je n'ai, évidemment, tué personne, jamais ! Monsieur Rabouret, je vous en prie, ce n'est qu'un projet de livre !

Je me dis qu'il va tout de suite piger le truc, intelligent comme il est...une épée de la rousse...Eh ben non ! Pas du tout !

Il ne comprend rien !

— Je ne vous suis pas, monsieur Pérignon. Je vois bien votre moyen de défense : ce ne sont pas des aveux, c'est un livre. Ben voyons ! D'ailleurs, entre vous et moi, cher monsieur, vous n'en avez pas beaucoup d'autres, de moyens de défense, hein ? Bien, continuons, s'il vous plaît. Vous reconnaissez être l'auteur du manuscrit, nous avons bien avancé, énormément avancé. Avec Bridur, nous avons poursuivi nos recherches, en les élargissant, à partir de vos camarades de l'ENA, de la direction des impôts, de la faculté de droit, puis de lycée puis de collège. Nous avons recherché, parmi tous ces gens, ceux qui étaient morts de manière plus ou moins suspectes depuis quelques années et, après bien des heures, nous avons découvert que monsieur Julien Burry, camarade de terminale au lycée Saint Exupéry à Lyon était mort, brûlé dans sa voiture, il a plusieurs années, que monsieur Georges Soubise, autre camarade de terminale, s'était noyé dans la Saône il y a six mois environ, que l'ancien boucher Guillaume Davout, camarade au collège de Montribel dans le Département de l'Ain, était mort, enfermé dans une chambre froide, il y a environ cinq ans, que l'ancien professeur de sport Maurice Ridelle s'était suicidé, dans le même village, quelques mois avant, que votre copain de collège Guy Lecoœur était mort empoisonné, à Lamotte Beuvron, il y a bientôt un an ...bref que votre manuscrit reposait sur une étonnante et effroyable réalité ! En continuant d'élargir, par des cercles concentriques, votre passé, nous avons vu que vous étiez, il y a quarante ans, un grand espoir du cyclisme de la région lyonnaise...en même temps qu'un certain Bernard Blansky...tombé dans un ravin du Beaujolais à la fin de l'été

dernier et toujours dans le coma aujourd'hui.

— Mais, monsieur, je peux tout expliquer. Si je puis me permettre, je vais commencer par vous dire que votre méthode dite des cercles concentriques n'est qu'une fumisterie, qui n'a aucun sens, aucune valeur. C'est une méthode utilisée, avant l'historien Braudel, par les staliniens pour éliminer leurs adversaires. Je suis bien déçu de vous voir faire la même chose, bien déçu. Vous êtes un homme d'expérience et raisonnable, bon sang, monsieur Rabouret. Réfléchissez s'il vous plait. Et vous constaterez que je me suis précisément servi de tous ces faits divers, pour bâtir mon polar. La vérité est donc exactement le contraire de ce que vous suggérez...Prenez la fin du manuscrit, par exemple...Est-ce que monsieur Doulos, le journaliste, est mort récemment ? Y a-t-il eu un empoisonnement collectif à la Cour des Comptes ?

— À ma connaissance le journaliste Doulos est, en effet, toujours de ce monde, ainsi que les magistrats de la Cour, les inspecteurs des finances et les contrôleurs dont vous parlez dans votre manuscrit. Mais ça ne prouve rien puisque vous évoquez vous-même « l'effet retard » des produits utilisés. J'ai d'ailleurs contacté ou fait contacter la plupart de ces personnages. Tous se rappellent plus ou moins précisément vos déboires humiliants lors des contrôles de *Cauchemara*. Tous ou presque ont en mémoire, bien gravés, votre acharnement et votre obsession, à faire tomber madame Sauvageon...à n'importe quel prix. Elle vous appelait l'ayatollah, à ce qu'on dit. Vous vous détestiez. Ainsi, monsieur Pérignon, la thèse de votre manuscrit est-elle, en logique de situation, totalement accréditée...à quelques meurtres près, bien sûr, à quelque dates près, évidemment, de façon parfaitement volontaire...pour fausser le jugement...entraîner sur de fausses pistes...semer le doute...Vous êtes habile, monsieur Pérignon...mais, au total, le Procureur général pense, comme Bridur et moi, que vous êtes en réalité un dangereux tueur en série qui soigne sa maladie mentale en écrivant. Vous avez reconnu être l'auteur du manuscrit, là devant moi. C'est un élément accablant, monsieur Pérignon, terriblement accablant. Pour le reste, je vais vous faire conduire au quai des Orfèvres où vous serez mis en garde à vue et interrogé. La suite ne m'appartient plus. Je suis navré de vous avoir revu dans de telles circonstances.

Je suis abasourdi, hébété, incapable de dire un mot.

Mon inquisiteur, blême, se lève avec difficulté. Il a l'air épuisé. Il sort de son bureau et fait entrer deux gardiens de la paix en uniforme.

— Messieurs, merci de mettre les menottes à ce monsieur et de l'emmener chez le commissaire Demesdeux, Brigade criminelle au 36, quai des Orfèvres. Il

est au courant.

Louis Rabouret ne me regarde pas et retourne s'asseoir avec lenteur à son bureau. Un flic moustachu qui pue la transpiration me passe les bracelets, cependant que son collègue m'empoigne avec force par le bras et m'entraîne vers la sortie.

— Monsieur Rabouret, vous vous trompez. C'est affreux. Je n'ai tué personne, personne ! Je suis innocent !

J'ai à peine le temps de gueuler mon innocence. L'inspecteur général Louis Rabouret lève les yeux sur moi. Son visage de vieux flic est dur, terrible, tête d'empereur romain, certes, mais pas si décadent que ça ! Putain, il me fait penser au sombre inspecteur Javert dans les *Misérables*. La grosse porte capitonnée d'épais cuir noir se renferme, lentement, derrière moi, comme une page qui se tourne.

La suite est assez classique. Une voiture pleine de flics me conduit au 36 quai des Orfèvres, lieu mythique où crèche la police criminelle, chez les meilleurs limiers de France. Nom d'un chien, c'est comme dans les bouquins, dans les romans noirs. J'étais en train d'écrire un manuscrit et me voilà en plein milieu d'un vrai polar, non pas comme auteur, comme un écrivain, mais comme un assassin en série, un horrible tueur, un sérial killer, sous prétexte que j'ai relaté mes crimes dans un manuscrit, destiné à devenir un roman noir. Putain, c'est incroyable, on se mord la queue.

C'est hallucinant ce qui m'arrive.

Quelle ironie du sort !

Je pense à tout ça dans la bagnole qui file plein pot dans Paris, Paris que je regarde à fond, concentré, les yeux très grand ouverts, des fois que ce soit la dernière fois, va savoir. Les lumières, les passants aux pas pressés, les touristes en pères peinarde, un appareil photo à la main. Avenue de Marigny très chics, les Champs Elysées, magnifiques, vivants, classieux, avec bientôt les décorations de Noël, ça va être beau, la Concorde, place somptueuse marquée par l'Histoire. On prend le quai de Seine, j'ai bientôt les Tuileries à main gauche, la Seine grise sur ma droite, bon dieu, c'est chouette Paris. Ralentis, s'il te plaît, chauffeur, on n'est pas bien pressés, au point où on en est, merde. Il n'entend pas ma pensée, bien sûr. On prend le Pont Neuf, on descend sur l'Ile de la Cité, on arrive. On se croirait dans un épisode de *Boulevard du Palais*, à la télé sur la 2...

On monte des étages par de raides escaliers de bois, on file dans des couloirs étroits où la peinture des murs s'écaille, on passe des corridors mal éclairés, à gauche, à droite, encore à gauche, ça n'en finit pas, tout le monde est essoufflé.

On me fait entrer, enfin, dans une grande pièce avec une table ovale au centre sur laquelle il y a des micros, une caméra sur un support accroché au mur, un miroir de verre teinté de noir au fond et on me fait assoir sur une chaise. C'est la salle des interrogatoires, telle qu'on la voit dans les films policiers, avec la glace sans tain et tout le bataclan. Je suis très angoissé.

Je m'attends à voir débarquer le commandant Rovère-Balmer, bada cabossé sur le sommet de la tronche, gueule de traviole, voix trainante du mec à moitié beurré, accompagné du capitaine Dimiglio, le fils de rital, qui gueule déjà comme un goret alors qu'il est encore dans le couloir.

Eh bien non, c'est le commissaire Demesdeux, la cinquantaine enjouée, crâne en peau de fesses, carrure de troisième ligne de rugby, vieille veste de tweed bien râpée, col de chemise pas très net, cravetouse en queue de cochon, accent du midi surprenant dans cet endroit. J'espère que ça va donner un peu de gaité à la scène du premier contact.

— Monsieur Jules-Louis Pérignon, magistrat de la Cour des Comptes à la retraite, soixante-six ans, habitant Paris 7^e, 3 rue Jacques Anquetil, vous êtes en garde à vue pour vingt-quatre heures à compter de cette minute. Il est 10 heures 22.

Pour la gaité, je repasserai, y a pas de doute !

On prend mes empreintes digitales dans un petit local de la police scientifique situé pas très loin. Mes doigts vont puer l'encre pendant trois jours. Je reviens m'assoir en salle des tortures.

Le commissaire, carré, s'installe en face de moi et pose un gros dossier, sur la table, devant lui. Un homme et une femme viennent s'assoir de chaque côté de leur patron.

— Le capitaine Henri Polin et le lieutenant Reskia Amrouche vont participer à votre interrogatoire.

Le capitaine a une grosse tronche burinée, cheveux bonds en brosse, style militaire et des yeux qui se forcent à me darder avec férocité. La lieutenant, elle, est une belle beurette brune au regard bleu, style kabyle et au petit sourire qui se veut désarmant. En deux secondes et trois dixièmes, j'ai pigé que j'aurai affaire à une gentille et à un méchant, sous l'arbitrage de leur boss, comme dans les polars, à la télé, au cinoche et dans les bouquins. Je suis donc très familiarisé avec tout ça, sauf que c'est la première fois que ça me concerne en vrai ! Alors, forcément, ç'est impressionnant et je suis très « émotionné » comme disait ma grand-mère.

Demesdeux s'adresse à moi avec son accent chantant, qui surprend

énormément dans ce contexte, je le confirme.

— Monsieur, vous avez le droit de faire prévenir, par téléphone, un parent ou quelqu'un qui vit avec vous, vous pouvez vous faire examiner par un médecin, vous pouvez demander l'assistance d'un avocat et vous pouvez garder le silence. Que demandez-vous ?

Ca en fait des questions en même temps. Putain, quatre choses à décider, là, séance tenante. Ca te colle d'emblée la pression sur les endosses. Ca commence dur.

Ca n'est pas rien la garde à vue !

— J'ai besoin de quelques minutes de réflexion, s'il vous plait.

— Pas de problème, nous attendons.

Le commissaire et le capitaine sortent de la salle, me laissant seul avec la jolie fliquette. Je ne dois pas faire d'erreur et bien prendre les décisions adéquates. Je me concentre à fond, malgré le stress et ma terrible angoisse. Eh, l'énarque, dis, tu ne vas pas flancher devant des policiers ? Tu as été haut fonctionnaire pendant plus de trente piges, tu as côtoyé des grands personnages de la République, tu as été confronté à des pointures. Alors merde, tu tiens le coup, c'est tout !

— Combien ai-je de temps pour réfléchir, mademoiselle, s'il vous plait ?

— Vous avez trois heures, monsieur, mais d'ici quelques minutes nous avons le droit de commencer l'interrogatoire.

Je vois le topo. Je crois que j'ai intérêt à choisir mes options avant le début des questions. Après, dans le feu de l'action, je n'aurai plus le temps de la réflexion.

— Je suis prêt, mademoiselle.

— D'accord, je vais venir mes collègues. Appelez-moi lieutenant, s'il vous plait. C'est mieux adapté à la situation.

— Oui lieutenant.

La jolie et les deux mâles reviennent s'asseoir.

— Nous vous écoutons, monsieur Pérignon.

— Je n'ai personne à faire prévenir. Je n'ai pas besoin de médecin. Je souhaite être assisté par maître Droopy-Molleton et je répondrai à toutes vos questions avant même son arrivée. Si maître Droopy ne peut pas ou ne veut pas m'assister, je vous prie de désigner un avocat d'office.

Je crois avoir fait les bons choix. Je ne connais absolument pas Acquitator, sauf de réputation, mais je sais que ça va impressionner tout le monde ici. J'espère qu'il acceptera. Il aime tellement les feux de la rampe, ce cher maître. Mon cas devrait l'intéresser. Sinon, j'ai des copains avocats, mais je ne veux pas qu'ils m'assistent, surtout pas, il faut voir comme ils se la pètent, ces cons ! Je

veux maîtriser tout personnellement. Un jeune commis d'office suffira si la star du barreau ne veut pas de moi.

Demesdeux est impatient d'en découdre. Je le sens. Il plante alors ses yeux dans les miens et me dit :

— Bon, nous commençons l'interrogatoire. Monsieur Pérignon, où étiez-vous le dimanche 2 novembre à 8 heures du matin ?

Facile la première question. Comme au concours de l'ENA.

— Le 2 novembre dernier j'étais à Montribel dans l'Ain, à l'hôtel l'Auberge des Dombes. À 8 heures, je pense que je faisais ma toilette. Ensuite je suis allé au cimetière porter des fleurs sur la tombe de mes parents. C'était le jour de la fête des morts.

— Des témoins pourraient-ils le confirmer ?

— Oui, sans aucun doute. J'ai payé l'hôtel avec ma carte bancaire. Et puis, j'ai croisé pas mal de gens au cimetière. En plus, je suis rentré à Paris par l'autoroute que je suis allé prendre au péage de Dagneux-La Valbonne. Je suis abonné à *Bip & Go*.

Demesdeux est emmouscaillé, il ne peut le cacher. Il fait la moue puis se reprend vite.

— Bien, lieutenant, merci de faire vérifier tout cela, s'il vous plait.

La beurette sort de la salle. Elle a un joli cul, miss Kabylie, bien moulé dans le jean serré, bien rebondi.

— Monsieur Pérignon, lorsque vous avez déjeuné avec monsieur Marius Meunier, le vendredi 24 octobre, au restaurant chez Ernestine à Boulogne-Billancourt, avez-vous remarqué quelque chose dans son attitude qui pouvait laisser penser qu'il allait décéder le soir même ?

— Mon dieu, c'est très difficile à dire, après coup. Je n'avais pas vu mon ami Meunier depuis des années, quinze ans peut-être. Bien sûr il a vieilli, comme moi, comme nous tous. Mais il avait l'air en forme. Il était gai. Il a bien bu et bien mangé, madame Ernestine peut vous le confirmer. D'ailleurs, elle pourrait répondre sûrement mieux que moi à votre question.

Je ne vois pas bien où il veut en venir. Lui non plus, visiblement. Il patauge grave le commissaire Demesdeux. Il me regarde, comme s'il était convaincu par mes réponses. Je marque un autre point, me semble-il.

Le capitaine Polin, pendant ce temps, lit le dossier qu'il a piqué à son patron. Il redresse la tête et me lance :

— Vous ne pouviez pas le blairer Grandmoux, hein ?

— Vous avez raison, capitaine, je l'ai toujours détesté. C'était un type veule et

sans beaucoup de talent. Un grand con, en quelque sorte ! Mais de là à le supprimer, il y a un énorme pas, vous savez. Si on tuait tous les gens que l'on déteste, ce serait une hécatombe, un vrai génocide, vous ne croyez pas ? Ce grand pas, je ne l'ai jamais franchi, comme la plupart des gens, comme vous, je suppose ?

— Quand même, je vois bien, en lisant votre manuscrit que votre détestation n'est pas ordinaire, pour Grandmoux et pour bien d'autres. Pour la détestation, vous avez des dons, Pérignon...c'est dans le manuscrit !

Il rit, Polin, il rit et je ne peux pas le voir en peinture.

Miss Kabylie, la jolie lieutenant, revenue à la table, s'y colle aussi :

— Nous pouvons très bien comprendre, monsieur Pérignon, que vous soyez passé à l'acte. Un homme comme vous, un énarque, un grand commis de l'Etat, avec la Légion d'honneur...on peut bien comprendre que vous n'acceptiez pas d'être humilié, par personne. Je pense même que ça vous aiderait de l'avouer. Ça vous ferait sûrement du bien, beaucoup de bien. Vous devez vous sentir très mal en ce moment, la culpabilité, les remords...

Non mais, la miss, pour qui elle se prend ? Elle croit peut-être m'attendrir ? Elle s'y prend plutôt bien, d'ailleurs, avec son regard doucereux, sa voix d'hôtesse de l'air et son gentil sourire blancheur Colgate. Mais, je n'ai tué personne, je le sais bien, tout de même alors, la petite pisseuse, elle peut aller se rhabiller.

— Lieutenant, je n'ai par définition aucun remord, puisque je n'ai tué ni monsieur Grandmoux ni personne d'autre.

Demesdeux est sorti de la salle. Il n'a pas l'air très concerné par mon affaire. Sûrement des tas d'autres chats à fouetter, des tas d'affaires difficiles à résoudre et le père Rabouret qui lui colle sur les brandillons une affaire à la con, avec un VIP bardé de médailles et difficile à coincer.

— Revenons au début de votre manuscrit et au meurtre de monsieur Davout. Pas mal le coup de la chambre froide. Il a dû en baver. Ce fut votre premier crime, le plus difficile, peut-être. Dans quel état étiez-vous juste après ?

Putain, ils sont cons, les flics, cette année, ou quoi ? Il croit que je vais tomber dans son panneau, gros comme une maison ?

— Capitaine, il suffit de lire le manuscrit pour voir l'état dans lequel est le personnage Julius Pérignon. Moi, le conseiller maître en retraite, je n'ai pas tué monsieur Davout. Je me permets, d'ailleurs, de vous signaler que Davout avait plusieurs années de plus que moi et que je ne l'ai, je pense, jamais croisé au collège. L'histoire des chaussures jaunes est exacte mais ne concerne pas

Davout. Ce doit être facile de le vérifier. C'est en découvrant son meurtre, toutes ces années après, que j'ai eu l'idée de le mettre dans mon livre en le faisant assassiner par mon personnage...même collègue à quelques années près...une mort spectaculaire. Mais son véritable meurtrier est toujours en prison si je ne m'abuse. Je n'ai strictement rien à voir là-dedans. Ni dans la mort de monsieur Ridelle, l'ancien prof de sport du collège...

— À ce propos, l'histoire du 60 mètres de Gerland, ça vous est bien arrivé ?

— Oui, capitaine, ça m'est arrivé exactement comme je le raconte. Et j'en ai beaucoup voulu à Ridelle, c'est exact. Mais c'était il y a si longtemps. Je ne l'ai jamais revu depuis. Il s'est suicidé, ce brave homme, sur le lieu où il caressait les petites filles. J'en suis sûr, c'était un vieux dégueulasse !

— C'était un salaud, en effet. Les pauvres petites écolières ne pouvaient que subir, en silence. Un professeur, vous pensez. Quelles souffrances elles ont dû endurer, ces petites. Ça mérite un dur châtement. Vous avez bien fait de les venger, monsieur Pérignon, très bien fait.

— Pas moi, lieutenant, mon personnage. Il se sert du fait divers pour fantasmer, c'est tout. C'est de la littérature.

Le commissaire s'est assis à nouveau en face de moi, le dossier devant lui. Il me fixe et, avec son bel accent du midi, me saute à la gorge, tout du moins le croit-il.

— Pour la mort du Professeur Lecoeur, en tous cas, l'assassin n'a jamais été retrouvé et certains témoignages sont troublants. Je viens d'appeler la gendarmerie de Lamotte-Beuvron. La secrétaire de Lecoeur a vu passer l'assassin juste après le crime. Il avait un peu votre corpulence. Idem pour les patrons de l'hôtel Tatin. Nous allons creuser tout cela...

— Creusez, commissaire, bien sûr. Mais, vous savez, j'ai une corpulence tout à fait moyenne. Un mètre soixante-treize, soixante-dix-huit kilos...comme la moitié des hommes de ce pays qui ont à peu près mon âge, je pense...cela ne nous apprend rien. Et puis, vous avez lu mon manuscrit, alors je vais vous dire un petit secret, commissaire. Lecoeur n'a jamais truqué les notes du dernier trimestre de troisième, contrairement à ce que j'écris dans le manuscrit. Je l'ai inventé ça, pour ajouter une histoire de plus et construire la légende de mon personnage. J'ai découvert dans la presse la mort de Guy Lecoeur, qui était en troisième avec moi au collège, ça c'est parfaitement exact. Alors j'ai bâti mon histoire à partir de là. J'ai découvert ses démêlés passés avec la justice, l'affaire Saint Louf, tout ça. J'ai inventé la suite. Il suffit de regarder la date du meurtre de Lecoeur et de voir où j'étais à ce moment-là. Je ne rappelle évidemment pas.

Mais on doit pouvoir le retrouver. C'est votre métier. Et il y a gros à parier que j'étais ailleurs qu'à Lamotte Beuvron. Vous verrez !

— L'instruction permettra, en effet, de vérifier votre emploi du temps, monsieur Pérignon.

— Comment ça ? J'espère bien qu'il n'y aura pas d'instruction, commissaire et que je sortirai libre demain matin.

— Nous n'en sommes pas là ! Continuons !

Le ton est dur. Demesdeux ne s'en sort pas, mais alors pas du tout. Je suis calme et pondéré, précis dans mes réponses. Sûr de moi. C'est visiblement ce qui les emmerde le plus, lui et ses deux acolytes. Je dis les choses avec sérénité et j'ai confiance en moi.

— Venons-en à monsieur Soubise. L'histoire de votre cagnotte du lycée, ratiboisée pour acheter des fleurs, ça vous a dégoûté, mais alors énormément dégoûté. Parce que c'était injuste. Et vous haïssez l'injustice. C'est bien ça, monsieur Pérignon ?

— Vous avez raison, capitaine, cette histoire vraie m'avait dégoûté, vraiment. Et Burry et Soubise, nos camarades de terminale qui n'ont pas eu le courage de se dénoncer...

— Etaient des salauds qu'il fallait punir, même toutes ces années après, c'est bien ça, monsieur Pérignon ?

— Mais non, on ne tue pas les gens pour une injustice, surtout si elle n'est pas considérable. Et, au lycée, ce fut, tout bien pesé, une petite injustice. Ça se saurait, dites, si on tuait pour ça ! Vous êtes bien placé pour le savoir. J'ai su que Soubise s'était noyé dans la Saône un jour de tempête. Alors j'ai mis cet événement dans mon polar, c'est tout. Pour Burry, j'en ai à peine parlé. Sa mort, pourtant atroce, ne m'a pas inspiré.

— Il nous reste le cas Blansky, celui qui a brisé votre carrière de cycliste. C'est peut-être la pire chose qu'on vous ait faite. Je fais du judo au niveau national, donc je peux vous comprendre. J'espère bien un jour être en équipe de France et aller aux jeux olympiques. Je suis sûre que je pourrai tuer celui ou celle qui briserait volontairement ce rêve...me venger de celui qui fout ma vie en l'air. Comme vous l'avez fait vous-même, monsieur Pérignon. Je vous admire d'être allé au bout de vous-même. D'avoir eu le cran !

La petite beurette a repris le flambeau, avec un certain panache, je l'admets. Elle veut se mettre en empathie avec moi. Elle essaie en tous cas. On ne sait jamais. *Natürlich*, je ne tombe pas dans le piège, mais je vais un peu m'amuser. Ils commencent, les limiers du Quai des Orfèvres, à me casser les roustons avec

leurs questions banales, sans intérêt, ridicules. Ils ne savent absolument pas comment me coincer, alors ils égrènent le temps de la garde à vue avec des conneries. Je me mets à leur place. Ils ont découvert mon affaire ce matin, probablement. Rabouret leur a passé « la patate chaude » avec l'ordre de conclure à ma culpabilité, quoiqu'il arrive. Je suis sûr de ça. Mais ils sont à poil, comme on dit ici, ils n'ont rien dans leur dossier, à part le manuscrit...qu'ils découvrent petit à petit, en lisant. Ils n'ont strictement rien ! Alors, forcément, ils pataugent et font passer le temps comme ils peuvent. Je fais semblant de réfléchir. Je prends du temps et je réponds, la gueule enfarinée :

— Je vois, lieutenant, que vous me comprenez à la perfection. Les études, le métier, tout ça, c'étaient des choses qui comptaient dans ma vie, bien sûr, mais le vélo, c'était autrement important pour moi. C'était mon rêve, vous avez totalement raison. Vous vous rendez compte ? Gagner un jour Milan-San Remo ou Paris-Roubaix ? Devenir champion du monde ? Et ce fumier qui me fait tomber, volontairement. Le tuer, ce salaud, c'est bien normal, non ? C'est aller au bout de soi, c'est avoir du courage, d'une certaine manière. J'ai eu, en quelque sorte, raison de tuer ce salaud, oui, raison...

— Vous le reconnaissez, monsieur Pérignon. Vous avouez avoir tué Bernard Blansky ! Parlez, je vous en conjure, ça vous fera du bien...

Les trois me regardent brusquement avec le plus grand intérêt, pensant que je vais craquer et m'allonger. La jolie lieutenant au beau petit cul me sourit béatement.

Je respire un grand coup, me prend la tête entre les mains, fait silence quelques secondes – c'est long un blanc dans de telles circonstances – les limiers du quai des Orfèvres attendent, impatients.

— Oui, le personnage Julius Pérignon a bien fait de foutre en l'air ce fumier de Blansky, le briseur de son rêve...je dis bien le personnage...mais moi, je n'ai rien fait du tout. Je suppose qu'il est tombé, ce con de Blansky, dans un ravin, sans casque sur la tête, comme un débutant, point à la ligne. J'ajoute qu'à ma connaissance il est toujours dans le coma et qu'il pourra raconter ce qui s'est passé, dès son réveil. Il vous suffit d'attendre. Et vous verrez que je n'y suis strictement pour rien.

Ils en ont marre mes interlocuteurs. Ils ont compris que je ne craquerai pas, que je les baladais. Ils ont peut-être aussi pigé, je l'espère vraiment, que je suis innocent des crimes dont le conseiller Rabouret m'accuse. Pour le moment, en tous cas, ils ont que dalle à se mettre sous les chailles, que couic, nada, nib de chez nib.

— Bon, on va faire une pause. Vous voulez un café, monsieur ?

— Oui, volontiers. Puis-je fumer, s'il vous plait ?

— Oui, bien sûr, venez vers la machine à café, ce sera plus sympa.

On sort de la salle des tortures – surtout pour eux, jusqu'à présent – et on va dans un petit local où trônent une machine *Coca Cola* et une machine à café *Jacques Vabre*. Bien. Il y a des fauteuils en simili noir et des tables basses. J'ai pu récupérer ma veste où j'ai trouvé mes clopes. J'en offre à mes interrogateurs. Seule miss Amrouche est fumeuse. Je lui offre une Marlboro, qu'elle se met délicatement entre les lèvres. Ah la jolie mise en bouche ! Elle est très sexy, le lieutenant, décidément ! Demesdeux m'offre un caoua, on s'assied, le café est bon, on se croirait entre vieux potes heureux d'être ensemble pour discuter du temps qu'il fait. Je reste tout de même sur mes gardes, c'est le cas de le dire, un peu sur mon quant-à-soi. Je suis depuis 10 H 22 en garde à vue au quai des Orfèvres, pour une série de crimes affreux que l'on m'impute. Rabouret a donné l'ordre de me déférer, j'en suis presque sûr et je risque ni plus ni moins que perpète, il ne faut pas l'oublier quand même !

Un flic en uniforme vient parler au commissaire, en lui chuchotant quelque chose à l'oreille.

— Monsieur Pérignon, votre avocat vient d'arriver.

— Maître Droopy-Molleton ?

— Oui, Acquitator en personne. Finissez votre cigarette et votre café. Il attendra bien deux minutes, ce cher maître

— Vous ne semblez pas l'apprécier énormément, dites, commissaire ?

— Mais si, mais si. Seulement, c'est un avocat très célèbre et très fort dans la procédure. Il ne nous passe rien. Jamais. Alors, forcément, il nous fait un peu peur. Très peur même.

— Je vais pouvoir lui parler seul à seul ?

— Oui, tout de suite. Vous avez une demi-heure en tête à tête avec lui. C'est le code de procédure pénale.

Maître Droopy-Molleton est debout dans le couloir. Il fait la gueule comme d'habitude, barbe de dix jours, moue dégoûtée, paupière lourde. On dirait l'ours Brunö, la peluche tristounette aux gros yeux qui bougent.

Demesdeux se présente à lui et me présente.

— Bonjour monsieur, ne perdons pas de temps...

— Bonjour maître et grand merci d'être là...

On nous emmène dans une petite pièce et on nous laisse tous les deux, pour une demi-heure.

— Maître, je suis innocent des crimes dont on m'accuse...

— Je m'en fous, monsieur, si vous permettez. Vous êtes un ancien conseiller-maître de la Cour des Comptes, habitué à la précision. Alors, s'il vous plait, racontez-moi en détail, comment vous êtes arrivé ici ce matin.

Oh là, il n'est pas commode Acquitator ! Il est hyper directif ! C'est vrai que nous n'avons que trente minutes devant nous. Mais tout de même, il me les brise un peu sur le coup ! Je lui narre néanmoins en détail le coup de fil de Rabouret, la convocation place Beauvau, mon entretien avec l'inspecteur général, sa découverte du manuscrit, les certitudes de Big Louis, mon arrivée ce matin au quai des Orfèvres, ma mise en garde à vue, les questions auxquelles j'ai répondu.

— Magnifique, magnifique. Je vous ferai acquitter !

— Comment ça, acquitter, maître ! Mais je ne veux pas de procès ! Vous allez me faire libérer le plus vite possible. Je veux sortir d'ici dès la fin de ma garde à vue ! Je suis innocent, je vous le répète !

— Cher ami, écoutez-moi. Non, vous ne sortirez pas libre de cette garde à vue, parce qu'il ne le faut pas. Vous m'entendez ? Dans votre intérêt, il ne le faut pas ! Vous serez déféré devant le procureur de la République qui désignera un juge d'instruction, puisque vous êtes accusé de crimes. Compte tenu de la gravité des faits reprochés, le juge vous fera immédiatement incarcérer. Puis, après le délai légal de dix jours à deux mois, vous serez convoqué aux fins de première comparution, en ma présence et mis en examen. L'instruction suivra ensuite son cours, d'une audition l'autre...jusqu'au procès...jusqu'aux assises. Et là, aux assises, devant la presse de toute la France, de L'Europe et peut-être même du monde entier si je m'y prends bien...je vous ferai acquitter et je ferai acquitter votre manuscrit si je puis dire...je ferais acquitter le droit absolu de la création littéraire...cher monsieur...devant le monde entier, je ferais d'une certaine manière acquitter la littérature !

— Mais je ne veux pas aller en prison, maître. Je n'ai rien fait de mal !

— Le fond importe peu, cher monsieur Pérignon. Vous savez, je n'ai vu dans ma carrière que des assassins innocents, vous comprenez ! Alors maintenant je m'en fous, je m'en contrefous ! Ce qui compte c'est la forme, c'est la procédure, c'est le respect des droits de la défense et là, pour votre affaire, j'ai l'arme absolue. Suivez-moi bien. Monsieur Rabouret est à la retraite. Il n'est donc plus officier de police judiciaire. Il n'a pas agi sur commission rogatoire mais, si j'ai bien retenu votre récit, sur une vague autorisation du procureur de la République. L'obtention du manuscrit en piratant votre ordinateur a donc été réalisée par une violation du code de procédure pénale. Votre garde à vue repose là-dessus. Elle

est donc illégale. Tout cela paraît parfait. Mais je vous dis non, non et non ! En effet, si vous sortez libre cet après-midi ou demain matin, pour un vice de procédure, monsieur Louis Rabouret, je le connais depuis longtemps, continuera de penser que vous êtes un assassin et il trouvera bien le moyen de vous faire arrêter une fois prochaine, sur la base de son intime conviction et celle de son ami procureur. Idem si vous êtes déféré et qu'après instruction on vous accorde le non-lieu. Les questions de fond sur votre culpabilité resteraient pendantes et vous auriez sur la tête, en permanence, une vraie épée de Damoclès...tout le reste de votre vie...l'enfer, cher ami, croyez-moi ! Alors qu'une fois acquitté, aux assises, il ne peut plus jamais y avoir d'autre procès sur la base des mêmes accusations...toute la liste des accusations...celles fondées sur le manuscrit...celles fondées sur votre création littéraire, sur votre invention...Nos adversaires se battront pour vous faire condamner sur la base du manuscrit. Ils n'auront rien d'autre, si je vous crois innocent. Ils feront donc d'une certaine manière le procès de la création littéraire...le procès de la liberté d'écrire...le procès de la littérature, en quelque sorte...et ce procès, ensemble, devant le monde entier...cher ami, ce procès nous le gagnerons...nous prouverons qu'un manuscrit c'est de la fiction pure...et que chacun est libre d'y mettre ce qu'il veut...tout ce qu'il veut...sans aucune limite...même de s'accuser de crimes...et que personne, dans une démocratie républicaine, ne peut être inquiété pour cela...personne, vous m'entendez ? Le manuscrit, votre livre, sera donc à la une. Il se vendra après l'acquittement à des millions d'exemplaires, je vous en fiche mon billet et vous deviendrez célèbre...Moi, sans nulle vanité, je m'en fous un peu, je le suis déjà...

Il est dans sa bulle, maître Droopy-Molleton. Il ne me regarde plus, depuis un bon moment. Il plane complètement, le regard halluciné, les mains jointes. Il se croit déjà au procès. Il plaide, seul dans un autre monde, avec emphase, avec conviction, avec talent et il me convainc séance tenante.

— Ca veut dire, maître, que je dois être en prison dès demain matin, quoi, si j'ai bien compris ?

— Pourquoi attendre demain, cher ami ? Vous allez à compter de maintenant garder le silence. Je vais demander moi-même que l'on accélère les procédures...le procureur désignera un juge d'instruction dès cet après-midi...et hop, ce sera l'incarcération...en attendant votre mise en examen puis, plus tard, le procès, votre procès aux assises...d'ici quelques mois peut-être...si tout va bien...

— Plusieurs mois en prison, quand même, maître ! Ce n'est pas tout à fait

rien, dites ? Surtout pour un innocent !

— Vous êtes une personnalité, monsieur l'ex conseiller-maitre de la Cour des comptes. Vous serez au quartier des VIP à la prison de la Santé, je vais m'en occuper. Vous serez bien, vous verrez. Comme un coq en pâte...mieux que chez vous, peut-être. Et puis votre sacrifice ne sera pas vain. Il débouchera sur un spectaculaire acquittement, sur un acquittement symbolique, emblématique...sur un triomphe !

— Arrêtez, maitre, arrêtez. J'ai déjà hâte d'y être ! Je plaisante, bien sûr, mais je suis d'accord avec vous. Vous m'avez convaincu. J'irai en prison puisqu'il le faut...pour ensuite avoir la paix. J'ai bien compris. Je vous fais confiance. Je n'ai pas vraiment le choix ! Je demande toutefois une faveur, s'il vous plait. Je veux pouvoir écrire pendant ma détention, sur un ordinateur...je veux finir mon manuscrit...

— C'est bien le moins, cher ami. Je le demanderai dès que vous serez à la Santé.

Nous sommes assis dans cette petite pièce, l'un en face de l'autre, tous deux calmes et silencieux, après ce déluge de paroles et d'adrénaline. On se regarde, désormais complices. Ce mec est habité, un peu illuminé, un peu barge mais il a une énergie extraordinaire et une terrible foi en lui. Il m'a insufflé, ce gros nounours triste, un peu de sa force, de son envie, de son inexpugnable détermination.

On vient frapper à la porte. La demi-heure légale est écoulée. Le lieutenant Amrouche nous conduit dans le bureau du commissaire. Elle a décidément un très joli cul, miss Kabylie, je confirme !

Mon défenseur, debout au milieu de la pièce, la voix forte, le regard féroce, déclame que je vais désormais garder le silence et que le respect le plus élémentaire des droits de la défense conduit à faire accélérer les procédures me concernant. Vite le procès-verbal de garde à vue, vite le procureur, vite le juge d'instruction...vite, vite, vite...

Demesdeux est estomaqué mais il obéit sagement, sans piper mot. Il doit penser que je me suis confessé auprès de Droopy-Molleton et que je suis un horrible assassin. Il donne les ordres pour que l'on prépare le PV de ma garde à vue, sans attendre.

CHAPITRE DIX-NEUF

Le « quartier des particuliers » de la prison de la Santé est grosso modo comme je l'imaginais. C'est l'endroit que la presse appelle le « quartier VIP » où l'on emprisonne les gens célèbres et ceux dont l'affaire est très médiatisée, bref les personnalités. Dans le passé, on a vu ici Jean Genet ou Léon Daudet, les écrivains sulfureux, Tapie ou Kerviel, les faiseurs de pauvres, Papon, l'ordure de collabo et ministre de Giscard, un des fils Mitterrand, Joey Starr le rappeur râpé, Mesrine le justicier assassin, Bernard Bonnet, le préfet de Corse qui mettait le feu aux paillotes en faisant croire que c'était les nationalistes !

Je l'ai connu, Bonnet, à la fac de droit à Lyon, en première année, sur le campus de la Doua à Villeurbanne, il y a bientôt cinquante piges. On s'installait tout en haut de l'amphi. On parlait de rugby, des frères Cambérabéro, du club de La Voulte où ils jouaient. Il était timide et gentil, Bonnet. Puis il est parti, en cours d'année, au gré d'un déménagement de ses parents. Il a fait l'ENA aussi, quelques années avant moi. Je ne l'ai jamais revu, sauf à la télé, bien plus tard, au moment de ses exploits corses. Personne n'aurait pu, il y a un demi-siècle, en nous voyant sur les bords de la fac de droit à Lyon, se douter qu'il deviendrait un célèbre paria de la République, le gentil Bonnet et moi le premier haut fonctionnaire sérial killer de l'Histoire, dont la presse fait aujourd'hui ses choux gras !

Mon défenseur, le célèbre avocat Droopy-Molleton, m'avait dit que j'y serai peut-être mieux que chez moi, au quartier VIP de la Santé. On voit bien qu'il n'y vit pas, à la Santé, l'ours Brunö, qu'il habite dans un beau quartier de Paris, un appartement vaste, chic et clair, avec vue plongeante sur la Seine !

Bien sûr, ma cellule est dix fois moins pourrie que les cellules habituelles, celles des gens normaux, les prisonniers de base, des taulards sans importance. Ils sont à trois ou quatre dans une pièce, promiscuité terrible, obligés de chier devant les autres ! Mais, putain, pour autant, mon espace de vie, ce n'est pas le Ritz ! Sept ou huit mètres carrés avec un plumard en dur qui vous casse les reins, une table en bois peint pour bouffer et écrire, une chaise en métal qui fait mal au fion, un évier sommaire pour faire sa toilette à l'eau froide et des chiottes dans un espace séparé par un rideau. Point à la ligne ! Et, le pire, l'horreur absolue, on ne voit pas dehors. Que dalle. La cellule est très haute, avec, pour donner la lumière du jour, deux vasistas inaccessibles, même en montant sur la chaise ou la table. C'est ça, le plus dur pour moi. On ne peut pas voir l'extérieur, à part un

tout petit morceau de ciel. C'est un terrible enfermement, une affreuse punition. Je ne me doutais pas du malaise affreux que ça peut créer au fil du temps. Ne pas voir dehors pendant des mois, putain, ça fout en l'air, ça rend dingue, ça change un homme ! Quartier VIP ou pas, je suis au chtar, je suis en cabane, je suis un taulard, c'est bien clair !

Déjà quand on arrive, le premier jour, on vérifie votre identité, on prend vos empreintes digitales et, dans un petit réduit sombre, des photos de votre tronche, de face et de profil, pour les archives. On vous trimballe ensuite dans des couloirs, on ouvre des portes, on les referme. C'est long et pénible. Dans la pièce dite de la « fouille », on vérifie tous vos effets personnels, valise, portefeuille, montre, bagues et on les confisque. On vous dépouille. On vous dérobe, mine de rien, une partie de votre personnalité. On vous met à poil. On vous file un savon, un maillot de corps et un caleçon blancs, une couvrante en espèce de lainage marron, dans laquelle on plie ses habits et, avec ce pauvre baluchon dans les pognes, on suit comme on peut le gardien qui vous emmène dans votre soit disant havre de paix. Des couloirs, des coursives, des cellules numérotées de part et d'autre. Un drôle de voyage, croyez-moi, un voyage presque au bout de la nuit.

À force d'à force, on arrive à la mienne de cellule, le numéro 221. Le maton, petit râblé renfrogné, qui me drive, m'explique, sans même me regarder, des tas de trucs sur la marche des choses. Comment je dois faire pour appeler, pour le linge, la bouffe, tout ça. Il débite son petit sketch appris par cœur. Je ne l'entends pas. Je m'en fous. On verra plus tard. Il se barre sans un mot et ferme la lourde à double tour. La grande clé fait clic clac dans la serrure. Ce clic clac me fait froid dans le dos, me glace les os, pardon pour ces clichés, mais ils disent bien les choses. Je suis un taulard, cette fois, c'est fait. Putain, je n'en mène pas large. Je suis angoissé. Je suis prisonnier. C'est une terrible sensation !

Il y a des gens qui ont osé écrire ou dire que se retrouver au chtar c'était comme si on les avait violés ! Alain Boublil, l'ancien directeur de cabinet de Bérégovoy à Bercy, que j'ai bien connu, incarcéré à la Santé pour de sordides magouilles financières à la noix, a écrit ça dans un bouquin. Ah les cons, ah, le con ! On voit bien qu'ils ne savent pas ce qu'est un viol, un vrai, une immonde saloperie qui fout en l'air la vie, sans recours, définitif, femmes ou hommes, salis à tout jamais.

L'enfermement c'est dur, bien sûr...mais c'est tout.

Je me dis que Droopy s'est quand même bien foutu de ma gueule. « Comme un coq en pâte », « mieux que chez moi », « quartier des VIP », m'avait-il dit. Tu parles ! Je suis en cabane, dans un grand dénuement physique et moral. Point

à la ligne !

Et puis la vie reprend progressivement le dessus. Je m'organise. Avec du pognon on peut sérieusement améliorer l'ordinaire. J'ai une bonne retraite, même si elle est scandaleusement gelée depuis des années, je l'ai déjà dit, mais putain, ça me gonfle parce que tout augmente ! Je n'ai pas de famille. Je peux me permettre. Du coup, en cantinant – grâce aux bons de commande passés sous la porte – je bouffe plutôt bien. J'améliore énormément les repas frugaux que sert l'administration pénitentiaire, avec des extras de tous ordres. Je me paie des gâteaux, des biscuits, du chocolat, des confitures, des conserves, des pâtés de toutes sortes, du cassoulet, des raviolis, des cornichons. Je fais venir aussi – alors que c'est soi-disant interdit à l'intérieur des prisons – des boutanches de pinard, Beaujolais, Bourgueil, Chablis, Pouilly Fumé, que l'on me met au frais ! Avec mes Marlboro et mes mini-Davidoff, franchement, je ne manque de rien.

J'ai fait installer un ordinateur portable, avec World, pour pouvoir écrire – je n'écris plus à la main depuis des années – comme Droopy me l'avait promis, pour finir mon manuscrit, terminer le bouquin qui fait déjà couler beaucoup d'encre. Je m'y tiens du mieux que je puis, un peu chaque matin mais, enfermement ou pas, putain, c'est dur d'écrire. On ne croirait pas, à ce point !

J'ai fait livrer aussi un vélo d'appartement haut de gamme en salle de sport. Il y en a déjà un mais, sans aucunement me pousser du col, il est trop sommaire pour moi. Droopy a dû pas mal insister auprès du directeur et, pugnace comme toujours, il y est arrivé. Je me défonce la gueule, en transpirant comme une bête, trois ou quatre fois par semaine sur cet engin de torture, que j'adore martyriser. Je garde ainsi à peu près la forme et ça me permet de m'évader un peu, si je puis dire.

Pour le reste, j'ai la télé payante avec Canal plus et Eurosport. Nickel. Je croise dans la cour – une sorte de préau entouré de murs d'au moins quatre mètres de haut en briques rouges pour ne pas voir l'extérieur – les autres VIP du quartier. On se parle sans déplaisir. Il y a là des hommes d'affaires plus ou moins véreux, un ou deux banquiers plus ou moins malhonnêtes, deux ou trois députés et sénateurs plus ou moins corrompus, un ancien acteur plus ou moins givré, bref, du beau linge en col plus ou moins blanc. On discute bien. Ils sont plutôt sympas. Des voyous sympathiques, quoi ! Ils savent maintenant qui je suis.

Depuis ma récente mise en examen, mon célèbre avocat a pris spectaculairement les choses en main, journaux...radios...télés...il n'arrête pas. Et le scandale Pérignon par ci et l'affaire d'Etat Pérignon par là. Et le procès de la création littéraire...et on a enfermé un écrivain innocent...et la justice

liberticide...La prison de la Santé devenue Guantanamo...Il hurle maitre Droopy-Molleton face aux caméras, il gronde, il tempête. Il faut le voir, masque de colère, barbe de quinze jours, paupières lourdes, bave aux lèvres, haranguer les journalistes, vociférer, éructer, accuser...le dossier est désespérément vide, à part un manuscrit, je l'affirme...le secret de l'instruction est une calamité...mon client, innocent comme le bébé qui vient de naître, est au supplice...vit un calvaire...un véritable chemin de croix...dans le pays des droits de l'homme !

Il met ainsi, ce cher maitre, le juge d'instruction et les policiers sous une pression infernale. Quelle énergie, quel talent !

Ca fait marrer mes collègues du quartier, qui me voient chaque jour en pleine bourre, sourire aux lèvres, bouffer avec eux mes bounty dans la cour, en buvant, tranquille, un bon café.

Il vient me voir régulièrement, mon défenseur, me tient au courant du dossier. Les flics ne trouvent rien de concret contre moi, pas de témoins, pas d'empreintes sur les scènes de crimes. Toutes leurs pistes s'effondrent, l'une après l'autre. À part mes « confessions » dans le manuscrit, ils ont toujours que dalle, malgré une longue et minutieuse enquête ce qui renforce paradoxalement leur idée de s'accrocher à ce document qui, pour eux, constitue des aveux. C'est leur seul biscuit, alors ils y tiennent comme à la prune de leurs mirettes ! Ils tombent ainsi à pieds joints dans le piège que Gros Nounours leur a aimablement tendu. Pas si forts que ça les mecs de la criminelle ! Pas des épées, loin s'en faut ! On peut tout se dire secrètement dans le « parloir des avocats », dans lequel, en principe, nous ne pouvons être ni entendus, ni regardés, c'est le code de procédure pénale qui en fait obligation. Je crois que maitre Droopy-Molleton n'en ai pas pleinement convaincu et qu'il pense même le contraire, il me l'a dit mais, par principe, il s'en contrefout ! Personne, en effet, ne pourrait utiliser d'une quelconque manière le moindre élément de nos juridiquement secrètes conversations, sauf à encourir les foudres de sa colère et les pires ennuis judiciaires, on peut lui faire confiance, à Gros Nounours !

Alors il m'a présenté petit à petit, au fil de son avancée, le projet de la plaidoirie qu'il fera en clôture de mon futur procès. Dans la petite pièce du parloir qui n'a jamais connu pareil spectacle, il déclame son texte à haute voix et le joue comme un comédien sur scène. Après chaque tirade, il me sollicite pour que je donne mon avis, que je propose des corrections, des retouches, d'autres idées. On travaille dur et on se marre bien. On se croirait au théâtre, à une répétition. C'est un acteur extraordinaire, Droopy. Je vous donne quelques extraits de sa future plaidoirie tels que je les ai retenus.

« Mesdames et messieurs les jurés – il ne s’adresse qu’à eux seuls, jamais au président, jamais au procureur – je suis aujourd’hui bien aise pour vous présenter ma plaidoirie et pour envisager sereinement l’acquittement de mon client... puisque son dossier est vide, totalement et désespérément vide ! Désespérément vide pour l’accusation, je m’empresse de le préciser, mesdames et messieurs les jurés, pour le juge d’instruction et pour les services de police qui n’ont pu recueillir, malgré des mois d’enquête, le moindre indice de la culpabilité de monsieur Jules-Louis Pérignon.

Non seulement ils n’ont strictement rien contre lui après des mois d’inutile instruction, mais ils ont, au contraire, malgré qu’ils en eussent, accumulé moult preuves de son innocence. Ils possèdent, en effet, une palanquée d’indices matériaux, des relevés de carte bancaires et de péage d’autoroutes, de très nombreux témoignages, prouvant que mon client était en Bretagne lors de l’assassinat du professeur Lecoeur à Lamotte Beuvron en Sologne. Elle a aussi, l’accusation, accumulé les témoignages prouvant que mon client achetait des cigarettes, payait son journal, prenait un café et parlait à des amis, rue Jacques Anquetil, à Paris, là où il habite, à l’heure de l’assassinat par balles, au bois de Boulogne, de madame Sauvageon et de monsieur Bouillard. Et tellement d’autres preuves dans la colonne « innocence » que vous les énumérer toutes, ici et maintenant, serait particulièrement long et fastidieux. Tous ces éléments concrets, toutes ces preuves, sont, au grand dam de nos accusateurs, rassemblés, innombrables et irréfutables, dans le dossier.

Et que trouve-t-on en face, concrètement, matériellement, dans la colonne « accusation » ? Hé bien mesdames et messieurs les jurés, en face, dans la colonne accusation, on ne trouve rien, absolument rien, pour une bonne et simple raison...c’est qu’il n’y a rien à trouver ! Mon client est innocent des crimes abominables dont on l’accuse. Point à la ligne !

Alors, me direz-vous, pourquoi monsieur Pérignon est-il là, dans le box des accusés, tel que vous le voyez depuis plusieurs jours, accablé et désespéré ? On ne traine tout de même pas en cour d’assise, en France, le pays des droits de l’homme, au vingt et unième siècle, un citoyen qui n’a rien à se reprocher et à qui on ne peut rien reprocher. Un ancien et brillant haut fonctionnaire, conseiller-maitre à la Cour des Comptes, qui a servi l’Etat pendant plus de quarante ans, avec passion et intégrité, son dossier administratif en est une preuve éclatante, mesdames et messieurs les jurés. Hé bien si ! Détrompez-vous ! Dans notre beau pays de France, la patrie des droits de l’Homme, en 2014, on a trainé quelqu’un jusqu’à cette cour d’assise, non pas parce qu’on a la moindre charge concrète et

irréfutable contre lui...oh non, pas du tout...on l'a trainé devant ce tribunal parce qu'il a écrit, le malheureux, sur son ordinateur, un projet de livre policier...il a eu l'audace, le criminel, de commettre un manuscrit ! Et pour la police et la justice, ce manuscrit serait la preuve accablante que monsieur Jules-Louis Pérignon, l'auteur, l'écrivain, le créateur, s'est rendu coupable de plusieurs crimes effroyables...au motif qu'avec l'âge il serait devenu acariâtre et atrabilaire. Des mots sur un ordinateur, pour l'accusation, voilà les preuves, voilà les aveux et voilà le mobile. Alors, je vous le demande, solennellement, mesdames et messieurs les jurés, de qui se moque-t-on ? Eh bien, je vous réponds : on se moque de mon client, bien sûr, on se moque de moi, assurément ...mais surtout, vous l'avez bien compris, on se moque de vous !»

Droopy s'arrête, haletant et me demande, la voix un peu cassée :

— Ca va comme ça, dites-moi ?

— Vous êtes impressionnant, maître, vraiment. On s'y croirait !

— Merci, cher ami, mais sur le fond ?

— Ah, vous êtes très convaincant et, d'ailleurs, vous m'avez totalement convaincu !

— Heureusement, dites donc. Si vous n'étiez pas convaincu de votre propre innocence, bon, on pourrait arrêter là !

— Je plaisantais, mon cher maître, je plaisantais. Un peu d'humour, ça fait du bien, vous savez.

— D'accord, d'accord, mais l'humour ce n'est pas trop mon truc, ni celui des cours d'assise, en général. Bon, allez, je continue. D'accord ?

— Attendez maître, il y a juste une petite chose qui ne va pas. Vous dites avoir des témoins m'ayant vu près de chez moi, rue Jacques Anquetil à Paris, le jour de la fête des morts. Or, j'étais à Montribel ce jour-là, véritablement et je l'ai dit aux policiers lors de ma garde à vue. Vous les avez soudoyé vos témoins ?

— Ah bon...bon...d'accord, je le note, je vais corriger ça, ne vous en faites pas. Les témoins, monsieur Pérignon, vous savez, ah les témoins. Il y aurait tellement à dire. Bref, j'ai trouvé des témoins parce qu'on trouve toujours des témoins ! Mais je vais les décommander. Ne soyez pas inquiet. Allez, je continue ma plaidoirie ?

— Avec plaisir, maître, avec plaisir.

Et Droopy, pareil à l'ours Brunö, la paupière mis close et le trait ombrageux, reprend son formidable numéro de music-hall, devant un public immédiatement conquis.

« Eh oui, mesdames et messieurs les jurés, on se moque allègrement de vous !

Car essayer de vous faire croire qu'un projet de livre policier, un manuscrit de polar, des mots sur un écran d'ordinateur, pouvaient constituer les preuves, les seules preuves, de ces crimes affreux pour lesquels nous sommes ici...c'est vraiment tenter de vous faire passer pour des demeures, des naïfs, des sots ! Or vous ne l'êtes en rien, naïfs, sots ou demeures. Vous savez qu'un livre de littérature, un roman, ce n'est pas la réalité. Vous savez parfaitement que c'est même le contraire de la réalité...c'est de la fiction et de la fiction romanesque par définition. L'auteur puise dans son imagination. C'est un écrivain. Ce n'est pas un reporter, ce n'est pas un journaliste. Lui, l'écrivain, il invente, il crée. C'est ce qu'a fait monsieur Pérignon en créant le personnage du manuscrit, qui porte le même nom que lui, pour donner plus de vraisemblance, en permettant d'utiliser le « je » narratif, facilitant le récit...mais qui n'est qu'un personnage de fiction. À partir de faits réels concernant des gens qu'il a connus, l'auteur a créé de toutes pièces une histoire totalement originale, purement imaginaire. C'est le mystère de la création littéraire. L'écrivain Pérignon fait une œuvre de déconstruction de la réalité, un peu comme le ferait le philosophe Jacques Derrida...il déconstruit des faits divers lus dans les journaux et transforme cette réalité déconstruite en littérature, en la structurant, en la restructurant un peu comme le ferait un Roland Barthes ou un Jacques Lacan. Pourquoi vous dis-je tout cela ? Parce que mon client est un intellectuel et que son manuscrit n'est pas qu'une simple et plate chronique ou la compilation impulsive d'on ne sait quels aveux. Non, il s'agit bien de littérature, de création artistique, dans laquelle la liberté de l'écrivain doit être absolue. Tout comme moi, vous le comprenez, vous l'appréhendez, vous le ressentez. C'est pour vous, comme pour moi, une évidence. C'est une évidence pour tout le monde, oui c'est une évidence pour la terre entière...sauf pour l'accusation qui nous présente un raisonnement de premier degré, de bas étage, minimaliste, étriqué et qui essaie de vous le vendre comme à des gens incultes, comme à des rustres, des moins que rien. Voilà, mesdames et messieurs les jurés, c'est ça...l'accusation vous prend, je vous le dis, pour des moins que rien ! »

Nouvel arrêt de Droopy. Il est impressionnant de calme et de maîtrise, mais aussi de rigueur. C'est Raimu dans les *Visiteurs du soir*.

— Génial, maître. Derrida et Barthes, putain, ça dépieute !

— Je crois en effet qu'il faut tirer ce procès vers le haut, qu'il faut le transcender. Et puis la culture, ça impressionne les cons ! Je continue.

Droopy écarte les bras, mains ouvertes tendues vers moi et sa voix terrible fait trembler les murs du parloir.

« L'accusation, dont le dossier est vide, d'un vide abyssal vous l'avez désormais bien compris, essaie de s'en sortir par une sorte de manœuvre de basse besogne, par une manière de crime contre la création littéraire, en assimilant un livre à des aveux de culpabilité, en comparant un manuscrit à un procès-verbal de garde à vue, en niant purement et simplement son côté artistique, son aspect transcendantal. Là, mesdames et messieurs les jurés, je vous le dis avec solennité, avec gravité, nous sommes véritablement dans une situation critique totalement inédite. En effet, l'accusation, pour la première fois de l'histoire peut-être, voudrait ainsi nier à un écrivain, donc nier à tous les écrivains, le droit d'écrire ce qu'ils veulent sans en être inquiétés. Il ne s'agirait pas seulement, comme elle l'a fait naguère pour le marquis de Sade, Jean Genet ou d'autres, de s'en prendre aux aspects provocateurs de la littérature ou de la vie des auteurs, contraires au droit et aux mœurs d'une époque, pour faire condamner des écrivains. Il s'agirait là, aujourd'hui, de prendre les livres au pied de la lettre et de les assimiler à de simples documents domestiques qui n'ont d'autre valeur que ce qu'ils sont. L'accusation s'appuie sur un manuscrit pour accuser l'auteur des crimes qu'il raconte, comme s'il les avait réellement et nécessairement commis. C'est nier la création littéraire, c'est nier la transcendance de l'art. L'accusation s'en prend à la littérature ! La justice met l'art en accusation ! Voilà, mesdames et messieurs les jurés, où nous en sommes. L'accusation tente ici, devant vous, de faire condamner un écrivain parce qu'il est écrivain, dans ce qu'il a de plus précieux, de plus intime...sa créativité ! C'est comparable, d'une certaine manière, à l'affaire Calas, Calas coupable parce que protestant. C'est identique, quelque part, à l'affaire Dreyfus, Dreyfus coupable parce que juif ! Vous avez là, maintenant à juger Jules-Louis Pérignon, coupable parce qu'écrivain !

J'accuse l'accusation de tentative de crime contre la liberté de créer et je vous conjure, mesdames et messieurs les jurés, de ne pas vous rendre complice de cette épouvantable forfaiture !

Je vous demande donc, comme une évidence, l'acquittement de Jules-Louis Pérignon ! »

Droopy, en même temps qu'il déclame cette dernière phrase, frappe sur la table d'un coup de poing rageur. Il est livide de l'effort accompli. Il est ruisselant. On le sent au bord de la défaillance. Il tombe sur sa chaise.

— Maître, c'est peut-être trop. Calas, Dreyfus, c'est beaucoup, non ?

— Plus c'est gros et plus ça passe, je vous l'assure. Mais, bon, je vous écoute. Je m'adapterai lors du procès. Ne vous inquiétez pas ! C'est promis.

— Et il n’y a rien sur l’obtention illégale du manuscrit...vous vous rappelez, l’arme absolue, maître ?

— Ah, il me demande si je me rappelle. Mais, cher ami, dites-vous bien je ne pense qu’à ça ! Ce sera le coup de grâce, le point d’orgue de la plaidoirie, le bouquet final, le feu d’artifice ! Et c’est le parquet lui-même qui, devant l’évidence, demandera votre acquittement. L’accusation s’effondrera alors d’elle-même et vous serez acquitté après cinq minutes de délibération. La victoire, notre victoire alors sera totale !

Droopy a répété ensuite plusieurs fois sa plaidoirie, en l’améliorant par petites touches, jusqu’à la transformer en un extraordinaire numéro d’acteur, passant de la violence à l’apaisement, de la pédagogie à la colère, de « comprenez-moi » à « j’accuse ». Bref, une tirade de haute voltige, de haute volée, de haute tenue, avec les spectaculaires effets de manche, les regards de reproche puis complices, les modulations de la voix de baryton et des mimiques allant parfois jusqu’au clownesque. Un artiste, ce Droopy, un grand, un très grand artiste !

Je me suis régalié. Les gardiens, qui normalement ne devaient pas nous écouter, ni même nous entendre, se regroupaient derrière la porte pour profiter un peu de ces moments d’exception. On les entendait nettement faire des commentaires à voix basse, étonnés et séduits. On se regardait, Droopy et moi, en se faisant des clins d’œil, amusés, comme deux gamins.

Quelqu’un d’autre vient aussi me voir de temps en temps, mais lui, au parloir normal de la rue Messier : l’inspecteur général Louis Rabouret. Il est gentil avec moi, amical, presque chaleureux. C’est étrange. Il pense peut-être qu’il a fait une connerie en me faisant interpellé. Il s’est peut-être mis en tête que je suis innocent mais ne me le dit pas. Je ne lui demande pas non plus. On évite d’évoquer le sujet. Il vient surtout, Big Louis, pour me faire parler de Marius Meunier et de Pierre Bérégovoy, de la politique, le cabinet, le ministère, la grève des services financiers en 1989, tout ça. Lui me parle d’Albert Duranton et de Lisdinia, leurs enquêtes héroïques, la Poste, le Liban, le Connemara, l’Aubrac, Lavalloise. Il me parle aussi d’Amandine, sa belle compagne blonde, dont il a l’impression qu’elle s’éloigne un peu depuis qu’il va moins bien...la vie quoi ! Nous sommes comme deux vieux survivants, se racontant leur passé, dans ce parloir sans âme, sous le regard indifférent du gardien qui fait les cent pas.

Nous sommes presque des amis maintenant avec l’ex inspecteur général Rabouret. La mère Sévigné avait écrit « une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres ». Je ne sais pas trop si c’est toujours vrai, mais les

quarante-cinq minutes que nous passons ensemble, avec Louis, j'avoue les attendre avec impatience, chaque mercredi après-midi. Je pense que ça lui fait du bien de parler, à lui aussi. Il va un peu mieux, de semaine en semaine, je trouve...le moral mais aussi la santé...il est plus vif, plus alerte, plus souriant. Amandine y est sûrement sensible, j'espère.

CHAPITRE VINGT

Depuis que je suis en cabane, j'ai donc repris l'écriture de mon bouquin, au chapitre dix-sept. Je vous ai expliqué comment je suis arrivé là.

Désormais, vous en savez autant que moi ou presque. Les semaines et les mois ont passé, l'instruction n'est pas encore bouclée, malgré le formidable battage d'Acquitator. Nous attendons que le juge, excédé par tout ce remue-ménage, renvoie rapidement l'affaire aux assises.

*

Je pense à toute mon histoire, sans arrêt, dans ma petite cellule spartiate du quartier des particuliers où la vie n'est pas si marrante, j'y pense surtout la nuit... « Ferme les yeux et tu verras » avait dit le moraliste. Quel con, ce Joubert ! Putain, en fermant les chasses, je la retourne dans tous les sens, mon aventure, chaque épisode, chaque détail, chaque geste, chaque impression. Je ne sais plus bien où j'en suis. Parfois tout se mélange dans la tronche, ça fait plein de nœuds, j'ai du mal à démêler le vrai du faux, je n'arrive plus à m'y retrouver. Dois-je me croire moi-même ? Je vis des angoisses terribles, me pose des tas de questions, allongé, suant, tremblant, sur mon plumard de misère.

Pour Guillaume Davout et Georges Soubise, je suis innocent, il me semble bien, j'ai repris les articles du journal *le Progrès* et m'en suis servi comme base. Je crois bien. Pour Maurice Ridelle aussi peut-être...il me semble me souvenir...

Mais le tueur professionnel que j'ai payé, fort cher d'ailleurs, pour dessouder les deux fumiers au bois de Boulogne, le jour de la fête des morts, parlera-t-il un jour ? Aura-t-il des remords sur son lit de mort, Totor ? Il m'avait fait bonne impression, ce type recommandé par un vieux copain un peu interlope, mais allez savoir avec une pareille engeance !...

Tout comme le brave péquenot au béret, en Normandie, qui m'a conduit près du manoir de Grandmoux, avec sa bétailière, et que j'ai dû arroser d'un beau pacson de gros biffetons, tellement il posait des questions, avec son air faussement ingénu. Je lui avais même fait signer une sorte de reçu, avec son blase, son adresse et son téléphone, des fois qu'un jour il ait des remords...

Les savants du laboratoire de la police scientifique parviendront-ils, un jour, à résoudre le mystère du *Trépassol* et de la *Funestine*, ces deux merveilles de la science moscovite, dont le génial « effet retard » peut aller jusqu'à plusieurs semaines voire plusieurs mois, sur des gens en parfaite santé ? Les flics

parviendront-ils à remonter jusqu'à la grande Jacqueline, ma camarade de baise du contre-espionnage ?

Et la mort de cet enfoiré de Julien Burry, cramé sur l'autoroute, dans sa bagnole trafiquée par un mécano à qui j'ai abondamment graissé la patte – c'est le cas de le dire – livrera-elle un jour son secret ?

Et la fin atroce, dans le département de l'Ain, du fameux docteur Gaubert et de sa moitié. Trouvera-t-on un jour des indices, malgré toutes les précautions que j'ai pu prendre à l'époque en organisant minutieusement l'incendie de la baraque ?

Et le gus au chômedu qui me ressemble un peu, même corpulence un peu grassouillette, même yeux verts, même calvitie, rencontré par hasard dans la rue à Paris, que j'ai payé grassement pour aller passer trois jours en Bretagne, dans un excellent hôtel, avec ma belle bagnole et l'une de mes cartes bancaires, pendant que Paul Remeyer œuvrait tranquillement à Lamotte-Beuvron, restera-t-il toujours silencieux ?

Et encore d'autres questions, s'ajoutant aux questions...

Qu'y a-t-il de réel dans tout ce fatras de questionnements ? Je tourne et je vire, dans le noir, sur ma paillasse. Je ne sais plus. J'ai incontestablement désormais perdu tous mes repères. J'ai, d'une certaine manière, viré louf, complètement chtarbé ! Enfin je crois bien. J'ai l'impression que je mélange tout, le vrai, le rêvé, le faux, le fantasmé. J'ai la tronche en feu. Je ne trouve le sommeil qu'au petit jour, épuisé, au moment où cet enfoiré de maton vient vérifier si je dors au judas de la lourde, en faisant, le fumier, un potin d'enfer.

J'attends donc le procès, désormais comme une délivrance. Acquitator, le tsar du barreau, le ténor des prétoires, le Zidane de la défense, fera son show hyper médiatisé sur la littérature, la création littéraire, la liberté absolue de l'auteur, le droit d'écrire sans limite la fiction que l'on veut, la valeur sacrée d'intimité privée que représente un manuscrit. Il fera tout son cirque, il s'y prépare comme une rock star, avec un soin extrême. Il aura bien raison, c'est très important pour les principes de liberté et de sécurité des citoyens et pour tous les écrivains et tous les artistes.

Mais, moi, je vous le dis bien nettement, bien posément, je m'en tape de tout ça, je m'en bas l'œil, je m'en fous, je m'en contrefous, je m'en branle puisqu'il faut tout dire. Qu'il n'oublie surtout pas, ce cher maitre, d'utiliser son arme absolue, l'illégalité de la procédure qui m'a conduit en garde à vue il y a des mois et des mois et qui me fera acquitter...sans l'ombre d'un doute...

Et basta pour tout le reste !

Je me demande ce que je vais pouvoir faire de tout le pognon que vont me rapporter mes droits d’auteur. Des millions d’Euros, assurément ! Je vais peut-être fonder une maison d’édition, tiens, ce serait marrant, ça ! Il y a des couilles en or à se faire !

*

En attendant, une armée d’éditeur, de Paris et de province, les grands et les plus modestes, les maqués avec de grands groupes et les indépendants, les célèbres et les ignorés, les courageux et les populistes, les bons et les mauvais, tous sont l’arme au pied. Ils m’écrivent par dizaines à la prison de la Santé pour me proposer, gentiment, poliment, respectueusement, de sortir mon bouquin. Il faut les voir, ces messieurs-dames, se consumer en compliments, en encouragements, en bassesses, en singeries, arguments de tous ordres, toutes natures, confortables avances, plans de communication, prix Renaudot, prix Goncourt peut-être, allez savoir, plus nases les uns que les autres, tout ça pour avoir l’insigne honneur de m’éditer, pour obtenir les droits sur mon manuscrit dont ils n’ont, les chacals, pas encore lu une seule ligne !

Il est vraiment SANS VERGOGNE...

Le monde enchanté de la littérature...

Caroline Albert, qui n’est jamais venue me visiter, m’a écrit également pour me proposer les services des éditions *Galipète* où elle a été récemment embauchée. Peut-être aura-t-elle la préférence si toutefois, bien sûr, les conditions financières proposées s’agissant de l’avance à valoir et des droits d’auteur me conviennent. Je serai très, très exigeant !

Dans sa longue lettre, miss Albert fait référence, bien sûr, à Charles Brimont – elle a bien tout pigé à partir des confidences de mon avocat qui n’hésite pas à donner publiquement des détails du manuscrit – mais elle ne parle pas d’amour et j’en ai été un peu déçu, dois-je l’avouer. Nonobstant, c’est peut-être bien elle qui décrochera le gros lot. On verra. Elle a quand même de sacrés arguments à faire valoir, la bougresse !

Je viens d’écrire un livre et non pas des aveux

Ce serait criminel de confondre les deux

Mon procès est inique véritable scandale

Juge d’instruction et flics tous comme des vandales

Mon honneur piétiné ma liberté d’écrire

Bafouée bâillonnée niée et même pire

Mais Droopy mon sauveur va me sortir de là

De derrière les fagots l'arme absolue il a
Je deviendrai célèbre je serai adulé
Des sous plein ma besace mais le cœur empierré
Que me restera-t-il à faire sur cette terre
Lorsque tout sera dit je rejoindrai mon père
Et mes frangins aussi qui m'attendent là-bas
Et ma blonde maman qui ouvre déjà les bras